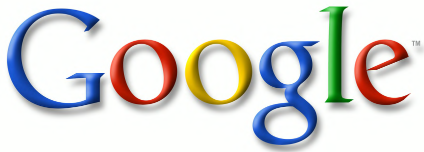
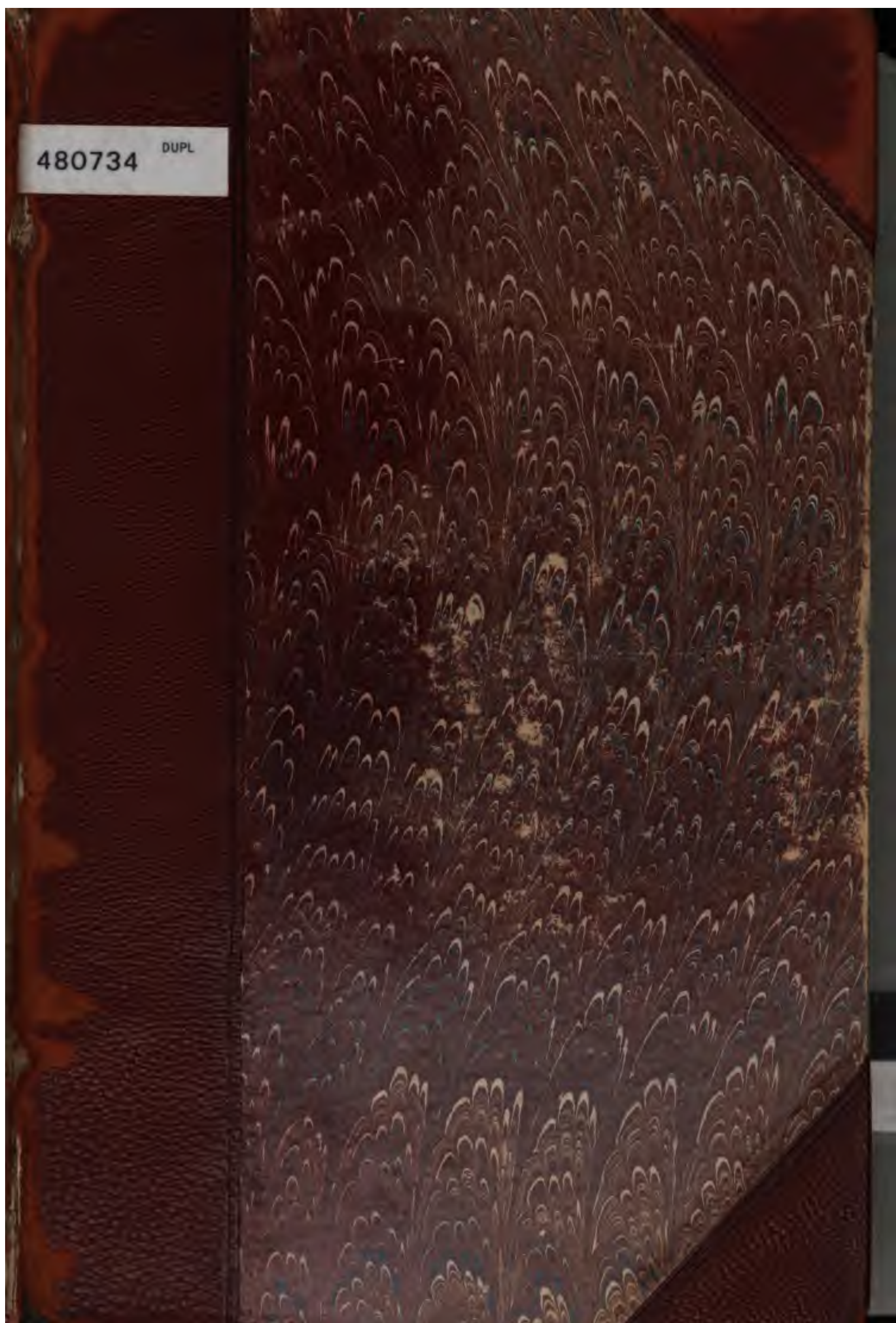
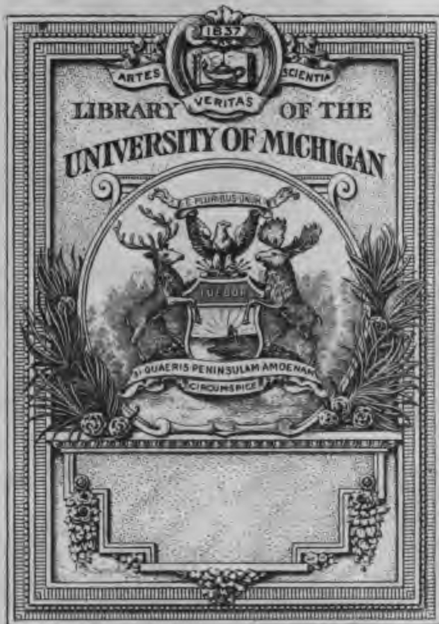





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

DE

LA RUSSIE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 794-1901.

LE

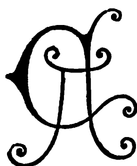
DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

DE

LA RUSSIE

PAR

J. MACHAT



PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1902

A

MONSIEUR JULES DOMERGUE

DIRECTEUR

DE LA *RÉFORME ÉCONOMIQUE*

TABLE ANALYTIQUE

INTRODUCTION

Ce livre est surtout un ouvrage de vulgarisation.

Loin de moi la prétention d'avoir, en si peu de pages, résolu ou même abordé toutes les questions qui se rattachent au développement économique de la Russie : je me suis placé au point de vue de la géographie, en essayant de rattacher les progrès réalisés à leurs causes naturelles et humaines. Je serais heureux, si j'avais réussi à donner à des Français l'impression de l'énorme puissance, actuelle et à venir, des Russes.

Les faits qui témoignent de cette puissance sont disséminés dans un grand nombre

de publications, officielles ou non, que nous n'avons pas l'habitude de lire. Il peut y avoir un intérêt pratique à trouver ces faits réunis en un tableau d'ensemble.

La Russie d'Europe tient presque toute la place dans mon étude, parce qu'elle est destinée, par sa population et par ses richesses, à demeurer la région vitale de l'Empire. Les colonies d'Asie sont de simples provinces extérieures, d'une espèce particulière. Je ne les ai envisagées que par rapport à la métropole, et dans la mesure où elles lui fournissent un appoint de forces pour la lutte économique dans notre continent et dans le monde.

Je rappellerai, enfin, que les expositions russes ont été très complètement organisées à Paris, en 1900. Elles étaient de nature à donner à chacun une vue résumée, directe et souvent vivante, des forces productives de la Russie.

BIBLIOGRAPHIE

J'indique les publications les plus sûres et les plus commodes, à l'aide desquelles le lecteur français pourra préciser tel ou tel point de mon étude.

I. — Les dernières et en même temps les plus sérieuses enquêtes instituées par les ministères russes sur l'état économique du pays, ont eu lieu à propos des Expositions de Nijni-Novgorod, en 1896, et de Paris, en 1900.

1° L'année même de l'exposition de Nijni-Novgorod parut le premier livre d'ensemble écrit en français sur la question : COMBES DE LESTRADES, *La Russie économique et sociale à l'avènement de Nicolas II*, in-8, Paris, 1896.

Mais le principal ouvrage qui donne l'état des choses en 1896 est celui publié en russe sous la direction de M. W. DE KOVALEWSKY, par le département du Commerce et des Manufactures : *Les Forces industrielles productives de l'Empire Russe*, in-8, Saint-Pétersbourg, 1898.

Cette publication a été traduite en allemand par M. DAVIDSON, sous le même titre (Berlin, 1898) et résumée dans le journal allemand l'*Export*, août-septembre 1898.

Les faits qui la remplissent ont été utilisés avec d'autres documents officiels et des renseignements recueillis sur place, pour l'ouvrage français de M. VERSTRAETE, *La Russie industrielle*, in-8, Paris, 1897.

Il faut aussi rattacher aux dates de 1896-1898 l'étude de M. KOVALEWSKI, *Le Régime économique de la Russie*, in-8, Paris, 1899.

2° L'exposition de Paris, en 1900, a donné lieu, de la part du gouvernement russe, à la publication, en français, de toute une série d'ouvrages, de brochures et de cartes, parmi lesquels je n'indique ici que ceux ayant un caractère général :

W. DE KOVALEWSKY, directeur : *La Russie à la fin du XIXe siècle*, in-8 de 990 p., Paris, P. Dupont et Guillaumin, 1900.

P. DE SEMENOV, *La Russie extra-européenne et polaire*, in-8, Paris, P. Dupont, 1900.

La Finlande en 1900, in-8, Paris, 1900.

II. — Livres de description en français sur l'Empire Russe :

CH. RABOT, *A travers la Russie boréale*, in-8, Paris, 1894.

LEGRAS, *Au Pays russe*, 1 vol. in-18, Paris, Armand Colin, 1897-1898.

LEROY-BEAULIEU (Pierre), *La Rénovation de l'Asie*, in-18, Paris, Armand Colin, 1899.

III. — Articles de revue, en français, en anglais et en allemand, donnant des études d'ensemble ou régionales :

RATZEL, Das Russische Reich (L'Empire Russe), *Geographische Zeitschrift* de Hettner, 1898.

PHILIPPSON, « Reiseskizzen in Russland » (Croquis de voyage en Russie), *Bull. de la Soc. de Géogr. de Berlin*, 1898, I et II.

Situation économique de la Pologne, *Monit. off. du Comm.*, 9 mars 1899; — Situation économique de la Finlande, *ibid.*, 1er juin 1899; — Situation économique du Caucase, *ibid.*, 29 juin 1899.

CH. RABOT, « Les Russes sur la mer libre », *Rev. de Paris*, 1er sept. 1899.

DAVIDSON, « Der Norden Russland » (Le Nord de la Russie), *Geogr. Zeitsch.*, 1897.

Schulze Gaevernitz, « L'Industrie dans la Russie centrale », *Circulaires du Musée social*, série A, n° 12, t. I, 1897.

Gœtz, « Die Industriegebiete des œstlichen und südlichen Russlands » (Les régions industrielles de l'est et du sud de la Russie), *Geogr. Zeitschr.*, 1898.

Immanuel, « Das Russische Norden und die Murmankuste » (Le Nord russe et la côte de Mourmane), *Petermann's Mitteilungen*, 1899.

Bœhm, « Reiseskizzen aus Transcaspien » (Croquis de voyage au Turkestan), *Geogr. Zeitschr.*, 1899.

Poland, 1899. *Diplomatic and consular Reports*, Annual series, 2425 (1900).

Odessa and district. *Diplom. and cons. Rep.*, Ann. Ser., 2522 (1900).

Trade of Batoum and district for the year 1899. — *Ibid.*, Ann. Ser., 2424 (1900).

Trade of Poland and Lithuania for the year 1899. — *Ibid.*, Ann. Ser., 2425 (1900).

Transsiberian railway. — *Ibid.*, Miscellaneous Series, 533 (1900).

IV. — Indication des périodiques dans lesquels on peut le mieux suivre les progrès de la Russie.

1° En français :

Le *Bulletin russe de Statistique financière et de Législation.*

Le *Moniteur officiel du Commerce* et les « Rapports Consulaires » annexés.

Le *Bulletin de Statistique financière et de Législation comparée* (Ministère des Finances).

Le *Recueil Consulaire Belge.* [Voir particulièrement l'année 1898.]

L'*Économiste Français* (articles de M. Raffalowich).

La *Réforme Économique.*

2° En allemand :

L'*Export* (Berlin).

Les « Rapports annuels consulaires d'Autriche-Hongrie ».

Le *Handelsmuseum* (Vienne). [Voir l'année 1898.]

3° En anglais :

Les *Rapports diplomatiques et consulaires.*

L'*Economist.*

V. — Les chiffres et renseignements de comparaison pour la France se trouvent dans :

La *Statistique des Industries minérales et des Appareils à vapeur* (Ministère des Travaux publics).

Le *Bulletin du ministère de l'Agriculture.*

L'*Album de statistique graphique* (Ministère des Travaux publics).

LE
DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE
DE LA RUSSIE

CHAPITRE I

Réalité et importance de la question russe.

Point de vue français dans cette question. — Cohésion de la Russie et de sa place dans l'ancien continent.

Ces dernières années ont vu naître, en Angleterre et en France, une nombreuse littérature consacrée à dénoncer ce qu'on appelle « le danger allemand ». Voici que les pays d'Europe grands producteurs vont avoir bientôt à compter également avec les progrès économiques de la Russie. Nos voisins d'outre-Rhin et d'outre-Manche ne s'y sont point trompés : mieux placés ou mieux armés que d'autres, ils ont d'abord profité largement de l'essor du grand

empire slave; on les voit aujourd'hui suivre avec une certaine anxiété les phases actuelles de son développement[1].

En France, où l'on devrait particulièrement s'intéresser à cette rivalité nouvelle, la nature et l'importance des progrès de la Russie ne sont que vaguement connus, je ne dirai pas du public des livres et des revues, mais souvent même des gens d'affaires qui ne sont pas de purs financiers : les producteurs et les commerçants. Faits et avertissements de détail abondent, chaque jour presque, dans les publications périodiques, et de remarquables études d'ensemble ont dernièrement paru en français sur la question[2]. A suivre ces travaux et à réunir ces indications, beaucoup gagneraient de pouvoir se tracer une ligne de conduite pratique; et nos relations économiques avec la Russie s'en trouveraient peut-être heureusement modifiées.

Au mois de septembre 1893, lors du passage des marins russes à Paris, l'*Économiste Français* constatait, non sans découragement, qu'en dépit de récentes concessions douanières, les Russes n'arrivaient qu'au septième ou huitième rang

1. Voir la bibliographie.
2. *Id.*

pour les importations en France (commerce spécial), et occupaient seulement la vingt-quatrième place parmi les peuples qui sont nos acheteurs [1]. La situation, en partie due, il est vrai, à des raisons naturelles, se trouve peu améliorée aujourd'hui, et nous continuons pourtant à envoyer en masse dans ce pays, sous forme de prêts ou de mises de fonds dans des entreprises industrielles, des capitaux dont nous pourrions trouver chez nous et dans nos colonies l'emploi immédiat et productif.

De cette énorme circulation d'argent, les spéculateurs et les directeurs d'entreprises peuvent tirer pour quelque temps des profits nets, mais elle n'augmente pas notre richesse nationale. Bien plus, l'avenir de notre pays va probablement s'en trouver diminué, car l'on aide de la sorte à la rapide mise en valeur de régions jusqu'ici arriérées, qui fournissent en partie les mêmes marchandises que la France, et déjà en quantités plus considérables. Nos industriels parviendraient-ils, comme on les y engage [2], à créer en Russie une véritable organisation commerciale française, pour le placement de leurs

1. *Écon. franç.*, 1893, t. II, p. 385 (Leroy-Beaulieu Paul).
2. « Le rôle commercial des capitaux en Russie », *Monit. off. du Comm.*, t. XXX, p. 231 (Verstraete).

produits, il y a apparence qu'ils vendraient bientôt de moins en moins aux sujets du tsar, tandis que nous aurons inévitablement de plus en plus besoin de ceux-ci.

Cette opinion, que je ne suis point le seul à avoir exprimée, n'est pas effet de pessimisme; elle ne saurait, d'autre part, entamer de très sincères sympathies politiques, que justifient amplement, et l'état diplomatique de l'Europe, et les événements récents d'Afrique et d'Asie. Je crois traduire par ma façon de voir une loi de nature, que nos compatriotes non avertis ont vu brutalement se manifester à l'Exposition. Bien des Français, sans doute, se refusent encore à admettre les effets de cette loi, parce qu'ils ne se rendent pas un compte exact des conditions géographiques du développement de la Russie. Que ceux-là soient persuadés qu'il conviendra bientôt d'ajouter aux noms de nos rivaux ou de nos maîtres en commerce, Anglais, Allemands et Yankees, celui des Russes, nos alliés.

Tous ceux qui ont étudié et décrit la Russie d'Europe insistent sur la cohésion naturelle qu'elle présente. Cette cohésion est une force, que ne possèdent pas à un pareil degré les autres grandes puissances de l'Europe continentale. Sur des espaces de 5 390 000 kilomètres carrés (dix

fois l'étendue de la France), la Russie proprement dite, la Finlande et la Pologne étalent leurs interminables campagnes, où se continuent pendant des milliers de kilomètres les mêmes formations géologiques. Les formes du terrain sont d'une médiocrité et d'une monotonie rares en Europe, seulement relevées par des lacs et des marécages, dans le nord-ouest, par de très bas plateaux aux contours indécis, dans le Centre et près du moyen Volga. La plaine presque universelle, le climat continental avec ses violents extrêmes, sont les caractères communs aux différentes parties du pays, les liens qui aident à une vie commune, malgré de très notables particularités, la plate-forme de Finlande et la dépression ouralo-caspienne, toutes deux sans issue facile vers les grandes mers. Seuls se détachent nettement de cet ensemble le midi de la Crimée et les vastes territoires du Caucase, dont le relief, le climat et les productions dénoncent le voisinage de la Méditerranée. Ajoutez que ni l'Oural ni la Caspienne ne peuvent passer pour des limites véritables : par la Sibérie, par les déserts du Turkestan occidental, la Russie s'étend de proche en proche jusqu'aux grandes chaînes de l'Asie centrale, barrières des vieilles et riches civilisations d'Extrême Orient. Mais,

même privée par miracle de ces colonies, la Russie serait encore un tout redoutable, une agglomération physique faite pour compter lourdement en Europe et dans le monde.

Ces immenses pays, placés presque aux portes de notre occident, abondent en ressources variées, et la multitude humaine qui les habite est en voie d'y opérer, par elle-même ou par l'assistance étrangère, la mise en valeur du sol dans des conditions telles, que les territoires russes fourniront bientôt, au point de vue économique, l'aspect de véritables États-Unis en Europe. La comparaison a été faite maintes fois déjà; elle est imposée à première réflexion par l'importance et le grand nombre des richesses; en plusieurs points elle tournera bientôt, semble-t-il, à l'avantage de la Russie. Celle-ci ne possède pas encore, il est vrai, l'organisation scientifique et capitaliste qui distingue la république américaine, mais elle n'a point à créer presque de toutes pièces sa puissance militaire, et chez elle le difficile problème du peuplement se trouve depuis longtemps résolu.

CHAPITRE II

Vue d'ensemble des ressources de la Russie et des conditions de son développement.

Les ressources minérales et les forêts. — La richesse agricole et ses rapports avec l'industrie. — Les conditions des voies de communication et du commerce extérieur. — Avantages résultant de l'abondance de la population et de l'œuvre entreprise en Asie.

La Russie a l'or et le fer en quantité.

Malgré l'imperfection des méthodes d'exploitation employées, le rendement de l'or dans l'empire s'est élevé, dès 1897, à près de 40 000 kilogr., retirés pour la plus grande partie de Sibérie, mais concentrés de par la loi à Moscou et à Saint-Pétersbourg [1]. Les mines de fer de la Russie d'Europe avaient fourni, cette même année 1897, 3 900 000 tonnes de minerai,

1. Cette production n'est pas la moitié de celle de l'Australie, plus faible elle-même que la production des États-Unis et de l'Afrique australe.

quatre fois autant qu'en 1880, et il ne semble pas exagéré d'avancer que le stock français, voisin alors de 5 000 000 de tonnes, se trouvera assez prochainement atteint. Encore s'en faut-il que tous les gisements russes soient utilisés, et pour la plupart de ceux qui sont exploités, l'extraction est très défectueuse.

Les combustibles minéraux indigènes ont été livrés à la consommation, en 1897 et en 1898, dans la quantité de plus de 12 000 000 de tonnes pour la seule Russie d'Europe. La Belgique et la France même (35 000 000 de tonnes), sinon l'Autriche-Hongrie, seront inévitablement distancées dans un avenir assez prochain; car la mise en valeur des houilles de Russie n'en est encore qu'à ses débuts, en des bassins aussi riches parfois que ceux de l'Allemagne. Un appoint des plus précieux en combustibles est d'ailleurs constitué par le naphte, dont le Caucase livre plus de 9 000 000 de tonnes, et qui commence à chasser de l'Europe centrale les pétroles américains [1].

Dussent les trésors minéraux de Sibérie n'être plus tard utilisés que sur place, la Russie sera donc dans peu d'années mieux armée que nous

1. La production des huiles minérales aux États-Unis a été, en 1898, d'environ 8 500 000 tonnes.

en ce qui concerne les matières premières minérales et la force motrice.

Par un phénomène pareil à celui qui a lieu au Canada, les produits de la chasse des animaux à fourrure sont, en revanche, destinés à s'amoindrir dans le pays. Ceux de la pêche fluviale ou maritime, de très grande importance dans l'alimentation nationale, et aussi pour le développement de quelques industries secondaires, ne semblent pas devoir jouer de longtemps un grand rôle au point de vue des échanges internationaux. Mais, dans les vastes contrées où pullulaient naguère encore les carnassiers et les rongeurs, entre les longs cours d'eau poissonneux, la Russie a ses belles forêts : large bande d'arbres plus ou moins clairsemés, où se succèdent, de la Prusse et de l'Autriche jusqu'à l'Oural, sur plusieurs degrés de latitude, des millions de résineux, de bouleaux, de trembles, d'aulnes et d'érables.

La forêt russe a, sans doute, été gaspillée le long des fleuves : matériaux pour les constructions, les industries de tout genre, la navigation, les usages domestiques, pour le vêtement même, on lui demande tout; et son rôle est ainsi visible, en certaines provinces, jusque dans les moindres détails de la vie humaine. Pourtant, aucun pays

d'Europe, sauf la Suède-Norvège, ne garde des masses végétales aussi vastes pour son étendue; aucun assurément n'en possède dont une organisation rationnelle puisse faire attendre plus de résultats. A quelques kilomètres des clairières et des parties déboisées, on voit souvent les troncs, tombés de vétusté, pourrir sur le sol comme dans les futaies équatoriales. Ailleurs, faute encore de voies de communication, l'utilisation est des moins fructueuses; le revenu de l'hectare est demeuré près de cent fois inférieur à celui réalisé chez nous dans les forêts de l'État. Il y a là une richesse presque inappréciable, à une époque où l'on se prend à redouter partout une prochaine disette de bois [1].

Des promesses d'avenir plus magnifiques encore se trouvent contenues pour la Russie dans la circonstance si rare que son agriculture a déjà fait d'elle, quoiqu'à un degré moindre que les États-Unis d'Amérique, une grande nourricière d'hommes et d'industries. C'est là qu'il faut voir son principal avantage, et que sera dans l'avenir la grande raison de sa supériorité en Europe. Presque aucun des économistes qui se sont occupés d'elle ne s'y est trompé, mais tous n'ont

1. Cette crainte a été exprimée, avec chiffres à l'appui, au congrès forestier international de l'Exposition.

pas également bien vu qu'ils avaient affaire à une nécessité de nature.

Des 129 millions d'habitants que le recensement de 1897 assigne à l'Empire Russe, 10 millions à peine vivent de la grande et de la petite industrie, des fonctions de l'État ou des professions libérales, et ce nombre n'est guère destiné à s'accroître, malgré les inévitables progrès industriels et l'organisation des voies de communication. La grande industrie, notamment, n'emploie que 2 millions d'âmes, et l'on sait qu'avec le machinisme, la production augmente en quantité et en valeur beaucoup plus vite que ne s'élève le total des ouvriers. 120 millions environ de sujets russes, dont la foule se multiplie très rapidement, doivent donc demander leur pain à l'agriculture, et parmi eux, plus de 95 millions se pressent dans la partie européenne de l'Empire.

Or le groupe principal, celui de la Russie proprement dite, possède à sa portée de vastes étendues de terres qui sont parmi les plus fertiles de notre continent. Sans compter les clairières cultivées de la forêt, et les steppes à sol de sable ou de sel du nord de la Caspienne, utilisables tout au moins pour l'élevage du mouton, les épais et gras terrains du « Tchernoziom » s'étalent depuis la Volhynie et la Podolie jusqu'à l'Oural méri-

dional, sur 800 000 kilomq. Cette région, plus grande que toute l'Allemagne, n'a pas encore vu la végétation naturelle de la steppe faire place partout aux cultures; mais l'on n'en doit pas moins, dès maintenant, la considérer comme la partie vitale de la Russie.

Le climat y est dur à l'homme. Les sécheresses d'automne transforment quelquefois la glèbe en poussière ténue, au point de rendre les semailles impossibles. Durant l'été, des gelées, qui peuvent survenir jusqu'en juin et juillet, ou encore les souffles ardents partis de l'Asie centrale, détruisent souvent les récoltes, et propagent des famines qui détruisent des districts entiers. Il est vrai encore que les paysans, affranchis en 1860-1861, sont restés misérables, et ont dû, sur les Terres Noires comme ailleurs, conserver en partie l'organisation communiste, plus favorable à la culture extensive, à l'élevage, à l'exploitation des forêts et des fleuves, qu'à la transformation agricole rationnelle. Certaines contrées du Tchernoziom, où la terre est louée à des prix dérisoires par l'État et par la Couronne, connaissent, d'autre part, les vastes concessions temporaires, les procédés d'exploitation hâtive et épuisante, même la culture nomade en usage dans la prairie américaine.

Mais, en dépit de ces obstacles, on voit déjà s'introduire, de l'Ukraine à la Volga, les engrais et les machines, se mêler de plus en plus aux semences traditionnelles les plantes d'industrie, la betterave, la pomme de terre, le houblon, s'organiser même l'élevage scientifique, s'élever les laiteries, meuneries, distilleries et raffineries, naître et s'étendre en pleins champs de grosses agglomérations urbaines. En Pologne et dans les provinces Baltiques, les perfectionnements sont plus anciens, jamais ils ne deviendront plus rapides et plus complets.

Comme production de céréales, les États-Unis ont, depuis une vingtaine d'années, dépassé la Russie, mais elle n'a pas encore donné autant qu'eux la mesure de ses forces. Dès 1880, alors que se dessinait seulement l'essor actuel, le géographe Élisée Reclus indiquait ce fait avec netteté, en calculant que les champs de céréales russes auraient pu alimenter jusqu'à 500 millions d'humains, si le rendement eût été aussi fort que dans l'Europe occidentale[1]. Pour le froment, le seigle, l'avoine et l'orge, comme pour le lin et le chanvre, exportés dès cette date jusque dans les pays industriels éloignés, le

1. *Géographie Universelle*, t. V, p. 858-859.

premier rang en Europe était alors à la Russie; elle a grande chance de le conquérir aussi pour la betterave et la pomme de terre, malgré les progrès énormes réalisés sans cesse par l'Allemagne. Elle récolte de la laine en abondance, quoique de qualité médiocre encore. Elle a deux fois plus de chevaux que l'Autriche-Hongrie, qui est celle des autres puissances européennes où ces animaux sont le plus nombreux. Enfin, les dernières évaluations portent à 12 ou 15 milliards de francs la valeur totale de sa richesse agricole, et il est connu depuis longtemps que les denrées alimentaires ou les matières premières tirées de la culture forment, année moyenne, les deux tiers de ses exportations.

Ces simples faits ne laissent pas d'être alarmants, sinon d'une manière immédiate pour l'Empire Allemand, au moins pour une Grande-Bretagne, obligée de payer, en achats grandissants de produits agricoles à l'étranger ou dans ses colonies, la rançon d'une situation industrielle et commerciale hors de rapport avec sa surface, sa population et ses ressources propres. Il est, notamment, très curieux de constater que, de 1892 à 1898, les importations de céréales russes en Angleterre se sont élevées jusqu'à

atteindre la moitié des ventes faites dans le même pays par les États-Unis d'Amérique.

La Russie d'Europe a chez elle la source même de son existence, tout comme la grande république transatlantique. Il n'est pas jusqu'au coton, à la soie et au vin de ses provinces d'Asie qui ne doivent être regardés comme des ressources domestiques, tant ces territoires font corps avec elle à tous les points de vue. Il faut prendre garde, quant à nous, que les denrées fournies par notre agriculture et par notre élevage sont précisément les mêmes, exception faite pour les cotons, que celles dont disposent nos alliés. Nous avons, d'ailleurs, ces marchandises en quantités généralement beaucoup moindres, et ne pouvons guère livrer à la Russie que des vins. Quoique notre récolte de froment atteigne parfois la sienne, le total n'en est pas encore, même dans les années excellentes, tout à fait suffisant pour notre consommation, et c'est justement aux Russes que nous devons souvent nous adresser. Les surfaces cultivées par eux en seigle, avoine et orge, dépassent de beaucoup ce que l'on trouve chez nous.

Je ne dirai donc pas que l'étape actuelle du développement économique de la Russie est caractérisée, ainsi qu'on l'imprime souvent, par

le passage de l'état agricole à l'état industriel. L'agriculture restera la grande richesse de cette puissance, parce que la nature le veut ainsi.

Mais les progrès industriels, quoique de date récente, n'en comportent pas moins, pour nous particulièrement, une grande signification. Ils ont paru factices à quelques-uns : ils sont l'œuvre, a-t-on fait remarquer, des capitaux et des organisateurs étrangers, et ils se sont trouvés favorisés par un ensemble de tarifs, en partie nouveaux, que le gouvernement a combinés, selon l'idée de Colbert, pour permettre l'entrée de certaines matières premières, et provisoirement des machines, à l'exclusion des objets manufacturés. Il n'y a d'artificiel, à coup sûr, que l'impulsion imprimée ; et pour quel pays n'en fut-il pas ainsi, plus ou moins ? Le mouvement industriel en Russie n'a par lui-même rien d'inattendu, le but poursuivi n'est pas chimérique, les premiers résultats ne sont pas trompeurs ; car cette fois encore la nature sollicite et seconde les efforts de l'homme.

La Russie a le privilège, que nous ne possédions pas au XVIIe siècle, et que la nature ne nous a pas octroyé depuis, de pouvoir compter se passer prochainement d'autrui pour la fourniture de ses outils et matières premières, sur-

tout agricoles. En ce qui concerne ces dernières, nulle puissance au monde, sauf les États-Unis, ne peut prétendre avoir, désormais, le pas sur elle. Encore les États-Unis, plus avancés comme organisation et mieux pourvus actuellement de capitaux, n'ont-ils pas en réserve les trésors de main-d'œuvre fournis par le peuple russe, « si bien trempé et si pauvre de besoins »[1]. Les Russes, une fois dressés au travail industriel, seront, d'autre part, dispensés de la nécessité de préparer la guerre navale pour s'ouvrir de force des débouchés, comme font l'Angleterre et l'Allemagne. Leurs usines ne peuvent être tuées par la surproduction, parce qu'elles ont des clients tout préparés dans l'Empire même, les 129 millions de sujets du tsar, qui seront 250 millions en 1950. En Perse même, en Chine, et jusque dans l'Inde, s'ouvrent de vastes perspectives de conquêtes commerciales, que l'Angleterre paraît déjà impuissante à enrayer.

Que les Français spécialement méditent les résultats industriels obtenus, en grande partie au moyen des 8 ou 9 milliards prêtés par eux à l'Empire dans ces vingt années passées. En 1890, au lendemain de l'avant-dernière exposi-

1. Ratzel, « Das Russiche Reich », *Geographische Zeitschrift*, fév. 1899.

tion, la production manufacturière de la Russie, estimée à près de 1 500 millions de francs, était encore dépassée par les États-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne et la France; mais cette production avait doublé de 1860 à 1889, pendant que la nôtre s'élevait seulement du quart. Il faut nous résigner à céder aujourd'hui la quatrième place, sinon encore pour la métallurgie, le bâtiment et les produits chimiques, au moins pour certaines industries du vêtement, celles des étoffes de coton en particulier, pour l'alcool et pour les sucres. Depuis longtemps déjà, le coton et la soie brute de l'Asie centrale ou de l'étranger, la laine et les machines sont parmi les premières denrées d'importation en Russie d'Europe; ce sont là, à défaut d'autres indices, des signes certains d'un essor durable.

On peut remarquer, avec raison, que la civilisation russe ne se trouve pas, en somme, aussi avancée que celle des grandes puissances de l'Europe centrale et occidentale. Cela ne prouve pas, à mon avis, que les procédés et le sens général de l'évolution économique soient, de nos jours, essentiellement autres en ce pays qu'ailleurs, ni que l'Empire offre avec exactitude, au commencement du xxe siècle, l'image du mouvement qui eut lieu chez d'autres peuples, il y a

une centaine d'années. Il n'existe guère qu'un pays européen où les changements furent au siècle dernier tout à fait rapides et décisifs, l'Angleterre, contrée de vastes propriétés et d'inépuisables ressources en combustibles, où la grande industrie l'emporta facilement partout sur la petite production. En France, en Allemagne même, la transformation est beaucoup moins générale encore, et rien ne fait prévoir quand elle deviendra complète.

Pour ce qui concerne la Russie, ses progrès économiques vont entrer dans leur phase définitive, dès qu'elle aura complètement résolu certaines difficultés qui lui sont spéciales, mais dont rien ne fait douter qu'elle ne triomphe. Les producteurs ne s'y conforment pas assez à l'état d'avancement des sciences. Le communisme rural, qui apporte obstacle à la transformation agricole, n'y disparaîtra pas de longtemps. La conversion du papier-monnaie en roubles-or de valeur fixe, vient à peine d'y être achevée. Les avantages du monopole de l'alcool, que le ministère des finances a généralisé rapidement, et qui peut aider un jour à une réforme de l'impôt, sont encore discutés.

Mais le retard se trouve surtout considérable dans l'organisation des voies de communication

et du commerce. La contrée est très étendue, et les habitants fort inégalement répartis. Bien des régions, et non des moins riches parfois, restent encore privées de débouchés et condamnées à la vie végétative : l'existence seule des grandes foires d'été en témoigne, car elles s'expliquent autant par la difficulté des déplacements durant les autres mois, que par la nécessité de rendez-vous d'affaires dans la saison voisine des récoltes. Encore ne doit-on pas oublier que la Russie dispose de grandes ressources pour l'aménagement des chemins de trafic : elle a beaucoup moins de dépenses militaires et navales que nous; l'argent des emprunts y afflue; le budget, enfin, se chiffre officiellement depuis plus de dix années par un excédent de recettes.

La prépondérance appartient à l'heure actuelle, et appartiendra toujours aux voies de terre, le climat rendant inutilisables en hiver et au printemps des fleuves qui, comme le Volga, seraient d'admirables instruments. Les chemins de fer, commencés en 1843, ont déjà, en dépit de la difficulté des travaux d'art à la traversée des cours d'eau, une longueur totale supérieure à celle des routes, circonstance qui ne s'observe guère qu'aux États-Unis. Le réseau exploité, de plus de 40000 kilomètres, sans

compter les voies asiatiques, est remarquablement serré à l'ouest, et constitue ailleurs, de même qu'en Amérique, le principal moyen de mise en valeur du sol.

Tous les faits précédents expliquent pourquoi le commerce extérieur de la Russie n'a pu encore traduire avec netteté les conditions économiques du pays. J'ai déjà indiqué, à propos de l'agriculture et de l'industrie, quelques-uns des caractères les plus généraux de ce commerce. Ses progrès sont d'une importance exceptionnelle. De 1830 à 1880, le commerce spécial de la Russie avait sextuplé, et à la dernière date, l'Angleterre, la France, les États-Unis, l'Allemagne faisaient seules un chiffre total d'affaires supérieur à celui de l'Empire. Depuis 1891, il y a eu d'abord ralentissement des échanges, à cause des tarifs protecteurs, mais le trafic, quoique très variable du fait des récoltes, n'en est pas moins voisin, à l'heure actuelle, de 3 milliards de francs, année moyenne. La Russie a contre elle d'être demeurée, en dépit de ses efforts, mal pourvue d'issues faciles vers les mers extérieures, et de ne se trouver guère bien reliée par terre qu'avec l'Allemagne. Que l'on n'oublie pas, au reste, qu'elle a moins besoin que telle autre puissance de faire un grand commerce : les conditions

géographiques dans lesquelles nous la voyons placée, font fort bien concevoir pour l'avenir un consortium très profitable entre elle et l'Asie extérieure. Ce résultat fut contrairement à ce que l'on écrit souvent, le but principal du Transsibérien, et même du Transcaspien, dès l'époque qui suivit la conquête du Turkestan.

On a dit très justement, et le recensement de 1897 en témoigne, que « la population est la plus importante des forces productives de la Russie[1] ». Les habitants de l'Empire (130 millions) sont deux fois plus nombreux que ceux des États-Unis, rival économique naturel, et se multiplient plus vite. Les sujets anglais chiffrent, il est vrai, trois fois davantage, mais ils se trouvent disséminés sur les fractions isolées d'un empire plus étendu, et ne peuvent donc, pour la plupart, être utilisés d'une façon aussi immédiate. La Chine offrirait seule, par le total et la compacité de ses nationaux, des conditions supérieures, mais on sait quelles difficultés de tous genres s'y opposent à la mise en exploitation des ressources naturelles.

Fait essentiel et inappréciable avantage pour

1. Kovalewsky, *Le régime économique de la Russie*, p. 11.

la Russie, la prépondérance y appartient à l'élément russe proprement dit, fortement aggloméré, et autour duquel les autres races ne font, selon le mot de Reclus, que « graviter ». Les Grands et les Petits Russes, entassés déjà au nombre de 80 millions dans les régions agricoles et industrielles situées à l'ouest du moyen Volga, sont les principaux auteurs du très rapide accroissement de la population. Elle double aujourd'hui en cinquante ans, et l'augmentation annuelle, de 1 500 000 âmes en moyenne, se réalise surtout dans les zones denses de la Petite-Russie, où elle a dépassé par endroits, malgré de déplorables conditions d'hygiène, 200 p. 100 depuis douze ans. Encore l'effet maximum de ce groupement n'est-il pas atteint, comme cela a lieu dans les centres industriels d'Angleterre, d'Allemagne ou du nord de la France : dans les districts en question, la densité est encore très inférieure à celle même de la Pologne, et ne peut que croître avec les progrès de la culture intensive.

Ajoutez que ce vigoureux noyau n'est pas et ne paraît pas devoir être jamais entamé par l'émigration : depuis la réduction du prix des passeports, en 1871, celle-ci a été en moyenne de 28 000 âmes par an, et largement com-

pensée d'ailleurs par l'immigration, surtout allemande[1].

L'antropologiste allemand Ratzel a établi dans la publication citée plus haut de quel poids cette multitude pèsera dans les destinées du monde. C'est elle qui donnera bientôt la grande impulsion au développement économique. L'État l'utilise à son gré, la déplace, la distribue dans tout l'Empire, qu'elle vivifie et qu'elle étend. Les Slaves, partis surtout de la Grande et de la Petite-Russie, sont aujourd'hui au nombre de près de 14 millions, de l'autre côté de l'Oural et de la Caspienne. C'est par eux qu'est extraite des terres d'Asie, neuves encore, comme celles de Sibérie, ou peu à peu rendues à leur ancienne prospérité, dans le Turkestan, toute une partie de la substance de la vie nationale. Les mêmes colons permettront aussi le prochain achèvement de la grande voie ferrée transcontinentale, qui diminuera au profit de nos alliés l'activité des mers orientales. Ainsi l'organisme et la puissance militaires de la Russie s'élargiront jusqu'en Mandchourie et sur les Pamirs, et le tsar aura une situation plus solidement assise en Perse

1. Les principaux résultats du recensement russe de 1897 ont été donnés par M. le Dr Aïtoff, *Ann. de Géogr.*, t. VII, p. 266.

que l'Angleterre, en Corée que le Japon; sans compter que nul ne peut prévoir à l'heure actuelle quels fruits va porter l'action des armes et de la politique russes dans l'Empire du Milieu. Ces peuples se sont, dit Ratzel, « intimement pénétrés de l'idée que c'est l'Asie qui achèvera le développement de leurs forces et de leur civilisation[1] ».

1. Ratzel, *ouv. cité*, p. 268-269.

CHAPITRE III

Les ressources minérales : les métaux [1].

Importance de la production de l'or, du platine, du fer, du mercure, du sel. — Conditions de l'exploitation. — Comparaison avec les pays grands producteurs.

Ce n'est pas avancer une nouveauté, d'écrire que l'Empire Russe est parmi les principaux pays producteurs d'or. Après avoir fléchi un instant vers 1880, fait d'ailleurs commun à beaucoup de régions aurifères, le rendement annuel a constamment progressé depuis 1885. Alors se généralisa, en effet, l'emploi des procédés plus scientifiques d'exploitation, inventés en partie pour les gisements du Transvaal, et de nouveaux « placers » furent ensuite découverts presque chaque année en Sibérie. Il s'en faut que toutes les mines russes soient à l'heure actuelle utilisées,

1. Voir la carte I.

mais quelques-unes de celles de l'Oural ne le cèdent pas comme installation de machines aux meilleurs lots du Rand sud-africain. Le simple



= ... Chemins de fer.

I. — Principaux gisements minéraux de la Russie d'Europe.

diagramme qui suit rendra visibles les rapides progrès accomplis en ce siècle.

Les derniers chiffres connus d'une manière sûre sont ceux de 1898, année pour laquelle les

évaluations officielles du département des Mines, au ministère de l'Agriculture et des Domaines, ne sont pas inférieures à *38 800 kilogr. d'or brut*. Tout cet or, concentré selon la loi dans les laboratoires impériaux, a donné après affinage 34 000 kilogr. de métal pur. Pour 1899 et pour 1900, on prévoit qu'il y aura encore une plus value, en dépit des vols relativement nombreux qui ont lieu dans les mines, et de la contrebande, impossible à empêcher, entre la Sibérie et la Chine [1].

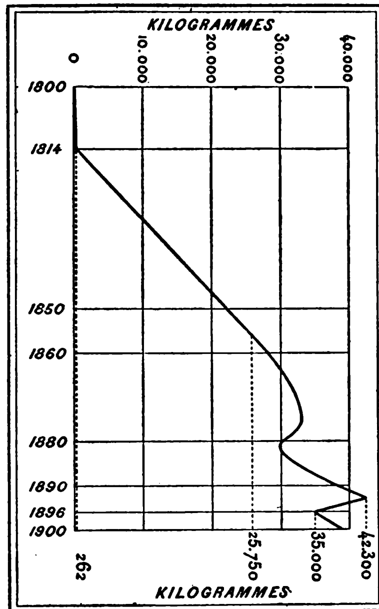
La production annuelle de la Russie en or est ainsi inférieure de beaucoup à celle de l'Afrique australe, des États-Unis et de l'Australie, qui ont respectivement fourni, en 1898, 117 000, 98 000 et 94 000 kilogr. de métal brut [2]. Si l'Angleterre parvenait à réaliser véritablement, et à faire reconnaître par les puissances l'annexion des deux républiques d'Orange et du Transvaal, cet injuste mais très profitable coup de force lui assurerait un stock d'or de plus de 235 000 kilogr. chaque année [3]. En l'état actuel, Anglo-Saxons

1. David Levat, « L'or en Sibérie orientale », *Revue Scient.*, 24 avril 1897.

2. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 318. Comparez de Foville, « L'or dans le monde », *Ann. de Géogr.*, t. VI.

3. En tenant compte des ressources de l'Inde et de celles encore mal définies du Canada.

d'Europe et d'outre-mer, financiers et industriels yankees semblent être pour longtemps en possession du marché de ce métal. Mais si l'on réfléchit un moment, on comprendra que la situation de la Russie, bien supérieure en tout cas à celles de l'Allemagne et de la France, est vraiment pleine de promesses.



Production de l'or dans l'Empire Russe.

La plus grande partie de l'or russe vient de *Sibérie*. En 1898, les sables de la steppe kirghize, les alluvions des rivières qui descendent des Alpes de l'Altaï et des monts Sayanes, les dépôts aurifères des grands fleuves de la province d'Irkoutsk, de la Transbaïkalie et du pays de l'Amour, ont fourni au moins 75 p. 100 du total, trois fois plus que les filons et les bancs de

l'Oural moyen. Or, si le rendement de l'or dans l'Oural ne semble pas destiné à s'accroître dans des proportions considérables, les industries sibériennes d'extraction sont encore dans l'enfance. Le long de presque tous les cours d'eau, de l'Oural et du lac Balkach au Pacifique, on a rencontré et on doit trouver encore de l'or; le rôle des prospecteurs ne fait presque que commencer dans quelques-unes de ces contrées, et seule l'Australie ménage peut-être autant de surprises qu'elles.

Ajoutez que sur les placers sibériens utilisés, l'exploitation n'est que partielle, et toute superficielle encore, puisqu'on s'en tient presque partout à des lavages incomplets de sables et de boues. Dans la Sibérie orientale, qui jusqu'ici paraît être la région la plus riche, des froids atroces de plus de six mois, et les violentes inondations de l'été limitent le travail à un tiers environ de l'année. Les difficultés sont énormes pour le ravitaillement des ouvriers en denrées de première nécessité, tellement que l'état a dû réglementer l'importation du blé dans les districts aurifères, et souvent y organiser des distributions de vivres. Enfin la main-d'œuvre indispensable fait défaut pour l'exploitation comme pour la recherche de l'or.

L'achèvement du Transsibérien supprimera sans aucun doute, pour plusieurs provinces, la plupart de ces causes d'infériorité, et permettra certainement à bref délai un essor nouveau. Même si l'on ne tient pas compte des richesses encore mal déterminées de l'Alaska, l'avenir de la production de l'or dans l'Empire Russe se présente sous d'heureux auspices.

Or l'accumulation du métal précieux d'origine nationale à la disposition de l'État Russe, s'est trouvée heureusement complétée, dans ces dernières années, par des entrées considérables d'or monnayé étranger, dont l'importation a atteint 70 000 kilogr. en moyenne, de 1889 à 1899. Le gouvernement et la banque ont ainsi pu s'associer pour mener à bien la grande réforme monétaire réglée par les lois de 1897 et de 1899, la substitution du rouble-or de valeur fixe [1] au rouble-papier. De cette réforme, qui va donner plus de facilité et de sécurité aux entreprises financières, dépendent en grande partie, de l'avis de beaucoup d'économistes, les progrès industriels et commerciaux, ainsi que la mise en valeur agricole de l'Empire. Il est à prévoir maintenant que la Russie pourra recourir plus libre-

1. 2 fr. 66 cent.

ment aux emprunts extérieurs, et que, la production de l'or augmentant sans cesse, le crédit indispensable à toute entreprise étendue trouvera une base de plus en plus solide.

Il n'est, en tous cas, pas sans intérêt pour les Français, très libéraux envers autrui de leurs capitaux, de savoir qu'ils ne retirent guère de leur Guyane, de l'Afrique occidentale et de Madagascar, que pour 20 millions de francs d'or environ, pendant que la valeur de la production russe est de plus de 150 millions par an.

Le stock russe en métal argent est en revanche tout à fait insuffisant, et la circulation de la monnaie d'argent a besoin d'être alimentée dans l'Empire par une importation qui s'est élevée, en 1898, à plus de 1 665 000 kilogr., déduction faite des exportations. Ce n'est pas que les mines fassent défaut; mais une crise a eu lieu, dont les effets commencent seulement à s'atténuer. La production en métal brut, qui était de plus de 20 000 kilogr. en 1830, avant la découverte ou l'occupation des gisements de plomb argentifère de Sibérie et du Caucase, a baissé d'une façon continue jusqu'à 4 750 kilogr. en 1897, pour se relever légèrement en 1898 (5 490 kilogr.). Les gisements de *Sibérie*, dans la steppe des Kirghiz, dans l'Altaï et la Transbaïkalie, au moins

aussi riches et plus étendus que ceux du district de *Vladicaucase* (mines d'Alaghir), fournissent ici encore la majeure partie du métal. Or ils ne sont pour ainsi dire pas exploités, sauf dans l'Altaï : tantôt (chez les Kirghiz) on manque du combustible nécessaire à l'alimentation des hauts fourneaux, jusqu'à devoir utiliser parfois l'herbe de la steppe, ou les fientes desséchées que l'on récolte sur les points de stabulation des troupeaux; tantôt, comme dans la Transbaïkalie, l'industrie plus rémunératrice de l'or a peu à peu attiré à elle presque toute la main-d'œuvre. Mais tout le monde comprend que ce sont là des difficultés passagères, que la construction des voies ferrées et la patiente colonisation slave feront disparaître.

Pour le platine, l'Empire est sans rival au monde, et c'est un avantage appréciable, puisque ce métal reçoit des utilisations de plus en plus variées dans les industries de l'électricité ou autres. L'Oural, dans le district de Perm, est la seule région de la terre où se rencontre le platine en grains; au milieu des sables platinifères des *affluents du Tobol*, on a découvert des pépites pesant jusqu'à 2 kilogr. Les usines Demidof ont exposé au Champ de Mars, en 1900, des échantillons très remarqués de ce platine natif prove-

nant des mines de Nijni-Tagilskoé. Dès 1892, la Russie était en situation de suffire à la consommation universelle. De 1895 à 1898 la production s'est élevée, de 4 500 kilogr. à plus de 6 000 [1]. Des usines d'affinage, qui avaient d'abord fait défaut, ont été établies sur place, et l'Empire commence à n'exporter que du métal pur de grande valeur.

Dans l'Oural, le Caucase, les montagnes de Sibérie, se rencontrent toutes les variétés connues de pierres précieuses. Les diamants rares sont ordinairement de moins grosse dimension et de moins belle eau que les cristaux communs : aucune exploitation ne semble avoir pris jusqu'à présent l'importance des anciennes mines de l'Inde, ou de celles de l'Afrique australe et du Brésil. Le commerce de ces pierres échappe, d'autre part, à toute évaluation précise, attendu qu'elles sont exploitées souvent dans les concessions privées de mines ordinaires. Mais on sait que les industries de la mode et de la mécanique tendent aujourd'hui à varier et à multiplier les emplois des divers diamants : à ce point de vue le gouvernement russe a déjà pris les devants, et les nouvelles cristalleries impériales d'Iekaterinbourg sont organisées d'une façon modèle.

1. Environ 90 p. 100 de la production du monde entier.

A une époque où la place d'une nation dans le monde dépend de plus en plus de la quantité de minerai de fer dont elle dispose, on ne saurait trop répéter qu'à cet égard les progrès de la Russie sont bien supérieurs aux nôtres, et qu'elle nous aura très prochainement atteints et dépassés, comme nous l'avons été par l'Allemagne depuis la guerre.

Le fer, à divers états chimiques, se rencontre presque partout dans la Russie d'Europe, et donne lieu souvent à des gisements d'une richesse exceptionnelle. Dans l'Oural central et méridional, des montagnes entières de magnétite et de limonite, situées sur le territoire des gouvernements de Perm (à *Blagodat*, à *Nijni-Tagilskoé*, à *Vissokaya*), de Oufa (près de *Slatooust*), d'Orenbourg (à *Magnitnaya*), tiennent en réserve, d'après les évaluations dignes de foi, plusieurs centaines de millions de tonnes de minerai. La Russie méridionale a les gisements d'hématite et d'oxyde rouge de *Krivorog*, à l'ouest d'Iékaterinoslaf, riches de plus de 80 millions de tonnes, et les minerais de *Kertch* (plus de 700 millions de tonnes), dont l'importance va s'affirmant chaque jour davantage. Les hauteurs du Donetz et de la Russie centrale (dans Moscou, Vladimir, Toula, Kalouga), la Pologne, à Dom-

browa, les pays lacustres d'Olonetz et de Finlande, donnent depuis longtemps ou commencent à fournir du fer.

L'extraction du minerai rencontre toutes sortes de difficultés, dont les plus graves tiennent au manque de main-d'œuvre, ou bien aux complications qu'entraîne, sauf en Pologne et dans le Donetz, le défaut sur place des combustibles naturels pour l'alimentation des hauts fourneaux. Pourtant, la marche ascensionnelle de la production du minerai n'a fait que s'accélérer, depuis dix ans, dans des proportions qui dépassent même ce que l'on connaît pour l'Allemagne. Le tableau suivant fera ressortir ces progrès au lecteur :

PRODUCTION DU MINERAI DE FER

En 1893	2 130 000	tonnes.
— 1895	2 925 000	—
— 1897	3 920 000	—
— 1899	4 500 000	—

En 1897, dernière date pour laquelle les documents officiels sont absolument précis, le total du minerai de fer extrait a donc atteint presque 4 millions de tonnes, en y comprenant le stock encore très faible fourni par la Sibérie et le Caucase (environ 30 000 tonnes). Sur ce chiffre, près de deux millions de tonnes ont été tirées des gisements de la Russie méridionale et sur-

tout des mines de Krivorog (1 770 000 tonnes). La région de l'Oural, décidément distancée malgré ses abondantes réserves, a donné 1 370 000 tonnes; le reste a été produit surtout par la Pologne et les districts miniers de Moscou [1]. En 1899, la production d'ensemble n'a certainement pas été inférieure à 4 500 000 tonnes, et elle doit, pour 1900, s'être approchée de *5 000 000 de tonnes*.

Or, la *Statistique de l'Industrie minérale et des Appareils à vapeur* que publie le ministère français des Travaux publics fixait nos ressources, pour 1898, à 5 500 000 tonnes de minerai, en tenant compte de l'Algérie. Nous ne devons plus avoir qu'une avance insensible sur les Russes, si même cette avance existe. L'avenir de la France comme pays producteur ne se présente pas, en tous cas, avec les mêmes espérances que celui de la Russie. Que l'on n'oublie pas, en effet, que nous pouvions déjà disposer de 3 millions de tonnes il y a dix ans; notre production n'a pas doublé, pendant que celle des Russes quadruplait; et pourtant tous les efforts possibles, dans les conditions naturelles défectueuses où nous sommes placés, ont été accomplis chez nous pour augmenter le rendement. Nos importations sont

1. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 309-212. Comparez le *Bull. russe de statist. fin. et de législat.*, 1899, t. II, p. 344.

encore de plus de 2 millions de tonnes de minerai de fer.

La Russie n'importe pour ainsi dire pas de minerai, et se trouve incomparablement mieux dotée que nous par la nature, surtout depuis la mutilation que nous a fait subir le traité de Francfort. Plusieurs des principaux amas de fer de la Russie d'Europe sont encore presque vierges; en Sibérie la steppe des Kirghiz, l'Altaï (à *Kouztnetz*), les monts Sayanes (à *Minousinsk*), la province d'Iakoutsk, la Transbaïkalie, ont du fer en quantité. Comment l'Empire ne figurerait-il pas à notre place, dans un délai très court, parmi les quatre puissances du monde grandes productrices [1]?

Voici deux autres métaux d'usage courant dont l'Empire est très riche. Les mines de cinabre ouvertes depuis 1882 à *Bakhmout*, près du Donetz, et, depuis 1891, dans le Daghestan, viennent, après une courte période d'indéci-

1. En 1895, les États-Unis d'Amérique produisaient plus de 16 millions de tonnes de minerai de fer, les Iles Britanniques 13 500 000, l'Allemagne 12 350 000. Mais c'est l'Empire Allemand qui a fait le plus de progrès depuis : 14 160 000 tonnes en 1896; 15 450 000 tonnes en 1897; près de 17 millions actuellement (contre 26 millions pour les États-Unis); il a dépassé l'Angleterre, et c'est là un des plus cuisants sujets d'inquiétude des industriels britanniques. L'Espagne, qui dispose de près de 10 millions de tonnes de minerai, les exporte en majeure partie. Le Luxembourg produit 6 millions de tonnes.

sion, d'entrer dans la voie d'essor définitif. La quantité de minerai extrait annuellement a atteint 100 000 tonnes, et les usines de transformation livraient déjà, en 1898, 3 600 quintaux de mercure, exportés presque en totalité. Pour le manganèse surtout, l'Europe entière devient tributaire de la Russie. Dans les districts de *Koutaïs* (Caucase), d'*Iékaterinoslaf* et à Nijni-Tagilskoé (Oural) les amas de pyrolusite, en général de qualité supérieure, attirent de plus en plus les capitaux : en 1898, le rendement s'est élevé à 333 000 tonnes de ce minerai (371 000 en 1897), fournies dans la proportion des deux tiers environ par les mines de Charopansk (Koutaïs), et de presque un tiers déjà par les établissements récents d'Iékaterinoslaf. Sur ce chiffre, trois cent fois plus élevé que celui de 1880, près de 250 000 tonnes ont été exportées, à la demande, surtout, des pays producteurs d'acier. Même si des concurrences heureuses continuent à se produire au dehors, l'Empire conservera l'avantage de disposer sur place d'une des matières les plus nécessaires au développement des industries métallurgiques dérivées du fer.

Pour le cuivre et le zinc, au contraire, la Russie ne sera pas de longtemps en état de se

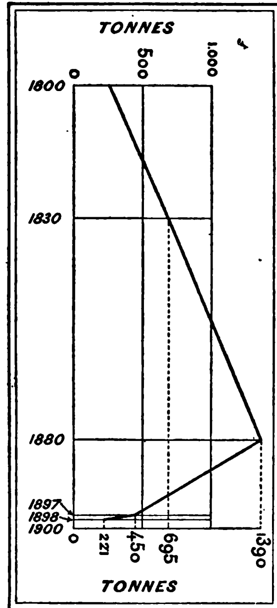
suffire. Les ressources en cuivre sont loin d'approcher de celles de l'Espagne, du Chili, de l'Allemagne et de la Suède, mais elles se trouvent six fois supérieures au stock français. L'exploitation des sulfures et des oxydes de cuivre de l'Oural (établissements du district de *Tourinsk*), du Caucase (*Elisabetpol*), où le cobalt se trouve mêlé au cuivre, de Finlande, des steppes kirghizes, de l'Altaï, n'a pas réussi encore à se développer. La production oscille aux environs de 6 000 tonnes de métal (6 300 en 1898), total qui ne représente même pas la moitié de l'importation [1]. Et quant au zinc, il ne semble pas que les gisements de calamine de Piétrokov (Pologne), qui ont produit 6 000 tonnes de métal en 1898, non plus que ceux du Terek (Caucase), du Don, des Kirghiz et de l'Oural, puissent de longtemps affranchir l'Empire des achats à l'étranger (11 000 tonnes en 1898). L'Allemagne, les États-Unis, l'Italie, la France, l'Espagne, la Suède, l'Autriche-Hongrie, les Iles Britanniques et la Belgique ont des ressources bien supérieures.

La crise de l'argent s'est naturellement étendue au plomb, ainsi que le prouve la courbe ci-des-

1. Les États-Unis produisent 265 000 tonnes de cuivre; la Péninsule Ibérique, 54 000 tonnes.

dessous, représentant la production de ce dernier métal.

Les mines d'étain de *Pitkaranta* (Finlande), sur lesquelles on avait fondé les plus grandes espérances, sont aussi en pleine décadence : de 20 000 tonnes, chiffre atteint en 1895, la production a baissé à deux tonnes en 1898. Je ne suis pas en état de déterminer les causes de cette situation ; mais je ne serais pas étonné qu'elle fût passagère. Étain, plomb, zinc et cuivre, il n'est pas une des grandes régions de la Russie où ces métaux essentiels fassent défaut : ils n'attendent vraisemblablement pour être exploités que les fonds et la main-d'œuvre, sollicités à l'heure actuelle par d'autres richesses minérales d'un emploi plus immédiat. N'oublions pas que l'Empire est encore un pays à moitié neuf, dont le développement ne



Production du plomb en Russie.

saurait être apprécié avec nos idées d'occidentaux.

Je ne parlerai que pour mémoire des mines de graphite d'Alibert (province d'Irkoutsk), aujourd'hui abandonnées, des gisements de soufre du Daghestan, du kaolin de Kherson et de Tchernigof, des phosphates de la Russie méridionale et des marbres de Finlande. Mais je dois une mention spéciale au sel, qui est une des grandes richesses minérales de la Russie. Les mines de sel gemme d'Orenbourg, d'Iékatérinoslaf et du Caucase, ces dernières exploitées dès les temps préhistoriques, les dépôts lacustres du gouvernement d'Astrakhan, de la Tauride, du Turkestan et de la province de Tourgaï, les eaux salées de l'Oural méridional, que l'on traite par l'évaporation, donnent près de 1 700 000 tonnes de sel, dont la moitié vient des dépôts lacustres.

CHAPITRE IV

Les ressources minérales. Les combustibles naturels[1].

Les ressources de la Russie en charbons naturels; les bassins houillers; le Donetz. — Le naphte du Caucase.

Il est curieux d'observer que l'exploitation des charbons naturels, commencée d'une façon scientifique en Grande-Bretagne, au siècle dernier, s'est étendue et se propage encore dans le nord de l'ancien monde, de l'ouest à l'est, comme la civilisation moderne. Les mines britanniques, espagnoles, françaises et belges sont en plein rapport à l'heure actuelle, quelques-unes déjà en partie épuisées, ou d'une utilisation de plus en plus difficile. Celles d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, dont les puits ne se sont pour la plupart ouverts que dans ces trente dernières années, prennent peu à peu la première place en Europe, et ne le cèdent guère mainte-

1. Voir la carte I, p. 27.

nant, pour la rapidité et la sûreté des progrès réalisés, qu'aux mines des États-Unis d'Amérique. Dans l'Empire Russe, nous assistons depuis 1889 à un éveil plein des plus magnifiques promesses : la vie a gagné, de la Pologne, la Russie méridionale; elle franchit aujourd'hui l'Oural, et commence à révéler, jusqu'à la mer de Behring et jusqu'aux frontières chinoises, des richesses encore presque sans emploi. Quelle révolution enfin le siècle qui commence ne va-t-il pas apporter dans la routinière Asie orientale, dont les trésors n'ont été qu'entrevus, que supputés grossièrement, et, à peine entamés au Japon, au Tonkin, demeurent vierges dans la vaste Chine? Les réserves de la terre en calorique, en force motrice, en produits chimiques, ne sont véritablement qu'effleurées encore, et, d'une manière certaine, l'avenir n'est pas à l'Europe, en ce qui concerne ces facteurs premiers de la richesse.

Depuis 1898, l'extraction des charbons minéraux dans l'Empire Russe a dépassé 12 millions de tonnes, dont un dixième environ d'anthracite et de lignite. Ce stock, auquel la Sibérie, le Turkestan et le Caucase contribuent encore bien faiblement, paraît d'abord négligeable, si on le compare aux productions disponibles dans d'au-

tres puissances, moins étendues et plus régulièrement peuplées. Dès 1896, les Iles Britanniques tiraient de leur sol plus de 198 millions de tonnes de charbons, les États-Unis 175 millions, l'Allemagne 86, la France environ 29, l'Autriche-Hongrie 27, la Belgique 21 [1]. Mais il n'y a, sauf l'Allemagne, aucun autre pays que la Russie, où cette exploitation, retardée jusqu'ici par le manque de capitaux, par la rareté des voies de communication et de la main-d'œuvre, par les circonstances qui ont maintenu en beaucoup d'endroits l'usage du bois des forêts pour l'industrie et la traction, ait fait récemment des progrès plus rapides. Le rendement des mines a quadruplé en vingt ans : inférieur encore à 4 millions de tonnes en 1880, il a atteint successivement 4 495 000 tonnes en 1889, 9 350 000 tonnes en 1896, près de 10 millions de tonnes en 1897, 12 300 000 tonnes en 1898, et plus de *13 millions* en 1899 [2].

1. *Bull. russe de statist. fin. et de législ.*, 1899, II, p. 240-242. M. Georges Blondel évaluait récemment la production allemande pour 1897 à 100 millions de tonnes, contre 20 millions en 1870 (*Essor commercial et industriel du peuple allemand*). Le chiffre actuel n'est pas inférieur à 136 millions de tonnes, contre 220 millions pour la Grande-Bretagne, et 230 millions pour les États-Unis.

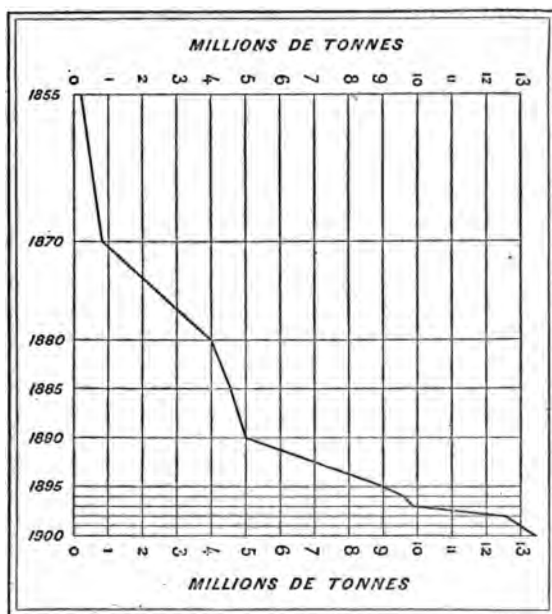
2. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, pass.; *Mon. off. du Com.*; 10 mars 1900; *Le Marché financier* en 1899-1900 (A. Raffalowich, directeur), p. 481.

Les *Statistiques* françaises *de l'Industrie minérale et des Appareils à vapeur* accusent chez nous une production de 30 798 000 tonnes en 1897, et de 33 millions de tonnes en 1899; ajoutons, si l'on veut, à ce dernier chiffre les 275 000 tonnes fournies par notre Indo-Chine, et immédiatement utilisables, tout au moins, pour nos industries et notre escadre d'Extrême Orient. Encore convient-il de remarquer que nos puits livraient déjà à la consommation 19 500 000 tonnes de charbon en 1880, et que, depuis, nos ingénieurs ont réalisé tout le gain humainement possible dans les mauvaises conditions où la nature nous a placés. Si les capitaux continuent à affluer en Russie, s'il se crée définitivement en ce pays une grande classe d'ouvriers mineurs, nous ne compterons guère auprès de lui, l'Autriche et la Belgique ne compteront guère non plus, dans cinquante ans.

Le diagramme ci-contre met en évidence cette vérité.

Les gisements de combustibles minéraux de la Russie sont beaucoup plus nombreux, plus étendus, plus riches en général et plus faciles à exploiter que les nôtres; et, si l'utilisation de la majorité d'entre eux ne fait encore que com-

mencer, les perspectives d'avenir sont souvent fort belles. On a récemment découvert, et l'on découvre sans cesse de nouveaux bassins houil-



Productions des charbons naturels en Russie.

lers dans toutes les régions de l'Empire, et jusque dans les îles de l'océan Arctique ou de la mer de Behring [1]. L'un des spécialistes les plus en

1. Davidson, « Der Norden-Russland », *Geogr. Zeitsch.*, 1897.

vue des choses de la Russie écrivait récemment : « Nous possédons une quantité de charbons non moindre que l'Angleterre [1]. »

Négligeons un instant la partie européenne de l'Empire. Dans l'Oural oriental les réserves des mines d'Egachine (Irbit), à peine exploitées, sont de nature à fournir par an 15 millions de tonnes de combustible. La houille se trouve encore, hors de la Russie d'Europe, dans la steppe des Kirghiz ; à *Poulodar* (Semipalatinsk), qui a fourni 130 000 tonnes en 1900, plus de la moitié de la production de notre Indo-Chine ; à *Koustnetz*, sur une surface de 45 000 kilomètres carrés [2] ; entre Krasnoïarsk et Atchinsk ; dans l'île Sakhaline (mines de *Doué*) ; près de Samarcande ; dans le Kouban et à Koutaïs. Richesses qui attendent presque toutes un emploi, comme celles de la Chine centrale.

Mais la Russie serait encore beaucoup plus favorisée que nous, même si elle n'avait que ses mines européennes de charbon. Depuis 1895 environ, le bassin du Donetz, qui fournit, outre la houille, une grande partie de l'anthracite consommé dans le pays, a pris le pas sur ceux de Pologne. Il contribuerait actuellement pour

1. Kovalewsky, *Le Régime économique de la Russie*, p. 191.
2. *La Russie extra-européenne et polaire*, p. 66.

les 4/7 à la production nationale[1]. Aucun des gisements russes n'est aussi riche. Il fut visité, en 1897, par les délégués allemands au congrès géologique international de Saint-Pétersbourg, et l'un d'eux fonde sur lui les plus grandes espérances. La région, dénuée d'arbres, manquant d'eau et de cultures riches, dépourvue aussi de voies de communications rapides, est encore fort loin d'offrir l'aspect des contrées houillères d'Allemagne, dans lesquelles se pressent les industries et les villes populeuses. Mais les couches de charbons ne le cèdent pas en étendue à celles du bassin de la Ruhr, et le combustible se présente souvent à fleur de sol. Plus de 270 puits ont déjà été ouverts.

Il est surtout significatif d'observer que la plupart des métaux, dont le fer, existent tout à proximité, et je ne serai pas le premier à insister sur le fait capital du déplacement de toute une catégorie des grandes industries russes vers cette contrée. « Il n'y a pas de doute que la Russie possède dans le charbon du Donetz un trésor, qui sera un jour d'une intestimable valeur pour l'essor de la production nationale, et qui contribuera à étendre sur le terrain industriel la pré-

1. Production en 1898 : 7 580 000 tonnes (dont 886 000 d'anthracite).

pondérance russe dans l'Ancien Monde, lente à s'affirmer mais inévitable [1] ». On a calculé que les réserves de combustible dépassaient là 15 milliards de tonnes, chiffre énorme, qui évoque invinciblement l'image des richesses reconnues aux États-Unis ou soupçonnées dans la Chine centrale. Enfin les gens du métier ont pu se convaincre, à l'Exposition, en voyant les vitrines du « Conseil de la Réunion des Mines du Sud de la Russie », des progrès réalisés sous le rapport de l'installation et des procédés scientifiques.

Après le Donetz, c'est la Pologne qui fournit le plus de houille (4 100 000 tonnes en 1898). Les charbonnages de *Dombrowa*, placés à tous égards dans des conditions semblables à ceux de Silésie, paraissent entrés dans la voie du progrès définitif, et représentent à l'heure actuelle une valeur environ dix fois supérieure à celle des gisements de l'Oural. Quant aux bassins de la Russie centrale (lignites de *Toula*), à ceux du Caucase et de Kief, ils ne rendent guère plus que les gisements de Sibérie, et ils ont moins d'avenir.

Un appoint considérable au stock de charbons

1. Philippson, « Reiseskizzen in Russland », *Geogr. Zeitschr.*, 1898, II, p. 105. Cf. « Coal fields of south Russia », *Diplom. and consul. Rep.*, Miscell. ser., 87, 183, 348.

minéraux est constitué en Russie par la tourbe, dont il existe des formations très riches dans les plaines et les bas plateaux de la Russie centrale, dans Orel, Koursk, Tambof et Toula. Laissée d'abord entièrement à l'initiative privée, l'exploitation de la tourbe a reçu une grande impulsion du jour où elle a été organisée sur les domaines impériaux. En 1883 fut créée une section des Tourbières au ministère de l'Agriculture et des Domaines [1]. Des usines pour la préparation industrielle ont été aménagées à Ardatof (Nijni Novgorod), Pokrof (Vladimir), plusieurs autres encore dans le district de Moscou. En 1898, la production totale n'a pas été inférieure à 1 400 000 tonnes, résultat des plus précieux pour les industries et la traction, puisqu'il a été reconnu que la tourbe préparée constitue un bien meilleur combustible que le bois ou le charbon de bois.

La Russie ne se suffit pas encore en charbons naturels, et cela d'autant moins que les exigences du développement économique grandissent chaque jour. En 1898, elle a encore importé plus de 2 500 000 tonnes de houille anglaise et

1. Une carte des tourbières de la Russie d'Europe, publiée par le ministère de l'Agriculture et des Domaines, figurait à l'Exposition.

allemande, et presque 500 000 tonnes de cokes, malgré les progrès accomplis dans le Donetz pour la fabrication de ce dernier combustible. En 1899 même, un ukase, dans lequel il serait puéril de voir une concession faite aux doctrines du libre échange, a permis l'entrée en franchise des charbons naturels et produits dérivés, véritables capitaux pour la mise en valeur industrielle et commerciale du pays.

Voici, d'ailleurs, un autre trésor possédé par les Russes, dont l'importance s'affirme chaque année d'une manière décisive, et qui constitue déjà dans le pays plus qu'un appoint à la production des charbons naturels. On a vu, dès 1894, la région manufacturière de Moscou et du centre, dans laquelle la houille n'existe pas en suffisance, et qui se trouve obligée de demander de moins en moins la force motrice au bois des forêts, utiliser dans une large proportion, à côté des combustibles ordinaires russes, anglais et allemands, le naphte du Caucase. Or les résidus du naphte donnent à égalité de poids consommé trois fois plus de force motrice que n'importe quel charbon connu, et la Russie doit être devenue, cette année même, le premier pays du monde pour l'exploitation de cette précieuse denrée minérale.

Je ne tiens pas compte des nappes très considérables de naphte récemment découvertes, en Russie même, dans Arkhangelsk, dans l'Oural septentrional, dans Samara, ni des gisements que renferment les possessions extra-européennes, au Ferghana, en Transbaïkalie, jusque dans les solitudes de l'île Sakhaline [1]. Il manque à ces riches dépôts des fonds de mise en valeur et des travailleurs. Mais le rendement des fontaines et des puits du Caucase, dans la région de *Bakou*, a crû, ces dernières années, beaucoup plus vite que la production des États-Unis, qui vient d'être presque atteinte. Ici, plus que jamais, nous rencontrons des chiffres éloquents. Le total obtenu en 1880, 350 000 tonnes, avait déjà décuplé en 1889; il est monté successivement à plus de 5 millions de tonnes en 1894, 6 900 000 tonnes en 1895, pour s'élever finalement, après une légère crise, à 8 millions de tonnes en 1898. Pour l'année 1899, les évaluations les plus précises fixaient la production aux environs de *9 millions de tonnes* [2]. Dans ce chiffre, les richesses tirées du district de Bakou et de la péninsule d'Apchéron entrent pour plus des neuf

1. *La Russie extra-européenne et polaire*, p. 329.
2. *Bull. russe de stat. fin. et de législ.*, 1898, II, p. 239; *Mon. off. du Comm.*, 17 mai et 7 juin 1900.

dixièmes; les autres gisements du Caucase, vers Taman et Groznoé (Vladicaucase) étant encore très incomplètement exploités.

En 1897, la production des États d'Amérique a été de 8 500 000 tonnes; mais le gain annuel demeure, dans ce pays, voisin de 500 000 tonnes en moyenne, et les industries d'exploitation ou de transformation du naphte, de plus ancienne organisation qu'en Russie, disposent à la fois de plus importants capitaux et d'installations plus parfaites. Un simple coup d'œil jeté sur le diagramme suivant fera comprendre au lecteur que les conditions, dans le plus prochain avenir, sinon déjà dans le présent, sont en faveur de la Russie.

Le district de Bakou offre, à l'heure actuelle, l'image très vivante d'une terre nouvellement née à l'existence moderne : grandes installations de puits et d'usines, chemins de fer locaux, villages d'ouvriers poussés en quelque sorte dans le désert, afflux d'étrangers, transformation de l'agriculture et des mœurs, on y observe tous les aspects économiques qu'entraîne fatalement l'essor d'une grande industrie, de plus en plus sûre de ses moyens et de ses débouchés. La région minière de l'Oural, où règnent encore bien des routines, celle même du Donetz, où l'acti-

vité se trouve un peu plus disséminée, sont sans doute moins curieuses à étudier pour le géographe et le touriste. Au 1[er] janvier 1899, 320 nouveaux



Production du naphte dans la région de Bakou.

puits étaient en forage dans les centres principaux d'extraction, à *Balakkani*, *Sabountchi*, *Bomani*, *Bibi-Eybath* et Binayadi. En 1900, 1087 puits fournissaient le naphte, beaucoup à gros bouillons et d'une façon continue ; quelques-uns ont été creusés, malgré mille difficultés, jusqu'à

plus de 400 mètres de profondeur. Une centaine d'usines ont été aménagées, pour la production du pétrole, de l'huile à graissage, de l'asphalte, des goudrons, des benzines, pour l'agglomération des précieux résidus. Les curieux les moins prévenus de l'Exposition ont pu être frappés, en s'arrêtant, au Trocadéro, devant les vitrines de la « Société du Naphte de Bakou » et de la maison « Nobel », du degré de perfection atteint par certaines de ces industries.

Il est presque devenu banal d'insister sur les transformations que l'exploitation du naphte a déjà amenées, et produira encore, dans une grande partie de la Transcaucasie et dans les ports russes de la mer Noire orientale. L'important est que la majeure partie des produits de la région de Bakou est utilisée directement par l'industrie nationale. Les usines ne suffisent pas pour traiter tout le naphte que donnent les puits. Sur les 6 500 000 tonnes de produits exportés de Bakou en 1899, figuraient seulement 1 200 000 tonnes de pétrole, le surplus étant de l'huile de graissage, des résidus ou du naphte brut, dirigés vers la Russie centrale par la Caspienne et le Volga. Les Russes semblent avoir très bien compris que leur intérêt présent est de faire surtout servir le naphte du Caucase, comme appoint

à leur production de charbons naturels. Ils ne sauraient encore soutenir victorieusement la lutte en Europe contre les pétroles américains, dont la fabrication et le transport sont sans doute plus coûteux, mais dont l'exportation est admirablement organisée par voie syndicale ou par « trust ». Je note toutefois que les deux tiers environ des huiles d'éclairage provenant de Bakou vont, par Batoum et Novorossisk, où existent de puissantes sociétés étrangères, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Égypte, et jusqu'aux Indes. D'autres pays asiatiques ne vont-ils pas à ce point de vue s'ouvrir au commerce russe, avant que les Chinois aient mis ou laissé mettre en exploitation les gisements naphtifères du Sé-Tchouen?

S'il m'est permis de placer ici une courte conclusion sur les deux chapitres qui précèdent, je dirai que ce qui caractérise avant tout les ressources minérales naturelles de la Russie c'est à la fois leur multiplicité, et, parmi toutes les autres, l'abondance des productions de première utilité. Les régions minières riches sont nombreuses, et les plus importantes renferment en général plusieurs métaux essentiels à côté des combustibles. L'exposition russe des mines et de

la métallurgie, au Champ de Mars, a mis ce fait capital en lumière. Le grand avenir du pays se devinait littéralement à la vue des vitrines des sociétés privées et des « Usines Minières de la Couronne ». Les deux belles cartes publiées par le « Comité Géologique », et par le « Département des Mines », que j'aurais voulu pouvoir reproduire ici sous forme schématique, résumaient aussi, de façon frappante, et les progrès réalisés en de courtes années, et les perspectives de développement prochain [1].

1. Carte des gisements minéraux utiles de l'Empire. Carte minière, avec indication des usines métallurgiques et de leur productivité.

CHAPITRE V

Les ressources végétales naturelles [1].

Les forêts. — Localisation et description des forêts de Russie. — Leur exploitation. — Circulation et usages intérieurs des bois. — Commerce extérieur des produits forestiers.

La Russie est, dans notre continent, la terre forestière par excellence. Si l'on trace une ligne depuis la Podolie septentrionale, par Kief, Tchernigof, Orel, Toula, Tambof, Simbirsk et Oufa, toute la partie du pays au nord de cette limite renferme des forêts, sauf sur les rivages des mers arctiques, où règne la « toundra » glacée.

Au sud de la ligne, les arbres ne font pas immédiatement défaut, et il y a, dans la Petite-Russie, le moyen bassin du Volga, l'Oural méridional même, une région appelée « avant-steppe », dans laquelle les grands bouquets de

1. Voir la carte II, p. 63.

bois ne sont pas rares. Ajoutez que le midi de la Crimée et la Trancaucasie, exposés aux tièdes pluies méditerranéennes, ont des fourrés et des futaies qui l'emportent pour la beauté et la variété des espèces sur la végétation des plus beaux cantons forestiers de Corse et d'Algérie.

Dans l'ensemble, la portion européenne de l'Empire Russe contient plus de 230 millions d'hectares de forêts [1]. La Russie proprement dite en compte à elle seule 165 millions, auxquels font suite, au delà de l'Oural, les énormes étendues de bois qui couvrent le sol de la Sibérie, richesses dès maintenant exploitables en partie [2]. D'après les chiffres fournis par le ministère des Domaines, le rapport de la surface boisée au territoire total est en Russie d'Europe de 39 p. 100 (en tenant compte de la Finlande); en Suède-Norvège, ce rapport n'est que de 33 p. 100, en Allemagne de 25 p. 100. Il faut, dans la zone tempérée boréale, s'adresser à certaines régions des États-Unis d'Amérique et du Canada pour ren-

1. France : 9 millions d'hectares.
2. Surfaces véritablement boisées :

En Russie d'Europe.........	165	millions	d'hectares.
— Finlande................	20	—	—
— Caucase.................	8	—	—
— Sibérie..................	38	—	—
— Turkestan...............	3	—	—

(*Les forêts de la Russie*, in-8°, Paris, 1900, p. 22, 23.)

contrer pareille foison de végétaux. On sait, enfin, qu'en France les bois n'occupent que 6 p. 100 de la surface.

La contrée forestière russe se partage en vastes étendues d'une terre grisâtre, alternativement grasse et sableuse (*podzol*), et en marais herbeux remplis de tourbe (*polessié*). Si l'on tient compte, d'autre part, des multiples variétés d'altitude, de latitude, d'exposition et de voisinage, on comprend que les espèces végétales n'y offrent pas partout les mêmes groupements, et ne se pressent pas en massifs toujours aussi continus, aussi touffus et élevés. Mais il est aisé de constater, même à distance et rien que par les descriptions des voyageurs, que la Russie tient en réserve dans ses forêts un trésor inconnu à presque toutes les autres puissances européennes, des ressources véritablement vierges, que l'inévitable gaspillage n'a pas encore entamées partout. Ces ressources prendront leur entière valeur dès le jour où les voies ferrées aideront les colons à triompher partout de la pauvreté du sol, de la rudesse du climat et des distances exceptionnellement longues.

Au nord d'une limite passant à peu près par Revel, Pskof, Kostroma, puis par le cours du Volga, de la Kama et de la Bielaya, dominent

les conifères. L'épicéa occupe dans ces contrées la plus large place : pouvant atteindre sur les sols légèrement gras jusqu'à 35 mètres de hauteur, il s'y montre partout d'une beaucoup plus belle venue que dans la *taïga* noire de Sibérie. Sur les versants de sables, le pin sylvestre le remplace. Ces deux variétés forment en général le fond des paysages forestiers septentrionaux : vers l'Oural seulement, elles se mêlent aux pins cembro, aux sapins, aux mélèzes et aux cèdres de Sibérie. Au nord-ouest, le feuillage sombre du genièvre arborescent ceinture tous les lacs et couronne toutes les bosses granitiques de la Finlande.

Ces forêts du nord sont particulièrement vastes et continues. Dans la région des grands lacs russes, elles couvrent 52 p. 100 du territoire. Dans *Arkhangelsk*, où elles s'effrangent au milieu des buissons de saules et de bouleaux de la « toundra », dans *Vologda*, *Kostroma*, *Viatka* et *Perm*, elles occupent parfois 89 p. 100 de la surface totale, ce qui donne la moyenne énorme de 10 kilom. q. par habitant.

M. Charles Rabot a pu, pendant un de ses voyages dans l'Empire Russe, voir à loisir les fourrés déserts et silencieux des bassins de la Viatka et de la Dvina du nord. Il les a

décrits en des termes qui font songer à certains



Limite nord des arbres. — Limite septentrionale de la steppe.

Limite nord des céréales. — Limites des steppes salées.

Limite nord des futaies de chênes. — Limite méridionale de la zone forestière.

II. — Conditions générales de la végétation, de l'élevage et de l'agriculture.

passages des relations des explorateurs de la *selve* amazonienne : « C'est toujours le même

paysage, des bois marécageux, au milieu desquels la rivière circule comme une avenue couverte.... De tous côtés des saulaies avec des marais,... des terrasses sablonneuses envahies par la forêt sans fin d'arbres verts.... A chaque instant, les canots touchent et sont arrêtés par des amoncellements de souches et de branches mortes. Toutes les rivières sont encombrées d'arbres arrachés aux rives [1] ».

Dans les provinces baltiques, la Pologne, la Volhynie, la Russie-Blanche et la Grande-Russie, les principales essences forestières sont le sapin d'Europe; le bouleau, dont les peuplements ne sont jamais aussi purs qu'en Sibérie; le hêtre; le chêne, qui ne dépasse guère en futaies serrées 55° de latitude nord; le tilleul, l'aulne et le peuplier noir. Ici, la forêt est largement interrompue par des cultures, par des marais, comme ceux du Pripet, par de grands espaces de végétation buissonneuse, qui couvrent, par exemple, une partie de la Pologne. Le pays est, en outre, beaucoup plus peuplé que dans le nord; les voies de communication de toute nature sont plus

1. Ch. Rabot, *A travers la Russie boréale*, p. 122-130. Le service du curage retire de certains cours d'eau plusieurs milliers de mètres cubes de bois par an. Dans d'autres, le lit est à peu près abandonné par les eaux, et le bois mort recouvert par la tourbe.

serrées, utilisables chaque année pendant de plus longs mois, et l'on rencontre enfin quelques-unes des grandes régions agricoles et industrielles de la Russie; la végétation a donc beaucoup souffert du fait de l'homme.

Malgré tout, les ressources forestières de ces régions moyennes demeurent plus considérables qu'en aucun autre pays d'Europe. Voici comment le géographe allemand Philippson décrit les forêts de la Grande-Russie, vues par lui en 1896 : « Pendant des milles, on marche à travers des forêts sans fin, rarement interrompues par des clairières avec des villages. Et combien sont riches ces forêts de la Russie occidentale!.. Un fouillis pressé et varié jusqu'à la bigarrure d'arbres à aiguilles et à feuilles, bouleaux, chênes, aulnes, peupliers, reliés par un sous-bois touffu, réjouit nos yeux habitués aux mornes paysages de l'ouest. Quelle faible image donnent nos forêts aménagées des véritables mers végétales de cette forêt vierge! Ce n'est qu'en allant vers l'est que le climat continental fait insensiblement diminuer l'épaisseur de la forêt... et, de plus en plus, on y voit prédominer l'arbre caractéristique de la Russie..., le bouleau..., souvent en taillis si hauts et si drus que nous n'en connaissons pas de pareils chez nous. Jusqu'à

l'Oural, on en voit d'admirables forêts... qui sont de la plus belle venue[1] ».

Au sud de la limite méridionale de la région forestière indiquée plus haut, jusqu'aux terres noires de la steppe, le pays russe est encore par endroits couvert de belles forêts. Dans Koursk et Voronèje, jusque dans Kherson, le voyageur traverse assez fréquemment des chênaies aussi serrées et aussi hautes que les célèbres réserves des apanages de Mohilef et de Grodno, où le czar chasse encore l'aurochs. Enfin, il n'y a point en Europe de contrée, dont la parure naturelle d'arbre présente des aspects plus grandioses, que les versants d'altitude moyenne du Caucase occidental; au-dessus des hauts taillis où se mêlent les chênes, les châtaigniers, les noyers et les frênes, des futaies de résineux énormes dévalent les pentes et remplissent les gorges. On y rencontre, sur des emplacements assez accessibles, et où l'aménagement pourra s'organiser, de gigantesques troncs, des épicéas et des sapins qui atteignent et dépassent parfois 50 mètres de hauteur. Ces faits témoignent d'une puissance qui fait penser à la Sierra Nevada californienne.

Sauf dans la Russie occidentale et centrale,

1. Geographische Reiseskizzen in Russland, *Bull. de la Soc de Géogr. de Berlin*, 1898, I, p. 43-44.

sauf aussi vers les grands lacs et dans les parties du Caucase les mieux servies par leurs torrents, les mieux dotées en chemins de fer, ces ressources végétales, si nombreuses et si variées, n'ont pas encore acquis leur valeur véritable pour le commerce extérieur. C'est moins à cause des obstacles rencontrés par l'exploitation, comme la rareté des routes et de la main-d'œuvre, l'impossibilité d'utiliser durant les longs hivers les voies de transport des fleuves, que par suite de l'énorme consommation de bois à laquelle les Russes se livrent, et que les lois récentes n'ont guère restreinte. La grande majorité des produits forestiers est forcément utilisée sur place, dans un pays où les *izbas* des paysans et beaucoup de maisons urbaines sont construites en troncs d'arbres, pourvues non seulement de meubles mais encore d'ustensiles en bois, où les gelées d'hiver, et par conséquent le chauffage, durent de cinq à huit et même à neuf mois, où l'innombrable batellerie fluviale est encore composée presque exclusivement de transports en bois, où, enfin, beaucoup d'industries, surtout les industries minières et métallurgiques de l'Oural et du centre, emploient encore le combustible végétal, plutôt que la houille et le naphte.

La direction générale des Forêts du ministère

de l'Agriculture et des Domaines fait depuis plusieurs années, dans toute la Russie, des efforts méthodiques, très continus et très variés, pour utiliser les ressources végétales dans la plus large proportion qui soit possible, sans compromettre l'avenir. Les résultats des mesures prises sont déjà des plus significatifs, ainsi que chacun a pu s'en rendre compte par l'exposition générale que le service en question avait organisée l'an dernier à Paris, dans le Pavillon des Eaux et Forêts [1].

Je signalerai, au point de vue de la conservation, de l'aménagement et du repeuplement en steppe et en montagne, la manière heureuse dont l'action des fonctionnaires a été facilitée, sur les domaines privés ou communaux, par la création des inspecteurs-instructeurs, qui entrent en relation avec les comités régionaux de conservation, et aussi par l'assimilation des agents des particuliers. L'institut forestier de Saint-Pétersbourg, l'institut d'agriculture et de sylviculture de Novo-Alexandria, trente écoles secondaires spéciales ayant à leur disposition de vastes terrains d'expériences, assurent un enseignement complet et pratique. Enfin des sociétés

1. On a vu figurer à cette exposition une carte de forêts de la Russie et une carte du reboisement des steppes.

forestières, notamment celles de Moscou et de Saint-Pétersbourg, participent dans une large mesure aux progrès réalisés.

On ne compte pourtant encore, sur le chiffre total de 230 millions d'hectares de forêts indiqué plus haut, que 33 millions d'hectares plus ou moins aménagés. C'est une proportion de 1/7 environ, très faible par conséquent, même si l'on tient compte de l'existence, le long des grands cours d'eau, de zones depuis longtemps dévastées, que l'on ne doit pas confondre avec la forêt proprement dite. Moins de la moitié des bois exploités régulièrement appartiennent à l'État ou sont compris dans les apanages[1]. Or, sauf sur les apanages, ces bois ont été aménagés de façon assez précaire, et l'exploitation s'y inspire trop des idées d'économie; ils rendent relativement peu. Ce sont donc les parties de forêt possédées par les particuliers, les sociétés et les communes, ou celles concédées aux paysans affranchis, qui occupent actuellement la première place, au point de vue de l'utilisation pratique et de la production en valeur argent[2];

1. Forêts appartenant à l'État : 108 millions d'ha.; aux apanages, 5,5.

2. Elles rapportent environ 450 millions de francs, les autres 170 millions. (*Les Forêts de la Russie*, p. 43, 44.)

mais ce sont aussi, semble-t-il, celles qui ont le moins d'avenir.

Le climat règle en Russie l'exploitation et le transport intérieur des divers produits forestiers. Pour les coupes et la première mise en œuvre, on choisit naturellement l'hiver. En automne ont lieu les adjudications, dans lesquelles l'emportent souvent des entrepreneurs étrangers, surtout des Juifs et des Allemands dans l'ouest. Les arbres sont le plus souvent livrés sur pied. Les adjudicataires traitent ensuite avec des associations d'ouvriers qui se réunissent pour le temps du travail sous un chef élu, vivent en commun, et se partagent les bénéfices en fin de saison. Le personnel de ces « artèles », bûcherons, scieurs, charpentiers, charbonniers, leurs installations en plein bois et presque toujours loin des voies frayées, leurs méthodes variées de travail, contribuent beaucoup au pittoresque de la forêt russe.

Quand le printemps amène la fonte des neiges, et, bientôt après, la débâcle dans les cours d'eau, commencent les transports par chemin de fer, et surtout le flottage. Près des larges et sinueuses rivières du centre et de la région des lacs, s'établissent de vastes chantiers. De là s'en vont à la dérive, assemblés en radeaux,

et entassés dans de longs bateaux plats, les bois bruts, demi-ouvrés, ouvrés, et les autres produits forestiers que l'utilisation locale n'a pas absorbés.

Il se crée ainsi peu à peu des courants de trafic intérieurs qui prennent une importance grandissante jusqu'à l'été, et qui, alors, peuplent les rives, animent les gares, vont amonceler d'énormes quantités de marchandises dans quelques marchés de consommation nationale, dans les ports, dans les grandes villes de la région des steppes déshéritée en combustible végétal. Parmi les « foires de débâcle » les plus importantes, sont celles de *Saint-Pétersbourg*, où s'entassent les produits d'Olonetz et de Novgorod, celle de *Varsovie*, celles de *Kief*, *Tcherkazy*, *Iékaterinoslaf* et *Kherson* pour le Dnièpre.

Mais c'est le Volga qui, grâce à sa ramure développée d'affluents, concentre en son puissant courant, par la Vetlouga et la Kama surtout, les plus grandes quantités de bois. Dans son bassin, Moscou, Samara, Tsarytsine et Astrakhan sont des entrepôts sans rivaux en Europe. La situation privilégiée est celle de *Tsarytsine*, reliée par voie ferrée au Don et par conséquent à Rostof, en communication directe, d'autre part, avec Novorossisk; c'est là que s'arrêtent le plus

volontiers les grands bateaux porteurs, et les « bélianas », dont la jauge peut atteindre 5 000 tonnes.

L'exportation des produits forestiers de la Russie est actuellement entravée par les incessants progrès que font dans le pays les grandes industries et les industries domestiques dérivées du bois. Il serait aisé d'accumuler ici les chiffres qui attestent cet essor : les statistiques en sont pleines, et je me contenterai d'indiquer qu'elles s'accordent à évaluer le rendement-argent des industries dont je parle à près de 500 millions de francs, somme décuple d'il y a dix ans. L'État, très grand propriétaire de forêts, fournit les arsenaux, les constructions navales, les compagnies de chemin de fer, les fabriques d'allumettes, et encourage le travail domestique en livrant aux paysans des matériaux à très bas prix, ou même pour rien.

D'après la brochure publiée à l'occasion de l'Exposition de 1900 par le département des Forêts, les grandes industries du bois compteraient actuellement en Russie plus de 80 000 ouvriers. Les plus importantes sont les scieries d'Arkhangelsk, de Livonie, de Saint-Pétersbourg, d'Orel, les usines de menuiserie, de meubles et de moulurage de Moscou, de Saint-Pétersbourg,

de Pologne[1]. En place inférieure, figurent les entreprises de charronnage, de carrosserie, de tonnellerie, d'allumettes, de pâte de bois, de cellulose, de goudron, de térébenthine.

Mais, pour avoir une idée approchée de cette branche de l'activité économique du pays, il faut savoir qu'en dehors de la main-d'œuvre enrégimentée dans les usines, plus de 300 000 ouvriers du bois sont disséminés dans les villages de l'ouest et du centre. Il existe dans le haut Volga, la Grande-Russie, en Pologne, jusque dans Kief, des villages entiers dont les habitants utilisent les loisirs forcés du travail des champs, pendant l'hiver, à ouvrer sur place les produits forestiers, au lieu d'aller s'enrôler dans une industrie quelconque. Ces « koustaris », ayant à très bon compte la matière première, alimentent largement la consommation nationale en carrosserie de bouleau goudronné, traîneaux, « dougas », caisses de boîtes à musique, caisses d'emballage, tonnellerie de chêne, meubles tournés, vases et objets nombreux de ménage, vannerie, batellerie, semelles (laptis) et filasse d'écorce de tilleul, sans compter le tan, la résine, le goudron, la poix et la térébenthine. On a pu,

1. Les meubles en bois tourné de Pologne sont universellement estimés.

au village russe de l'Exposition de 1900, prendre une idée assez exacte du degré d'originalité que présentent certaines des marchandises de cette fabrication : beaucoup d'entre elles doivent constituer un jour des articles appréciés d'exportation. C'est en tous cas un fait très significatif qu'elles absorbent environ les trois quarts des 180 millions de mètres cubes de bois auxquels on évalue la production des forêts russes [1].

Riga et Saint-Pétersbourg sur la Baltique, *Arkhangelsk* et Onega sur la mer Blanche, les *ports du Dniepre et du Don*, *Novorossisk* et Batoum en mer Noire, *Astrakhan*, enfin les gares frontières vers l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, n'en sont pas moins devenus de grands entrepôts de vente à l'étranger. Les exportations de produits forestiers bruts, demi-ouvrés, ouvrés, et des denrées fournies par la distillation des bois, augmentent sans cesse; leur valeur totale avait dépassé, en 1898, 250 millions de francs, contre 55 millions à peine à l'importation [2]. Pour les dérivés de la distillation seuls, l'achat l'emporte encore sur la vente à l'étranger, d'une façon très sensible. Il n'est pas nécessaire d'être

1. Les forêts des États-Unis donnent 90 millions de mètres cubes de bois, et celles de France 25 millions en nombre rond.
2. *Les forêts en Russie*, p. 72-78.

prophète pour affirmer que ce mouvement de commerce n'est encore qu'à ses débuts.

A défaut des chiffres officiels russes, que je viens de résumer, il suffirait, pour s'en convaincre, de parcourir certaines publications étrangères bien informées. Il entre en Allemagne, par le Niémen, la Vistule et les chemins de fer, d'après les registres de la douane, pour plus de 100 millions de francs de bois russe, et cela depuis cinq ans [1]. Du côté de l'Angleterre, qui s'approvisionne surtout dans les ports de la Baltique et à Arkhangelsk, les ventes dépassent 80 millions de francs. Enfin les rapports des agents consulaires austro-hongrois accusaient, pour 1897 déjà, le chiffre de 50 millions.

1. Knaacke. « Das russische Holzhandel », *Geogr. Zeitschr.*, 1896, p. 527.

CHAPITRE VI

L'utilisation des ressources naturelles animales par la pêche et la chasse.

La pêche et la chasse. — Les pêcheries et les industries dérivées de la pêche. — Les marchés de fourrures.

Pendant l'antiquité, les colonies grecques du nord de la mer Noire étaient des entrepôts renommés pour la vente du poisson salé ou fumé, et, dès le moyen âge, les marchands byzantins et arabes allaient se fournir de pelleteries et de fourrures dans les mêmes parages. Ces deux genres de ressources naturelles animales, que possède encore de nos jours la Russie, sont d'importance très différente au point de vue national, comme pour les rapports de commerce du pays avec l'étranger.

Les Russes se plaignent depuis plusieurs années déjà de la décadence de leurs pêcheries,

surtout de l'intérieur. Ils attribuent cette décadence à la mise en valeur maladroite et imprévoyante, résultat de l'accroissement de population, aux industries qui polluent l'eau des rivières, enfin à la substitution à peu près générale des entreprises capitalistes aux vieilles artèles et corporations de pêche que formaient autrefois entre eux les paysans[1].

Tous ces reproches ont quelque chose de fondé. Il est certain, notamment, que les sociétés nouvelles qui ont, dans les parages les plus productifs, substitué leur droit absolu de propriété aux monopoles à temps et à la jouissance en commun, n'ont encore en vue que le profit immédiat et ne ménagent pas les richesses exploitées. Dans certains fleuves et dans certains lacs, le nombre et la taille des poissons ont sensiblement diminué; certaines espèces ont même fini par disparaître. De très grandes ressources n'en restent pas moins disponibles, non seulement, comme aujourd'hui, pour les besoins très considérables de la consommation indigène, mais encore, quand on parviendra à vaincre certaines difficultés de préparation et de transport, pour la vente hors de l'Empire.

1. Paul Apostol, *L'Artèle et la Coopération en Russie*, p. 70.

Le nord de la Russie renferme des populations presque entièrement ichtyophages, et même dans beaucoup des provinces où les habitants sont plus éloignés de l'état de nature, les produits des rivières forment souvent la base de l'alimentation indigène. Une publication récente évalue le poids du poisson consommé annuellement dans l'ensemble du pays à plus du tiers de celui de la viande de boucherie, ce qui constitue une proportion moyenne aussi élevée que celle de la Suède et de certaines régions maritimes de France [1].

Ce sont les *eaux douces*, cours d'eau et lacs, qui fournissent de beaucoup la plus grande quantité des prises faites chaque année par les pêcheurs russes. Les poissons de mer capturés, des harengs surtout, n'atteignent que le poids total de 80 000 tonnes environ, contre près de 1 250 000 pour les espèces vivant en rivière ou de passage dans les rivières. Les Russes n'ont véritablement pas encore de flotte constituée pour la pêche en mer, ou plutôt cette flotte n'est qu'à ses débuts, et ne se formera, d'une façon d'ailleurs assez difficile, que quand les conditions de la pêche continentale deviendront plus pré-

1. *La Russie à la fin du XIX[e] siècle*, p. 249.

caires. Sauf dans la Caspienne et dans la mer Blanche, les eaux marines qui baignent la Russie sont assez peu poissonneuses, et l'on n'ignore pas quels obstacles de tous genres ont à surmonter dans les parages de l'océan Glacial arctique les embarcations d'un tonnage moyen.

Les cours d'eau tributaires de l'océan du Nord et de la mer Baltique, les lacs des régions du nord-ouest, en Finlande et en Russie, fournissent surtout des saumons, des truites, des lavarets, des éperlans, des lottes, des perches, des brochets. Les énormes esturgeons, les carpes, les brêmes, les barbeaux, les alozes et les lamproies se pêchent plutôt dans les bassins de la mer Caspienne et de la mer Noire. Les mers russes donnent, dans le nord, des morues, des harengs, des éperlans, des raies; dans le sud, des maquereaux, des sardines et des anchois [1].

Comme tous les pays demeurés neufs jusqu'à notre génération, et entrés depuis assez peu d'années dans la période de leur véritable développement économique, la Russie voit à l'heure

1. Produit de la pêche en 1899 :

Carpes et ésoces	915 000	tonnes
Harengs de passage dans les rivières.	155 000	—
Saumons	55 000	—
Esturgeons	40 000	—
Poissons de mer	80 000	—

actuelle, et presque pour chaque catégorie de ressources naturelles, les rapports entre la terre et les hommes évoluer avec rapidité, et les conditions séculaires de la contrée se modifier d'une façon qui intéresse de plus en plus les rapports lointains de commerce. Cette vérité est éminemment sensible en ce qui concerne les pêcheries, et tous les géographes liraient à ce point de vue, avec le plus grand intérêt, les quelques pages du rapport écrit par M. O. Grimm pour l'exposition [1].

A mesure que les sociétés de pêche en eau douce se sont formées, et que, l'accroissement de la population aidant, les cours d'eau les moins considérables de l'intérieur se sont trouvés de plus en plus dépourvus, les plus importantes pêcheries se sont concentrées sur certains lacs et sur les grands fleuves, dont les réserves de poissons se défendent plus facilement. Les méthodes et les engins de pêche, le matériel et les procédés pour la préparation et le transport des pièces s'en sont nécessairement trouvés très perfectionnés. Les progrès réalisés donnant des garanties, les capitaux affluant, les entrepreneurs ont enfin cédé aux nombreux attraits que pré-

1. *La Russie à la fin du XIX[e] siècle*, p. 252-254.

sente le cours inférieur des fleuves, ou même leur embouchure et les parties voisines de la mer.

Là, les richesses animales se renouvellent sans qu'il faille encore faire intervenir la pisciculture, les espèces de poissons de passage sont représentées par beaucoup plus d'individus; enfin les campements et usines de préparation peuvent être établis à proximité de grands ports de commerce, ce qui fait espérer aux industries dérivées de la pêche d'acquérir des débouchés plus faciles à l'étranger, tout en conservant ceux de l'intérieur.

Les bassins fluviaux de la Russie, et, dans un bassin donné, les différentes régions qui le composent, offrent naturellement des particularités. La phase présente de l'évolution que je viens de signaler n'est pas partout la même.

Dans le nord, et sur certains des affluents supérieurs du Volga et du Dniestre, la pêche individuelle et les entreprises par artèles dominent encore, avec l'unique préoccupation de fournir à la consommation nationale et même locale. Là, en des contrées généralement peu peuplées, les industries de préparation n'existent pas, ou sont des plus rudimentaires.

Le Volga, l'Oural, le Terek, la Koura ont les

plus grandes pêcheries, imparfaitement organisées encore, dans leur cours inférieur [1].

Pour les fleuves tributaires de la mer Noire, sur lesquels la pêche est parvenue à un point de développement plus avancé, ce sont surtout les embouchures que l'on exploite, par exemple les lagunes et les « limans » du Dniepre et du Danube.

Notons enfin que le long des rivages de la mer d'Asof, de la Baltique, de la mer Blanche, les entreprises débordent déjà hors de la région des embouchures, et que l'on assiste là aux progrès assez rapides de la pêche côtière. Les industriels y traitent avec les patrons des barques de mer, qui leur vendent individuellement ou s'associent pour leur vendre leurs captures, mais possèdent rarement des embarcations construites pour opérer au large, comme celles de nos Bretons, par exemple.

C'est, en somme, dans le Volga qu'il faut voir le type moyen des fleuves russes, en ce qui concerne l'état d'avancement de la pêche. Il n'existe pas en Europe d'autre fleuve sur lequel les opé-

1. Sur le bas Volga, en aval de Kamychine, les pêcheries sont à l'heure actuelle au nombre de 400 environ, contre 35 en 1860. Tous les intéressés trouvent encore à en vivre largement, ce qui explique qu'on ne fait pas de grands efforts d'amélioration.

rations de la capture et de la préparation du poisson donnent lieu, au moment des passages, à un pareil mouvement d'hommes, d'engins, de bateaux. M. de Varigny a récemment visité et décrit [2] les campements et les usines sommairement installés qui s'élèvent sur les rives, et d'où sortent chaque année, pour se répandre dans toute la Russie, des centaines de millions de pièces salées, séchées au soleil ou fumées. Or on ne constate pas dans le Volga, que, malgré l'augmentation des pêcheurs, la quantité annuelle de poissons pris diminue de façon sensible; certaines espèces ont seulement disparu, dont le hareng de passage. Et ce n'est pas le cours d'eau où la pisciculture est le plus pratiquée.

Un chiffre donnera au lecteur une idée de l'activité des entreprises russes pour la préparation du poisson : les industriels consomment, année moyenne, pour ce travail 300 000 tonnes de sel [2]. Sans doute, toutes les difficultés de manipulation sont loin d'être vaincues; les conserves, quelquefois d'une nature trop particulière, ne sont pas susceptibles de plaire partout. Enfin, malgré l'établissement de Nikolsky, la pisciculture ne

1. « Les Pêcheries de la Volga », *Rev. Scient.*, 1897, p. 364, 379.
2. C'est à peu près le chiffre de la production du sel gemme en France

semble pas encore donner de résultats qui garantissent tout à fait l'avenir. Mais quel pays d'Europe, sauf la Suède-Norvège, peut se vanter de posséder de pareilles richesses?

On a observé avec raison que l'importation des poissons de mer en Russie ne fait que croître; il vient notamment dans le pays, de Norvège et d'Écosse, plus de 140 000 tonnes de harengs chaque année. Pour juger les pêcheries russes, il ne faut toutefois pas perdre de vue que ce sont surtout des pêcheries d'eau douce ou de rivage, ni oublier les raisons indiquées plus haut qui empêchent la création rapide d'une marine russe de pêche. Un pays ne vaut-il pas avant tout, quand il possède des richesses rares ailleurs? Si rien ne fait prévoir l'épuisement prochain de ces richesses, l'excédent des achats pour une variété donnée des marchandises qui en dérivent ne doit faire préjuger qu'en bien de son avenir général.

Pour les fourrures, qui sont les objets de commerce les plus précieux fournis par la chasse, la réputation de la Russie est faite depuis longtemps. Avant l'ouverture aux Européens de certains marchés de pays tropicaux, en Amérique, en Afrique et en Asie, l'Empire ne pouvait être concurrencé à cet égard que par le Canada. Je me contenterai de préciser, en terminant ce cha-

pitre, les principales conditions actuelles qui dominent, chez nos alliés, au point de vue international et européen, l'exploitation de ce genre de ressources animales.

Il ne peut y avoir pour la récolte des fourrures de territoires vraiment productifs que les régions plus ou moins neuves, de faible population, et de civilisation peu avancée. Dans la Russie d'Europe, la zone est donc de plus en plus restreinte dans laquelle les trappeurs et chasseurs continuent à subsister uniquement des gains de leur travail. Cette zone va se rétrécissant vers l'océan Arctique et vers les chaînes de l'Oural septentrional, à mesure que gagnent de l'espace les voies de communication, et que s'étend l'exploitation, même rudimentaire, des forêts du nord et du nord-est. Sans doute les loups, les rennes, les cerfs, les sangliers sont encore nombreux dans les bassins de la Dwina et de la Petchora; mais les espèces dont la dépouille a le plus de prix, ours, renards divers, zibelines, castors, loutres, se font déjà assez rares, tout comme dans une grande partie du Canada. M. Charles Rabot a pu constater, il y a déjà plusieurs années, que les fourrures de ces animaux ne donnent lieu qu'à un petit commerce de village, même au milieu de populations de chas-

seurs; il a décrit *de visu* les marchés dans lesquels se traitent les affaires pendant l'été, et tout indique, dans les pages de son livre[1], qu'il y règne une animation peu soutenue. C'est à quelques millions de francs, 7 ou 8 au plus, qu'il faut évaluer le chiffre total des échanges qui s'y opèrent.

La chasse paraît donc, d'abord, ne constituer qu'un très faible appoint pour l'industrie des pelleteries recherchées et pour le commerce extérieur. Mais la Russie européenne n'est pas tout l'Empire. En Sibérie, et même dans le Turkestan, d'immenses terrains de chasse sont encore presque intacts, bien plus étendus que les pays des bas plateaux et des chaînes du Canada. La variété des animaux à fourrures y est remarquable, depuis les bœufs sauvages jusqu'aux carnassiers et aux rongeurs de la plus petite taille. La vaste salle où se voyait, en 1900, au Trocadéro, l'exposition de la faune sibérienne, présentait un résumé de ces richesses. Elles n'attendent, pour prendre leur vraie signification par rapport à l'Europe, que la création de courants de commerce affluents du Transsibérien.

1. Voir notamment *ouv. cit.*, p. 136.

CHAPITRE VII

L'élevage et ses produits [1].

Conditions de l'élevage et régions de l'élevage en Russie. — Les chevaux. — Les moutons et la production de la laine. — Les bêtes à cornes : production du beurre. — Les œufs de volailles.

Les conditions naturelles de la Russie d'Europe, au point de vue de l'élevage, ne sont pas en général aussi favorables que celles des États-Unis d'Amérique, de la République Argentine, de l'Australie, et même de l'Afrique australe dans quelques-unes de ses parties. Certains des gouvernements du nord, la Finlande, les Provinces Baltiques, la Pologne, possèdent seuls des prairies spontanées, qui ne peuvent d'ailleurs pas se comparer comme qualité aux herbages de l'Europe occidentale ou centrale. La

1. Voir la carte II, p. 63.

« toundra » et la plupart des régions forestières n'ont guère que de maigres pacages, où dominent les mousses, les lichens ou les joncs, et que les neiges rendent complètement inutilisables pendant plusieurs mois. Le sud et le sud-est du territoire, à l'intérieur et au midi des « Terres Noires », appartiennent, il est vrai, à la steppe; mais la steppe n'offre pas partout une égale richesse et d'égales facilités.

En Bessarabie, en Podolie, en Ukraine, dans la Petite-Russie, la Russie-Nouvelle, la Tauride, le nord de la Crimée, le bassin du Don, les herbes de la steppe sont, au commencement de l'été, serrées et luxuriantes. Les descriptions célèbres qu'en ont donné certains romanciers russes font songer à la « puszta » hongroise et à la « prairie » américaine. Mais au nord-est du Caucase, vers le bas Volga et vers le fleuve Oural, où le sol est salé et la rigueur du climat continental extrême, le gazon, de qualité médiocre, plus rare, moins haut, couvert de neige durant de longs mois, vite brûlé ensuite par le soleil, ne se prête pas à l'élevage intensif, et ne convient pas aux animaux des races perfectionnées. Là, de véritables brousses, de grands espaces arides annoncent par endroits les déserts transcaspiens, et les seuls troupeaux possibles

sont alors des moutons, des chevaux ou des chameaux, qui jouent souvent pour les Kirghiz le même rôle que le renne pour les peuplades de l'extrême nord.

Voilà certes des désavantages, dont quelques-uns, il est vrai, se retrouvent dans d'autres pays. Ajoutez d'autres difficultés encore, qui semblent presque aussi impossibles à conjurer : la difficulté à peu près générale d'entretenir les troupeaux au dehors pendant les longues gelées ; la stabulation de plusieurs mois dans des bâtiments défectueux, où les animaux n'ont à leur disposition qu'une nourriture insuffisante ; les déperditions et les épizooties qui en sont résultées jusqu'à ces derniers temps, et que multipliaient beaucoup les importations de bétail asiatique [1].

Au même point de vue, il s'est établi, dans toute une grande région de la Russie, comme une concurrence entre les cultures et l'élevage, dont les effets ont été jusqu'à présent assez funestes à cette dernière branche de l'activité économique du pays. Dans la partie septentrionale de la steppe, à peu près au nord d'une

1. Les efforts persévérants du Comité vétérinaire du ministère de l'Intérieur ont cependant abouti à faire disparaître la peste bovine dans la Russie d'Europe et dans la Sibérie occidentale, et à atténuer très sensiblement d'autres maladies, la fièvre aphteuse, par exemple.

ligne que l'on mènerait, pour fixer les idées, par Kichinef, Iékaterinoslaf, Saratof et Orenbourg, la fertilité naturelle du terrain, formé du même humus végétal que dans les Terres Noires proprement dites, a fatalement conduit les hommes à détruire les pâturages naturels, à mesure que la population s'est accrue, pour leur substituer des cultures alimentaires et industrielles plutôt que fourragères. L'aspect de la Petite-Russie, de l'Ukraine, s'est beaucoup modifié en ce sens depuis cinquante ans, et la Nouvelle-Russie subit à son tour des changements analogues.

Faisons, pour ne point paraître forcer les conclusions dans la suite de ce chapitre, la plus large part possible aux obstacles que rencontre l'élevage dans l'Empire Russe. Les efforts accomplis en vue d'améliorer les races d'animaux, de perfectionner les soins à donner aux bêtes, le traitement et le transport des produits de tout genre fournis par les troupeaux, ont été moins nombreux en général, et, sauf pour le cheval et le mouton, moins heureux que dans le reste de l'Europe. Le régime de la propriété, qui laisse, comme on le verra, une grande partie des terres aux paysans, a beaucoup contrarié ces efforts. Les famines, encore trop fréquentes, donnent

lieu, comme en 1899, à des hécatombes qui dégarnissent les étables de gouvernements entiers. Enfin il n'est pas contestable que la crise, ou plutôt la situation provisoire de l'économie rurale que traverse en ce moment la Russie, a déjà eu un contre-coup profond sur la production des animaux domestiques.

Aucun de ces faits ne doit être méconnu, bien que beaucoup d'entre eux n'intéressent les géographes que dans leur généralité. Je serai donc de l'avis des économistes autorisés, qui soutiennent que l'Empire Russe ne parviendra pas avant longtemps à concurrencer en Europe, pour les marchandises dérivées de l'élevage, les États-Unis, la République Argentine et l'Australie. Ces pays sont, à bien des égards, mieux dotés par la nature; leurs richesses en bétail sont produites à très peu de frais, et en quantités parfois supérieures; ils ont en même temps à alimenter des populations beaucoup moins considérables.

Mais, sans prévoir les difficultés nouvelles qui peuvent surgir chez les grands éleveurs des autres continents, peut-être est-il permis d'affirmer que l'état d'infériorité de la Russie à leur égard est en partie transitoire. Elle pourra tout au moins, un jour, s'affranchir totalement pour la plupart de ces matières du tribut en général

mince qu'elle paye encore à l'étranger. C'est, on en conviendra, un avantage inappréciable pour une puissance destinée à devenir, de plus en plus, grande productrice industrielle, et que paraissent ne devoir connaître jamais l'Angleterre, l'Allemagne, ni même la France. Je ne sais même, en tenant compte du bétail asiatique, si ces prévisions ne sont pas d'une modération excessive.

Il faut soigneusement distinguer en Russie divers modes d'élevage, qui se retrouvent à quelque degré dans des pays plus petits et moins riches en animaux domestiques, comme le nôtre, et dont la localisation s'explique à la fois par les conditions naturelles et par l'état économique général des régions considérées.

Dans le bassin de l'Oural, sur le bas Volga, et en général dans le midi de la steppe, on ne rencontre que l'élevage extensif avec transhumance. De grands troupeaux, dans lesquels dominent souvent les chevaux et les moutons, paissent en hiver le gazon couvert par une mince couche de neige, et remontent vers l'Oural dès que le soleil de juillet a desséché la végétation.

La transhumance existe aussi dans le gouvernement du Caucase, sous la forme bien connue

en plusieurs contrées méditerranéennes de la dépaissance estivale dans la montagne. Les troupeaux, très considérables, comptent principalement ici des bêtes à cornes et des moutons, les premières étant réparties surtout au sud de la chaîne, dans les humides vallées de la Géorgie, où la nourriture demeure abondante tout l'hiver.

En Finlande, dans les provinces occidentales, et dans la région forestière russe, on trouve encore presque partout l'élevage extensif, caractérisé par le séjour des bêtes dans les pacages pendant l'été, et par la stabulation prolongée, toute la saison froide, avec alimentation de paille, de débris végétaux, mêlés parfois aux résidus de certaines industries. En Finlande, le renne se rencontre à côté des bêtes à cornes. Dans l'ouest et l'est, ces dernières dominent, et fournissent à l'agriculture les engrais, parfois la force motrice pour les labours. Dans la Russie centrale, il y a une majorité de chevaux.

C'est surtout, semble-t-il, sur les parties les plus favorables de la steppe, en Nouvelle-Russie et en Tauride, dans les régions des Terres Noires où les herbages n'ont pas entièrement disparu, et où l'on commence à développer les cultures fourragères, que se rencontre, parfois combiné,

l'élevage intensif du cheval, du mouton et du bœuf de labour [1].

L'élevage du cheval a un rôle tout spécial dans la vie économique actuelle de la Russie, et semble appelé à produire des résultats heureux au point de vue du commerce extérieur. Aucune nation en Europe, même celles qui comptent le plus de territoires, les plus fortes populations et les plus grosses armées, ne possède, à beaucoup près, un nombre de ces animaux aussi considérable que celui de la Russie d'Europe. De 20 millions, en 1889, ce nombre s'était élevé à plus de 21 millions en 1897, pour la Russie proprement dite, la Pologne, la Finlande et le gouvernement du Caucase [2]. D'après les plus récentes publications, l'Empire considéré dans son ensemble aurait maintenant plus de *33 millions de chevaux* [3], c'est-à-dire *la moitié* du chiffre que réunit le monde entier, si l'on

1. Il ressortait des statistiques du ministère des Domaines, voilà déjà plusieurs années, que la Nouvelle-Russie possédait, avec une quantité moyenne de chevaux, 50 bêtes à cornes et 170 moutons par 100 hab., ce qui constitue pour un pays assez peuplé, des proportions très considérables. (Combes de Lestrade, *La Russie économique et sociale à l'avènement de Nicolas II*, p. 235.)

2. « Export », 15 août 1898. La France n'avait alors que 2 900 000 chevaux, l'Allemagne que 3 900 000, l'Autriche-Hongrie, que 3 800 000.

3. *La Russie à la fin du XIX[e] siècle*, p. 213.

s'en rapporte aux plus raisonnables évaluations.

Ce sont les régions de l'ouest, du centre et du sud, surtout la partie orientale de la steppe russo-européenne, qui réunissent la plus grande quantité de chevaux; encore qu'il faille se défier des chiffres souvent cités, indiquant le rapport de ces animaux au nombre des habitants. Il est évident, par exemple, qu'il n'y a pas grand intérêt à savoir que dans Samara, Orenbourg et Astrakhan, il existe un cheval par habitant, si l'on ne se rappelle pas que la population de ces gouvernements est très peu dense en dehors du voisinage des cours d'eau. Mais une pareille indication prend toute son importance, quand on la rapproche de la rareté générale des hommes dans cette portion de la steppe. On remarque alors qu'elle traduit une des nécessités géographiques d'un sol qui ne peut guère recevoir d'autres utilisations, pour le présent, que celle d'un élevage tout extensif, destiné en partie à fournir les moyens de franchir les énormes distances qui séparent les agglomérations humaines. Dans l'ouest et dans le centre, les chevaux sont parfois aussi nombreux en chiffre absolu; mais, employés sur de beaucoup moins grands espaces, comme bêtes de travail ou de trait, ils sont en



quelque sorte moins indispensables aux habitants, et leur rôle dans la vie économique journalière paraît plus effacé.

La plus grande partie des chevaux de l'Empire Russe [1] appartiennent aux paysans. C'est dire qu'étant donné les conditions précaires de la propriété rurale et communale en Russie, ils sont habituellement de qualité médiocre comme race et comme venue. Les efforts d'amélioration, commencés surtout par Pierre le Grand, et multipliés, étendus peu à peu jusqu'à l'organisation récente des haras et des dépôts d'étalons, ne semblent pas, en somme, avoir porté encore tous leurs fruits. Sauf en Finlande et dans les Provinces Baltiques, qui sont devenues pays d'exportation, et si l'on excepte encore quelques propriétés privilégiées, où l'on produit des animaux de luxe, comme les fameux Orloff, la Russie n'offre rien qui puisse être comparé aux races du reste de l'Europe, notamment aux belles variétés françaises, anglaises, hongroises et allemandes [2]. Ce sont, ou des bêtes massives, pour le gros trait, dont les plus célèbres sont les « Bitug » de Voroneje, ou des races assez mal

1. 90 p. 100 environ.
2. Les races finlandaises (« finka ») et esthonienne (« keppler ») sont seules à citer.



conformées, petites, disgracieuses, quoiqu'extrêmement solides. Ce dernier aspect est, sauf exceptions, celui des chevaux du Don, des Kalmouks, des Kirghiz, des Turcomans et de l'espèce caucasienne des « Kabarda ». Dans la steppe, il est encore des endroits où le cheval se reproduit presque à l'état sauvage.

Mais voici de larges compensations à ces désavantages. Le nombre des chevaux s'accroît continuellement, même si l'on ne tient pas compte des ressources du Turkestan et de la Sibérie occidentale. Ils servent moins à la consommation en temps de mauvaises récoltes, sinon pendant les véritables famines, que le reste du bétail. Un pays qui est parmi les grands producteurs d'avoine et d'orge, ne peut que voir prospérer cet élevage, dans des conditions telles que le fond de perfectionnement deviendra absolument unique. Qui ne voit les résultats immédiats, pour les transports et pour la remonte militaire notamment?

Et quant aux ventes à l'étranger, une quantité d'animaux de plus en plus grande demeurera disponible, à mesure que se multiplieront les chemins de fer. Dans les derniers temps, les exportations se sont accrues, et 50 000 bêtes environ partent maintenant chaque année à des-

tination de l'Allemagne, de la Belgique, du Danemark. Pour les pays vendeurs, Angleterre, France, Autriche-Hongrie, c'est une concurrence victorieuse par la quantité sinon par la qualité. De plus, aucune de ces puissances, sauf la Hongrie, ne se suffit pleinement pour la grosse production, ce qui n'est pas le cas de la Russie.

Pour les moutons, le nombre en diminue quelque peu, après être resté longtemps stationnaire. Mais c'est là un fait à peu près général en Europe, et surabondamment expliqué par l'afflux en notre continent de la laine, des peaux, de la viande et du bétail vivant d'Australie et de la République Argentine. On observe pareille situation même pour l'Angleterre, qui est, comme l'on sait, la terre des traditions en cette matière. La Russie d'Europe n'en possède pas moins en ce moment environ *50 millions de moutons*, c'est-à-dire presque autant que la France, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie réunies, et le double presque de l'Angleterre[1]. Négligeons comme trop problématique le chiffre global de près de 75 millions d'animaux qu'indiquent pour l'Empire les dernières statistiques du ministère de l'Agriculture

1. République Argentine, 74 millions; États-Unis d'Amérique, 39 millions; Royaume-Uni, 30 millions, dont 26 pour l'Angleterre.



et des Domaines[1]. A s'en tenir à la Russie d'Europe, la quantité de moutons est presque deux fois plus faible que dans la République Argentine, et trois fois plus qu'en Australie.

L'élevage du mouton correspond assez nettement à la vaste région de la steppe, et se rencontre sous diverses formes depuis le sud de l'Oural, jusqu'aux bouches du Danube et jusqu'à la chaîne du Caucase. Là sont les troupeaux les plus nombreux, et sont élevées aussi, vers le Don, le Donetz et le Dnièpre inférieurs, vers le Caucase, quelques-unes des races dont la valeur économique est la plus considérable[2]. En Tauride, et même dans certaines parties des gouvernements voisins, là où les cultures et les industries n'ont pas encore fait disparaître la végétation naturelle, de grandes entreprises ont pris possession du sol, souvent dirigées par des étrangers, par des Allemands, qui procèdent à la façon des « squatters » australiens. Ces éleveurs produisent donc presque à aussi bon compte que les tribus nomades turco-tartares du nord de la Caspienne.

En dehors de la steppe, il suffira d'indiquer les races de Pologne, surtout les « Negreti ».

1. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 198.
2. Mérinos de la Nouvelle Russie, « Mazaïefsky » du Kouban.

Il ne semble pas que les moutons de Russie puissent de longtemps jouer dans le monde un rôle même relativement important, à côté du bétail sud-américain et australien. En Russie, l'arrêt de l'élevage a, en effet, porté presque tout entier sur les animaux à laine fine, parce que le prix de cette matière première a sensiblement diminué; et l'on développe surtout, à l'heure actuelle, les troupeaux fournissant du cuir et de la viande pour l'utilisation indigène. En 1895, sur 110 millions de kilogr. de laine récoltés, 30 seulement étaient propres à l'exportation[1]. L'an dernier, la production des laines de véritable valeur commerciale n'aurait pas dépassé 50 millions de kilogr.; la vente à l'étranger a été de 35 millions de kilogr. environ, mais elle diminuera, vraisemblablement, à mesure que vont se développer les industries textiles nationales. M. Kovalewsky a constaté, dans un ordre d'idées analogues, que la fabrication du suif, qui a toujours été en Russie une des plus importantes denrées dérivées de l'élevage, se trouve en pleine crise : depuis 1830, l'exportation a baissé dans la proportion de 4 à 1.

Pour tout dire, l'Empire Russe supporte en

1. Combes de Lestrades, *ouv. cit.*, p. 307-308.

ce qui concerne l'élevage, le poids des circonstances physiques et économiques qui en font un pays d'énorme consommation, en même temps que de grande production; et l'on sait que l'élevage du mouton peut acquérir au point de vue alimentaire une utilité toute spéciale, parce que l'organisation en est des plus simples.

Mais rien ne défend d'espérer des progrès, intéressants tout au moins au point de vue national. Si la Russie est encore obligée de demander au dehors, surtout à la Chine, à la Perse et à l'Afghanistan, environ trois fois plus de moutons qu'elle n'en exporte, son stock annuel en laines pourrait déjà lui suffire amplement, attendu qu'elle n'achète que pour 2 millions de francs à peine de cette matière, tandis qu'elle en vend malgré tout pour plus de 30 millions. Il ne faut pas oublier que les États-Unis consomment, et au delà, la laine qu'ils produisent; que la France, dont les industries lainières se sont longtemps maintenues au premier rang, est fort au-dessous des nécessités de sa fabrication; que l'Angleterre elle-même paye à l'Australie un tribut des plus lourds.

On est en droit de constater que le nombre des bêtes à cornes par 100 habitants a beaucoup

diminué en Russie depuis quarante ans [1], si toutefois l'on tient compte que la population a de son côté augmenté de plus de moitié. Il y a, en somme, accroissement très notable de bétail puisque la proportion, qui était de 37 pour 100 habitants en 1859, demeure encore de plus de 25. Au reste, ce chiffre n'est qu'une moyenne, qui résume des extrêmes de moins de 5 bêtes par 100 habitants pour le nord, de 75 pour Viatka et pour le Kouban, de 100 pour la Nouvelle-Russie, la Bessarabie et quelques régions du Don. Cette dernière proportion est très rare dans le reste de l'Europe, et beaucoup de contrées russes paraissent en état de réelle prospérité, malgré les pertes causées par les récentes famines. Ce sont les districts de grandes propriétés de l'est et du sud, dans quelques-uns desquels s'étendent déjà les cultures fourragères, en même temps que les grandes industries agricoles y laissent parfois disponibles des résidus propres à servir d'engrais. Là se pratique, la sélection aidant, l'élevage vraiment scientifique, avec stabulation presque constante, comme dans le nord de la France. Bien des territoires du Tchernoziom admettent naturellement ce régime;

1. Kovalevsky, *ouv. cit.*, p. 75.

et l'état l'a beaucoup encouragé en favorisant l'importation de bêtes danoises, anglaises, suédoises, et en organisant des dépôts d'étalons.

Au total, la Russie d'Europe a *30 millions de bêtes à cornes*, plus que la République Argentine qui est, il est vrai, beaucoup moins peuplée, et très sensiblement moins que les États-Unis d'Amérique, où les conditions naturelles et économiques sont autrement favorables[1].

En Finlande, dans les Provinces Baltiques et en Pologne, ce genre d'élevage vise des buts variés, et tend à la fois à produire des bêtes pour la viande, le lait et le travail des champs. Dans l'est, où se sont répandues les races kirghize et kalmouque, on s'attache plutôt à pourvoir les boucheries. En Ukraine domine une variété de grands animaux à robe grise, recherchés pour le labour et les charrois.

Mais c'est dans le nord et le centre (Arkhangelsk, Iaroslaf, Vologda, Vladimir, Novgorod, Tver, Smolensk même), et dans le Caucase, que le bétail à cornes offre le plus grand intérêt pour les rapports de commerce internationaux. Là, les éleveurs ont dépassé les préoccupations de consommation nationale, en perfectionnant de

1. Les États-Unis d'Amérique ont 45 millions de bêtes à cornes, la République Argentine 23 millions.

belles espèces laitières, en utilisant le lait pour la fabrication en gros des fromages et des beurres, en organisant même, ces temps derniers, d'une manière toute moderne, le transport de ces produits à l'étranger. Ils ont permis à la Russie de prendre une place quelquefois avantageuse à côté des pays européens qui fournissaient de tradition ces marchandises.

Le Caucase (dans le Kouban), Iaroslaf et Smolensk réussissent très bien, maintenant, dans la fabrication des fromages. Après les premiers échecs des entreprises faites par les artèles de petits propriétaires, et qui, d'ailleurs, visaient surtout les nécessités intérieures, de véritables industries se sont créées; installées avec perfection par des Allemands et des Suisses, elles livrent au commerce des produits remarquables[1]. Pour les beurres, ce sont les gouvernements de Vologda, de Novgorod et de Tver, qui se recommandent à l'attention; les propriétaires de Tver, notamment, possèdent une école de laiterie, des laboratoires, des wagons à réfrigérants pour le transport à longue distance.

La production totale du fromage dépasse à

1. Apostol, *ouv. cit.*, p. 141.

l'heure actuelle 3 300 000 kilogr. par an. Celle du beurre est bien supérieure : *7 millions de kilogr.* Et ce chiffre sera par le fait vite doublé, si l'on tient compte que la Sibérie occidentale, dont la mise en valeur ne fait que commencer, a déjà fourni en 1899 plus de 4 millions de kilogr. de cette denrée, quantité en grande partie aisément transportable.

Voici maintenant les résultats commerciaux de cette situation, et que l'on n'oublie pas, pour en comprendre tout la portée, que la Russie est une puissance de grande industrie déjà, et d'énorme population. Au moyen d'une assez faible importation de bêtes à cornes, de Chine, de Perse, de Roumanie et de Finlande, les nécessités de la consommation intérieure sont assurées en viandes et en peaux. D'autre part, si les achats au dehors en fromages dépassent encore de trois fois les ventes, le commerce extérieur des beurres se chiffre par un excédent d'envois 25 fois supérieur aux importations. Le beurre russe commence à concurrencer en Angleterre celui de Danemark, de Hollande et de France, et il ne le cède pas comme qualité aux produits transportés à grands frais de Nouvelle-Zélande ou de l'Argentine.

L'apiculture, véritable industrie nationale

dans l'ancienne Russie, est aujourd'hui en décadence; de même l'élevage des vers à soie, dont il ne reste pour ainsi dire plus que des traces dans la partie européenne de l'Empire[1]. Les seuls animaux domestiques offrant une importance réelle en dehors des précédents sont les porcs, répandus surtout dans l'ouest, dont l'exportation atteint une valeur moyenne supérieure à celle de la vente des chevaux, et qui fournissent des soies très recherchées par les industriels allemands.

On ignore trop, enfin, que les ventes au dehors des produits des poulaillers de Russie s'accroissent avec une très grande rapidité, aux dépens d'autres pays agricoles d'Europe; le « Handels-Museum » de Vienne signalait naguère, pour l'année 1897, une exportation de 1700 millions d'œufs[2]. En 1898 la valeur des œufs vendus a été de plus de 80 millions de francs; l'Angleterre les achète déjà en quantité.

L'élevage russe a donc surtout pour résultat, à l'heure actuelle, de fournir le pays de denrées

1. Les tentatives d'amélioration faites au Turkestan et en Géorgie sont loin d'avoir produit tous les résultats attendus; les usines russes où se filent et se tissent les soies consomment trois fois plus de matière première que n'en produisent les colonies.

2. 2 mars 1899.

alimentaires, d'instruments pour la mise en valeur du sol, et de certaines matières premières. Il est appelé, à ce point de vue, à rendre les plus grands services, des services absolument enviables par d'autres nations, à une puissance dans laquelle la population et la grande industrie se développent si vite. L'infériorité technique même de cette branche de l'activité humaine semble indiquer une situation transitoire, et permet d'espérer de grands progrès, puisque les difficultés à vaincre sont peut-être plus encore d'ordre financier et scientifique que d'ordre naturel. Le Turkestan, la Sibérie surtout, colonies d'un genre spécial, tenant directement à la métropole, englobés dans sa vie économique et susceptibles, comme l'ont montré les gains obtenus ces dernières années, de nourrir beaucoup d'animaux avec un chiffre d'habitants nécessairement inférieur, peuvent compenser et au delà, par leurs richesses déjà réalisées, les obstacles de toute nature rencontrés en Russie.

Les nécessités très considérables de la consommation intérieure donnent lieu à des échanges nationaux suivis, peu faits pour favoriser le commerce avec l'étranger, dont les conditions ne traduisent donc pas un état de choses définitif. On a vu que les seules exportations notables

sont celles des chevaux, des porcs, des beurres, des œufs et de la laine. La Russie ne peut pas actuellement se suffire, tout en vendant beaucoup de bétail vivant, de viandes et de peaux, comme font les États-Unis, l'Australie et l'Argentine, ou comme certains pays européens, le Danemark, la Hollande : les produits de l'élevage ne forment pas encore 1 p. 100 de l'exportation totale du pays. Mais l'avenir n'est-il pas plus rassurant que pour la plupart des grandes puissances européennes?

CHAPITRE VIII

Les conditions générales de l'agriculture[1].

Répartition des terres. — Le climat de la Russie au point de vue agricole. — La main-d'œuvre et le prolétariat agraire. — Les procédés de culture. — Les institutions agricole d'État.

La Russie renferme d'immenses surfaces en terres arables. Si l'on fait abstraction des parties stériles du territoire et des forêts, elle est un des rares pays de notre continent dans lesquels l'étendue des régions susceptibles de recevoir des cultures l'emporte sans comparaison sur celle des prés et pacages. Pour les gouvernements européens seuls, en laissant de côté la Finlande, la Pologne et le Caucase, ces régions occupent environ 26 p. 100 de la surface totale

1. Voir la carte II, p. 63.

du sol [1]. Ainsi, dans une portion seulement de l'Empire, plus de 1 160 000 km. sont disponibles pour fournir de denrées alimentaires et de matières premières industrielles ce peuple chaque jour plus nombreux et plus actif. C'est une superficie arable qui dépasse deux fois l'étendue de la France, même telle qu'elle était avant la mutilation de 1871. Le total serait autrement formidable, si l'on tenait compte des campagnes de Pologne, à défaut de la Finlande, et surtout si l'on ne négligeait pas les plaines de Sibérie et du Turkestan, les larges vallées de la Transcaucasie. Ces derniers pays, on ne saurait trop le redire, ne sont pas à proprement parler des colonies, mais bien plutôt des extensions de la mère-patrie, des Russies extra-européennes où les chemins de fer, l'afflux de la main d'œuvre, les irrigations, conquièrent sans cesse à la civilisation agricole des espaces nouveaux [2].

1. Proportion comparée des terres labourables en France et dans les gouvernements de la Russie d'Europe :

	RUSSIE	FRANCE	
Terres incultes.....	19 p. 00	11 p. 100	de la surface totale.
Forêts.............	38 —	6 —	—
Terres labourables.	26 —	75 —	—
Prés et pacages...	15 —	8 —	—

(*La Russie à la fin du XIX*[e] *siècle*, p. 137.)

2. L'étendue des terres utilisables dans les parties extérieures de l'Empire est de 2 millions de kmq. environ, dont moins de la moitié sont exploités.

Les sols arables de la Russie d'Europe sont de natures très différentes et de valeurs très inégales. L'emplacement et les limites de leurs diverses variétés tiennent encore par-dessus tout à des raisons naturelles, en ce pays où l'homme a encore assez peu modifié la terre.

Les régions stériles dominent au nord, au nord-est et au sud-est. C'est dans l'intervalle qui sépare les boues glacées de la toundra, les plateaux souvent rocheux et les innombrables lacs de la Finlande, des sables et des argiles salés de la dépression caspienne, que se succèdent, au milieu des forêts plus ou moins clairsemées, puis parmi les champs d'herbes de la steppe, les terrains agricoles qui alimentent la vie économique du peuple russe. Les belles cartes récemment publiées par le ministère de l'Agriculture et des Domaines, cartes que chacun a pu voir à l'Exposition de l'an dernier, permettent de se rendre rapidement compte des circonstances essentielles de cette répartition [1].

A l'ouest, la valeur du sol au point de vue des cultures est actuellement très inégale. En ces régions d'une assez grande pauvreté moyenne

1. Carte des sols de Russie, publiée par le Bureau d'étude des sols. — Carte des régions rurales, publiée par la Section d'économie rurale. — Carte en relief des « polessié » (tourbières), publiée par la Section d'amélioration des sols.

à l'origine, de vastes surfaces ont été patiemment amendées, en Pologne surtout, et font contraste avec les campagnes voisines, que les dépôts d'alluvions glaciaires semblent condamner à la stérilité. Il est assez fréquent de rencontrer, même dans les Provinces Baltiques, à côté de champs occupés par des assolements variés, de grandes étendues de sables à végétation buissonneuse spontanée, ou des marécages tourbeux, dont le désséchement est à peine commencé.

Dans l'intérieur de la zone forestière, les cultures sont radicalement éliminées de la partie septentrionale, à proximité de la toundra, autant par la pauvreté du sol que par la rigueur du climat. Mais, depuis la latitude moyenne de la mer Blanche (65° N. environ) jusqu'à la limite méridionale des grandes forêts, on peut utiliser la terre grise, le « podzol », qui porte souvent de riches cultures alimentaires et industrielles, et même les portions déjà desséchées des marais de la « polessié ». Le mélange des agglomérations urbaines, des grands champs en clairière, des pâturages, des bois et des étendues demeurées improductives donne à ces régions de la Russie, jusqu'auprès des forêts épaisses du nord-est, un aspect tout particulier qui rappelle, sur de bien plus larges espaces, les paysages de

certaines parties de l'Allemagne du Nord, non les moins riches aujourd'hui.

Il est devenu banal de vanter la richesse des Terres Noires (Tchernoziom), qui succèdent, au sud, à la zone des forêts. Leur humus, formé en grande partie de débris végétaux reposant sur des alluvions, s'étale sur des couches épaisses de 30 cm. à 1 m., de la Podolie et de la Bessarabie jusqu'à l'Oural méridional, et jusqu'en Sibérie, sur près de 100 lieues de traversée moyenne. Ces terrains ne sont interrompus que près des rivières, par des dépôts de sables, et constituent les trois cinquièmes de la surface arable totale. Dans leur partie nord, ils portent des bouquets de bois d'essences variées, quelquefois assez étendus, mais peu de pâturages. Ils se continuent au delà de la limite septentrionale de la steppe, telle qu'elle a été indiquée plus haut, et ce sont encore les Terres Noires qui portent les plus belles herbes dans Kherson, Iékatérinoslaf, Kharkof et Saratof. Les Russes distinguent de la terre noire le lœss fertile que l'on trouve dans la Bessarabie méridionale, en Tauride, dans toute une partie du gouvernement du Don, et qui reçoit quelquefois le nom de « terre de jardin » [1].

1. Les environs du Donetz sont pauvres, au point de vue agricole.



Enfin la Transcaucasie possède, principalement dans les vallées de la Koura, de l'Aras et du Rion, de gras terroirs d'alluvions, dont l'irrigation étend sans cesse l'utilisation par l'homme [1].

Ces sols variés sont déjà employés à la culture dans de grandes proportions. Les champs labourés occupent actuellement 30 p. 100 du territoire dans les gouvernements de l'ouest, dans Moscou, Kalouga, Vladimir, Nijni-Novgorod, Viatka, 50 p. 100 dans Tchernigof, Orel, Riazan; 70 p. 100 dans Toula. En dehors de ces circonscriptions, qui font partie de la zone forestière, 50 p. 100 des Terres Noires sont en moyenne utilisées du Dniestre à la Volga, et 70 p. 100 dans Koursk. Dans la steppe septentrionale, les cultures prennent plus de 40 p. 100 du sol.

Chacun sait que le climat est un facteur de la richesse agricole presque aussi important que la terre. Quoiqu'ayant été amené à noter au début de ce livre les conditions météorologiques les plus importantes de la région du « Tchernoziom », il est de toute nécessité que j'essaye de préciser ici quels obstacles le ciel crée aux cultures dans l'ensemble de la Russie d'Europe. Depuis les savants travaux du professeur Woeikoff, dont les

1. Plus de 1 millions d'ha. ont été ainsi gagnés, depuis la conquête, dans le seul bassin de la Koura.

résultats ont été consignés dans son livre sur les *Climats de la terre*, les observations suivies des stations météorologiques des universités russes, celles de l'institut Forestier, surtout les faits nombreux relevés dans les diverses stations agricoles, et concentrés au Bureau météorologique du ministère de l'Agriculture et des Domaines, ont fixé sur plusieurs points les idées acquises.

Dans près de la moitié de la Russie européenne, les gelées persistent pendant au moins cinq mois. L'arrêt de la végétation est beaucoup plus long et plus complet jusque près de la mer Noire, à 45° de latitude N., que dans la partie septentrionale de la France, à 51°. En janvier, la Crimée a une moyenne de température de 0° C., comme Brême, et comme le sud-ouest de la Norvège. De plus, l'hiver n'étant pas la saison des pluies, la couche protectrice de neige est souvent peu épaisse sur le sol.

Après un printemps très court, tout entier occupé par la débâcle qui détrempe brusquement le sol, ou par des froids tardifs, surviennent des chaleurs, partout relativement excessives. Juillet apporte pour Arkhangelsk une moyenne de +16° C., contre —14° en janvier. A l'embouchure de l'Oural, l'écart ordinaire entre les deux mois extrêmes est de plus de 35°. Toula a une

moyenne de juillet aussi élevée que celle de Bordeaux. Dans le nord et dans le centre, ces chaleurs, presque toujours accompagnées de pluies, permettent aux plantes de végéter rapidement. Mais au midi, sur les sols les plus riches, les souffles secs et brûlants venus d'Asie l'emportent souvent sur les vents d'O. et du S., détruisent les récoltes, fendillent ou réduisent en poussière la terre végétale, empêchent parfois les semailles d'automne. D'autres fois, les pluies d'été, trop prolongées, retardent la maturité, obligent les propriétaires à moissonner avant qu'elle ne soit complète, et même à sécher artificiellement des gerbes au feu, avant de pouvoir recueillir le grain.

Il y a donc, au point de vue climatologique, uniformité de conditions désavantageuses. Les régions de la Russie moyenne seraient en somme les mieux partagées, si la tranche d'eau reçue par elles était plus considérable. Cette tranche est à peu près la même que dans quelques-unes des parties les moins arrosées de la France, notamment que dans la région parisienne. Mais chez nous les pluies sont plus régulièrement réparties entre les saisons, et la température permet en outre une évolution annuelle de la végétation incomparablement plus prolongée.

Le midi de la Crimée et la Transcaucasie, surtout dans sa partie occidentale, sont les seules contrées de la Russie d'Europe où le climat soit favorable à l'agriculture. La brièveté et la tiédeur des hivers, les grandes pluies du printemps, la sécheresse des étés, en font des régions d'aspect cultural varié et très particulier, qui ont plus de rapports avec les terres méditerranéennes qu'avec le reste de l'Empire, ou même, à certains égards, qu'avec les autres rivages de la mer Noire.

Sous son ciel inclément, ce pays d'immenses campagnes, en grande partie fertiles et encore neuves, porte relativement plus de travailleurs ruraux que l'on n'en voit nulle part ailleurs en Europe. Le recensement de 1897, le seul précis que l'on ait exécuté encore dans l'Empire, et les beaux travaux de la section d'Économie rurale du ministère de l'Agriculture et des Domaines ont établi sur ce point quelques faits qui demandent interprétation [1].

En Russie, comme presque partout, le nombre des naissances diminue. L'accroissement annuel de la population est néanmoins plus considérable

1. La section d'Économie rurale du ministère de l'Agriculture et des Domaines a publié une carte de la densité des populations rurales, qui figurait à l'Exposition.

que dans aucune puissance. Il atteint presque *1 800 000 âmes* pour la portion européenne de l'Empire; chiffre environ trois fois plus considérable que celui de l'Allemagne, si l'on tient compte pour ces pays de l'émigration, qui est insignifiante chez les Russes [1]. Or 13 p. 100 seulement des sujets russes sont groupés dans les villes; et encore faut-il faire cette réserve que beaucoup de villes de Russie, même en Europe, ne sont que d'énormes agglomérations rurales, centres de régions de production, ou marchés de denrées agricoles. C'est donc sur une masse d'au moins 110 millions de campagnards, dont près de 100 millions vivent à l'ouest de l'Oural et de la Caspienne, que porte continuellement la forte plus-value que je viens d'indiquer.

Malgré l'essor récent du commerce et des industries, qui a nécessairement entraîné un afflux parfois aussi important que brusque vers certaines villes, la campagne russe ne cesse de se peupler, et les convois de colons qui partent pour la Sibérie, le Turkestan, la Transcaucasie ne suffisent nullement à enrayer ce progrès. Il y

1. Cette comparaison vaut, même avec la différence du territoire. L'Allemagne, six ou sept fois plus petite, est beaucoup plus régulièrement peuplée. L'émigration allemande dépasse 200 000 âmes par an, tandis que sa population augmente de 700 000 en moyenne.

a, en définitive, surplus de bouches à nourrir, mais aussi multiplication de bras pour la rapide mise en valeur des terres. Et d'ailleurs, les bouches sont plus sobres, comme les bras plus dociles que partout ailleurs, qu'en France principalement.

C'est dans l'ouest que la population russe est le plus régulièrement répartie. De 25 habitants par kmq. dans les Provinces Baltiques, la densité s'élève à 40 en Lithuanie et à 58 en Pologne. Ces chiffres paraissent très faibles, quand on les compare à notre moyenne de 72. Ils prouvent d'abord que, même en tenant compte de la stérilité de certaines de ces campagnes, où les sables, les marais et les tourbières ne sont pas rares, beaucoup de place y demeure encore à occuper vraiment et à utiliser. De plus, en dehors de la Pologne, qui renferme de remarquables groupements industriels, ces densités ne sont pas des moyennes absolument fictives, comme il arrive souvent, mais paraissent correspondre à un état de choses caractérisé par une dissémination véritable des hommes [1], ce qui est une circonstance favorable pour la mise en valeur.

1. La moyenne des agglomérations rurales dans les Provinces Baltiques est de 20 habitants.

La Finlande, le nord, le nord-est et l'est sont plus déshérités. La densité n'y atteint nulle part 15 habitants au kmq.; elle a peu de chance de s'accroître, tant que l'exploitation des forêts et la construction des chemins de fer ne seront pas poussés plus loin. Mais le centre, dans Moscou, région industrielle comme la Pologne, dans toute la Grande-Russie, dans la Russie Blanche, offre des conditions analogues à celles de l'ouest [1].

La Petite-Russie, le sud, dans la Nouvelle-Russie, les bassins inférieurs du Volga et de l'Oural, ont un aspect tout différent. Les habitants y sont également trop rares pour l'étendue, mais se réunissent sur les terres riches, ou, quand le sol est trop sec, le long des rivières et aux divers points d'eau de la steppe, en de plus fortes agglomérations rurales, qui figurent au milieu, et quelquefois tout à côté de centres industriels et commerciaux [2]. C'est ainsi encore qu'apparaît la Transcaucasie, dans les vallées du Rion et de la Koura.

Parmi les dernières contrées, la Petite-Russie, où les cultures et les usines sont les unes et les

1. La densité kilométrique moyenne varie de 26 à 32, la population des villages de 50 à 150 habitants.

2. Moyenne de la population des villages en Petite-Russie et Nouvelle-Russie, 300 à 400 habitants.

autres plus nombreuses, a la plus forte densité (jusqu'à 50 habitants au kmq.). Mais le caractère essentiel de tous ces pays est qu'ils constituent, en Russie, à l'heure actuelle, les points d'attraction principaux pour l'homme, qu'ils comptent parmi les principales régions de colonisation intérieure. Cette colonisation aboutit au peuplement définitif ou temporaire, s'effectuant dans des campagnes souvent désertes et nues, et permettant leur transformation rapide, quand elles se prêtent à la culture, en même temps qu'à l'élevage.

Ces déplacements intérieurs de la main-d'œuvre rurale dans la Russie d'Europe sont un des éléments capitaux du progrès agricole actuel et prochain de ce pays. Ils ont, pourrait-on ajouter, une importance unique dans le monde. Ils dépassent de beaucoup comme chiffre d'émigrants, celui des départs annuels non seulement pour l'étranger, mais encore pour la Sibérie, le Turkestan et la Transcaucasie. Ils transportent à saison fixe, de la zone forestière sur les Terres Noires, et jusque dans la steppe, plus d'hommes que n'en envoie chaque année le Royaume-Uni au delà des mers, plus même que n'en reçoivent de tant de points du globe les États-Unis d'Amérique. M. Kovalewsky fixait récemment à 2 mil-

lions le nombre des paysans qui vont ainsi, de la Russie Centrale, se louer ou se fixer dans le sud [1]; c'est *5 à 6 millions* qu'il faut dire en réalité [2].

Les ruraux de tel gouvernement de l'intérieur quittent leur foyer dans une proportion qui peut aller jusqu'aux 2/5 des habitants mâles de l'endroit. Ils prennent passage sur les fleuves. Plus souvent encore, ils partent à pied, en suivant, pour abréger, les lignes de chemins de fer. Ils font parfois plusieurs centaines de kilomètres pour trouver du travail dans les usines, mais surtout dans les champs, par une préférence d'aptitudes et d'habitude. On peut voir, par les vitres des trains cheminer leurs petits groupes, distingués par la pittoresque chemise de cotonnade rouge, et ordinairement organisés en associations de travail, en artèles, sous les ordres d'un chef qui traite toujours au nom de tous. Ce sont des colons volontaires, distincts des paysans envoyés par l'État dans les terres domaniales d'Asie. Les grands domaines privés du sud, du sud-est, de l'est quelquefois, les accueillent au fort de la saison; ils sont peu exigeants, se con-

1. *Le Régime économique de la Russie*, p. 265. Voir aussi : Camena d'Almeida, « La colonisation russe le long du Volga », *Ann. de Géogr.*, t. V, p. 50.

2. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 128, 129.

tentent d'ordinaire d'avoir la vie assurée, et reviennent chez eux sans avoir fait la moindre économie. C'est grâce à eux qu'ont été accomplis presque tous les progrès agricoles réalisés ces dernières années[1].

A son tour, l'existence en Russie d'une main-d'œuvre flottante, aussi nombreuse et aussi peu chère, s'explique par la question agraire. Ce pays de ruraux est en même temps un pays de grandes propriétés d'État ou privées, et de collectivisme communal.

Les lois de 1861, 1863 et 1866, qui ont affranchi les paysans des seigneurs, ceux des terres d'apanage et ceux de la couronne, paraissaient favorables à la constitution de la petite propriété foncière. Elles n'ont pas produit les résultats attendus, quoiqu'on ait fait pour aider leurs effets. La réduction du prix de rachat moyennant lequel les serfs pouvaient devenir absolus possesseurs de leur « nadiel » ou lot de terre (1880) ; l'obligation qui leur a été faite de se racheter en empruntant à l'État, et la fondation de la banque des paysans (1883) ; la suppression même de la capitation (1885), ont été des mesures peu fertiles en résultats. A l'heure

1. Aux États-Unis d'Amérique, la main-d'œuvre agricole est beaucoup plus rare et plus chère.

actuelle, les plus importants propriétaires sont l'État, les associations de commune, et, pour un temps encore, la noblesse. Je crois indispensable de placer ici un tableau simplifié résumant ces résultats, car ils importent au plus haut point pour l'avenir agricole du pays.

RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE DANS LA RUSSIE D'EUROPE.

Terres domaniales	38 p. 100 du territ.	(165 mil. d'hect.)
Apanages	2 — —	—
Terres de communes rurales	35 — —	(115 mil. d'hect.)

Terres de propriété privée, 23 dont :

Noblesse	78 p. 100
Marchands	11 —
Paysans	5,5 —
Bourgeois	2 —

Terres appartenant à des établissements, 2 p. 100 du territoire.

Les terres des domaines et apanages étant en partie occupées par des forêts et des terrains stériles, la propriété foncière cultivable se partage donc surtout entre les communes rurales, la noblesse et ceux qu'on appelle en Russie « les marchands », parmi lesquels il faut comprendre les entrepreneurs de grandes exploitations agricoles, venus souvent de l'étranger [1].

Dans les communes rurales, le paysan a le plus souvent la possession d'un lot fixe de terres

1. L'étendue moyenne des domaines des marchands, dans le sud et dans l'ouest, est de 850 hectares (noblesse, 650 hect.).

de labour, en même temps qu'il jouit des forêts et des pâturages collectifs. Il n'est donc pas absolu propriétaire, et presque partout, sauf dans l'est, les lots dévolus à chaque chef de famille sont devenus insuffisants à mesure que la population s'est augmentée. C'est ce régime, non celui de la petite propriété que les lois plus haut rappelées ont, non pas créé, mais considérablement étendu, à cause de la modicité des nadiels au moment de l'affranchissement, et à cause des difficultés du rachat. Les 4/5 des terres des paysans sont maintenant englobées dans la propriété communale. On ne rencontre guère d'assez nombreux nadiels, sous le régime de propriété familiale, que dans les Provinces Baltiques; encore sont-ils de surface insignifiante, puisque la moyenne générale des petites propriétés n'est que de 20 hectares environ [1].

Membre d'une commune, ou possesseur absolu de sa terre, le paysan russe n'a généralement pas les moyens d'acheter ou de louer des terres pour compléter ses moyens d'existence [2]. Même chef de famille, il est obligé de quitter sa campagne,

1. Le nombre total des propriétaires paysans est de 275 000 contre 115 000 propriétaires nobles. En France, il y a *14 millions* de propriétaires fonciers.

2. M. Kowalewsky (*ouv. cit.*, p. 647) indique 150 francs comme le revenu annuel d'un membre de commune.

et, devenu simple ouvrier agricole, va grossir sans cesse la masse mobile des prolétaires ruraux. Ces déshérités, qui n'ont aucune organisation politique, ne peuvent pour l'instant faire valoir aucune revendication, et leur regrettable état de misère n'est point fait pour les pousser à la lutte. Ils sont provisoirement des instruments assurés pour la mise en valeur rapide et rémunératrice des grandes propriétés : ils vont accentuer l'essor agricole de la Russie en face des autres pays d'Europe.

Les procédés généraux de culture, et les efforts accomplis par l'État pour aider au progrès sont les autres facteurs humains de la richesse agricole de la Russie.

M. D. P. Semenoff a récemment établi, d'après les documents officiels [1], que la culture est encore très arriérée dans la majeure partie des pays.

Au nord-est et au sud-est, tout comme en Sibérie, on se contente de travailler les unes après les autres, jusqu'à épuisement complet, les parcelles susceptibles de produire.

Le système des friches est usité dans presque toute la steppe des Terres Noires et dans le nord de la zone forestière. Dans la steppe, les terres en repos se couvrent de hautes herbes, que l'on

1. *La Russie à la fin du XIX[e] siècle*, p. 131 et suiv.

retourne avec la grande charrue petite-russienne (la sabane), et qui servent d'engrais. Au contraire, les clairières momentanément inutilisées de la forêt sont occupées par des broussailles, que l'on incendie lors des premières semailles, et dont la cendre, légèrement enfouie au moyen d'une primitive charrue appelée « sobka », renouvelle médiocrement le sol.

Un régime particulier à trois assolements, jachère, blé d'hiver, et blé de printemps ou culture industrielle, est le plus répandu. C'est celui des parties peuplées des Terres Noires, au nord ou au sud de la limite de la steppe, et celui de toute la Grande Russie; il est rendu possible par le fumier animal, et par l'emploi modeste encore de quelques engrais.

Jusqu'à ces derniers temps, on n'utilisait la terre au moyen de plusieurs assolements, on ne mêlait aux céréales les plantes industrielles de grande culture, comme la betterave, enfin on n'employait d'une façon rationnelle engrais et machines, que dans l'ouest, surtout en Pologne. Mais, grâce à l'abondante main-d'œuvre rurale, ce système s'est introduit dans le sud-ouest des Terres Noires et y a prévalu sans transition à la place des friches, même dans les parties assez peu peuplées.

Tenez compte, à côté de ces conditions générales, des difficultés créées par l'indigence relative d'engrais animaux et de machines agricoles, de semences parfois, dans un pays où la misère et la spéculation s'accordent pour amener la vente prématurée des récoltes. Notez par anticipation que les plus forts capitaux vont aux industries, vous arrivez à la conclusion que c'est, sauf exceptions, la forme extensive de production agricole qui se trouve réalisée. Le rendement des céréales, qui occupent la plus grande surface arable, est excessivement faible; l'Europe obtenait naguère encore un rapport moyen d'un tiers plus considérable que la Russie, la France un rapport double, et l'Angleterre, où le sol est pour ainsi dire saigné à blanc, un rapport triple [1].

La conséquence la plus fâcheuse de ce caractère de la production, et la plus importante peut-être au point de vue des obstacles qu'elle apporte au progrès agricole, est la famine. La partie européenne de l'Empire, quoique de plus en plus peuplée, n'est sans doute que rarement le théâtre d'absolues disettes de vivres, comme celles qui ravagent l'Inde et d'autres pays tropicaux; même dans les années mauvaises, l'habi-

1. Kovalewsky, *ouv. cit.*, p. 62.

tant de la campagne a toujours quelques ressources dans le bétail, le son, l'ivraie, les arroches, sans compter les secours de la charité officielle et privée. Mais il y a souvent, même sur les sols riches du Tchernoziom, une assez notable insuffisance de nourriture, qui va s'aggravant quand se succèdent, comme ces années-ci, plusieurs récoltes moyennes [1].

En l'état actuel, cette difficulté ne fera vraisemblablement que s'accroître, à mesure qu'augmentera la population qui se groupe dans les régions agricoles. L'avenir des paysans et de l'agriculture dépend donc de la possibilité d'étendre la surface cultivée et d'obtenir de plus forts rendements, d'organiser la production intensive que comportent et la nature des sols (sinon le climat), et la présence d'une main-d'œuvre en quantité plus grande qu'aux États-Unis. Il ne paraît guère douteux que cette évolution ne s'accomplisse, et elle placera inévitablement la Russie tout à fait hors de pair en Europe pour la fourniture des denrées alimentaires et de certaines matières premières d'industries.

Une pareille transformation ne paraît pas, en effet, dépendre, au moins à ses débuts, d'une

1. Comte Tolstoï. La famine de 1898 en Russie, *Revue Socialiste*, févr. 1899.

répartition nouvelle de la propriété, trop lente à se faire, et dont on n'aperçoit pas les moyens pratiques. C'est plutôt une question d'argent qui est à résoudre.

En dehors des marchands et des bourgeois, dont les derniers n'ont d'ailleurs que de petits domaines dans le voisinage des centres industriels ou commerciaux, les propriétaires nobles et les propriétaires paysans sont presque également pauvres. Ceux des ruraux qui ont échappé au régime de communauté sont amenés parfois, pour les cultures fourragères et industrielles, pour les industries agricoles, à former des associations de production qui leur laissent plus de liberté que les communes, mais qui fonctionnent mal, faute de capitaux, et qui ne peuvent donner beaucoup de travail. Quant aux nobles, leur situation financière n'a fait, en général, qu'empirer, malgré la fondation d'une banque à leur usage en 1885; ils ont vendu 23 p. 100 de leurs terres dans 44 gouvernements; le reste est largement obéré.

Que les fonds étrangers, qu'attire presqne tous encore la mise en valeur industrielle et commerciale de la Russie, se détournent davantage vers les grandes propriétés privées ou vers les associations de propriétaires : les « marchands » ne seront plus les seuls à pouvoir

rémunérer les ouvriers agricoles qui s'offrent en si grande abondance.

L'État encourage déjà dans une large mesure, et ne se fera pas faute d'aider de plus en plus au développement de l'agriculture, dès que va être pleinement assuré l'essor industriel, même pour parfaire cet essor. Il soutient les banques des paysans et des nobles, ainsi que diverses sociétés de crédit agricole. Il règle, comme on le verra plus loin, la construction des voies ferrées et les tarifs commerciaux dans un sens favorable aux propriétaires fonciers. Il a enfin pris en main la tâche de faire servir au but que j'indiquais plus haut, l'un des grands services publics, le ministère de l'Agriculture et des Domaines.

Ce ministère comprend, à côté de la direction générale des Forêts, le département de l'Agriculture, dont les attributions s'étendent de la pêche et de la chasse à l'horticulture. Du comité scientifique de l'Agriculture, créé en 1897, relèvent le bureau de l'Étude des sols et le bureau météorologique, dont j'ai eu l'occasion, en ce chapitre même, d'indiquer quelques-uns des travaux. Une section d'amélioration des sols conduit énergiquement l'œuvre des irrigations et celle du desséchement des tourbières, ainsi que l'exploitation des engrais minéraux. La section

d'Économie rurale a publié, outre les cartes déjà citées, celles du rapport des terres et des bois, de la répartition de la propriété, de l'aire et du rendement des diverses plantes de culture, de la répartition des engrais et du bétail, de la production et du commerce des céréales dans le monde, etc. Un laboratoire rural, la station expérimentale de Zapolskaya, la section de l'Enseignement agricole complètent cet ensemble [1].

On est volontiers porté en Europe, surtout en France, à regarder la Russie comme beaucoup plus arriérée qu'elle ne l'est en réalité : ces faits suffiront peut-être à donner une juste opinion, même si je ne parle pas des sociétés d'utilité publique, comme la Société agronomique impériale de la Russie méridionale, la Société impériale d'agriculture, la Société russe de Pomologie, la Société impériale russe d'Aviculture rurale.

De toutes ces conditions, dont je n'ai pas essayé de dissimuler les désavantages, il résulte, comme vont le démontrer avec quelques détails les chapitres suivants, que l'Empire Russe est plus qu'aucune autre puissance européenne un pays de grande richesse et de grand avenir agricoles.

1. Il y a 5 écoles d'agronomie, 4 de vétérinaires, toute une organisation d'écoles « moyennes » et « inférieures » agricoles.

CHAPITRE IX

Les cultures d'alimentation[1].

Les céréales : le seigle et l'avoine, denrées de consommation intérieure et de commerce; culture et commerce du blé; les autres céréales, les pommes de terre et les fruits. — L'exportation de ces divers produits.

Pour un peuple nombreux comme les Russes, les productions agricoles les plus intéressantes sont celles qui pourvoient à l'alimentation. Le premier problème à résoudre, avant de tenter quoi que ce soit dans le domaine du développement économique, est, en effet, la subsistance journalière de tant de milliers d'êtres. Ce n'est, d'autre part, qu'une fois cette subsistance assurée, qu'il devient possible d'organiser la vente à l'étranger des récoltes vivrières en excédent, et de jouer dans la vie des nations un rôle indispensable. Malgré les conditions désavantageuses signalées plus haut et la situa-

1. Voir la carte II, p. 63.

tion provisoire de son agriculture, la Russie tire déjà de la terre, même dans les années médiocres, les moyens d'existence de ses habitants; elle dispute, d'autre part, la première place aux États-Unis d'Amérique en ce qui concerne la fourniture de certaines des denrées alimentaires essentielles. On va voir aussi que de vastes perspectives de progrès s'ouvrent devant elle, quoique sa population augmente dans une mesure inconnue ailleurs.

En prenant la moyenne des quinze dernières années, on arrive à une production actuelle de plus de 750 millions d'hectolitres de céréales de tous genres pour la Russie d'Europe, et de plus de 820 millions d'hectolitres pour l'Empire entier. Ces chiffres n'éveillent d'abord en eux-mêmes que l'idée de colossales réserves de grains. Mais il suffit, pour leur donner quelque chose de leur véritable valeur, d'ajouter que le premier dépasse la production de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre réunies, et que la Russie proprement dite a cependant un nombre d'habitants inférieur d'environ 20 millions aux nationaux de ces trois puissances [1].

1. La surface ensemencée en céréales, dans la seule Russie d'Europe, atteint 850 000 kmq., plus d'une fois et demie la superficie totale de la France.

Je vais essayer de préciser, dans ce chapitre quelle est la situation présente et quelles sont les espérances de la Russie pour toutes les cultures qui pourvoient à l'alimentation, sans qu'il soit nécessaire de faire subir des transformations industrielles importantes à leurs produits.

L'énorme étendue des territoires de la partie européenne de l'Empire entraîne, comme on l'a vu, une grande diversité dans les terrains de culture, et, quoique le climat soit suffisamment homogène dans son ensemble, de notables parcularités météorologiques pour certaines régions. Les récoltes présentent donc plus de variété que dans n'importe lequel des pays européens; qu'il s'agisse de denrées immédiatement propres à la consommation et au commerce, ou de matières premières agricoles des industries, les États-Unis d'Amérique et la Chine peuvent seuls mettre en ligne autant de produits différents. C'est une condition essentielle pour occuper une des premières places dans le commerce international; et il n'est pas inutile, à ce point de vue, de faire remarquer que l'on rencontre sous le méridien de Tiflis, pour prendre l'exemple le plus typique, absolument toutes les cultures alimentaires connues dans la zone tempérée et dans la zone

subtropicale, depuis l'orge jusqu'au riz, à l'oranger, au cotonnier et au thé.

Par nécessité de nature, et par suite de l'impulsion acquise depuis des siècles, c'est la production des céréales qui domine, et qui sollicite avant tout l'étude, au point de vue général. Même parmi les gens qui lisent assez peu, la Russie est renommée comme un pays grand exportateur de blé. On va en général jusqu'à savoir que le froment forme une bonne partie de ses ventes au dehors; si l'on ne pousse la précision dans les connaissances jusqu'à pouvoir dire qu'il en constitue *la moitié* environ. Or le froment n'est pas la principale récolte des gouverments européens de l'Empire. D'autres céréales jouent un rôle beaucoup plus considérable dans la consommation intérieure, et semblent aussi appelées à contribuer largement un jour à la prééminence économique de la Russie dans notre continent.

Il n'y a pas de région de la Russie d'Europe où le seigle, inconnu à bien des cantons de notre France, ne soit une des cultures principales. Où il occupe la moindre proportion des terres de labour, en Bessarabie et dans Orenbourg, c'est encore les quinze centièmes des champs qui reçoivent sa semence avant les premières gelées.

Entre 50° et 62°,5 de latitude N., il prend, sur toute la largeur du pays, plus du quart et très souvent plus du tiers de la surface cultivée[1]. De Moscou au cours moyen du Volga, vers Simbirsk, sur près de 600 kilomètres (la distance de Paris à Toulouse), la moitié de la glèbe lui est consacrée, comme au froment dans notre Beauce. Au total, cette céréale est moissonnée, même en ne comptant ni la Finlande ni le Caucase, sur près de 30 millions d'ha., plus des trois cinquièmes de l'étendue de la France.

Le rendement est en général faible, pour toutes les raisons indiquées au précédent chapitre. Même dans les gouvernements où l'agriculture est le plus avancée, aux Provinces Baltiques, en Pologne, dans une partie des Terres Noires, sur quelques-unes des grandes propriétés du centre, le rapport à l'hectare n'approche pas des moyennes observées pour l'Europe occidentale. Pourtant, les quantités de grains récoltées chaque année forment un total voisin de *250 millions d'hl.*[2]; c'est la moitié de la production du monde entier, et la Russie orientale donne à elle

1. Voir les cartes de répartition des cultures alimentaires qui accompagnent l'article de M. P. Séménof dans *la Russie à la fin du XIX[e] siècle*, p. 131-172.

2. Pour les raisons climatologiques données plus haut, il y a assez peu d'écarts dans la production.

seule autant de seigle que l'Allemagne, la puissance européenne qui en fournit le plus.

Le seigle est pour la masse sans cesse grossissante des paysans russes une denrée de première alimentation : sur les champs de leurs nadiels c'est souvent la seule semence d'automne. Même pour qui n'a pas vu de près leur existence familiale, l'importance qu'ils attachent au pain noir se devine à certains faits significatifs, par exemple à la routine qui règne partout dans la meunerie du seigle : ils ne veulent user que de la traditionnelle farine obtenue à la meule, et cette industrie est demeurée tout à fait stationnaire, pendant que la minoterie du blé se perfectionnait rapidement.

L'exportation du seigle en grains est par conséquent infime, en comparaison de la production : elle ne se monte guère, d'après la moyenne des dernières années, qu'à 9 millions d'hl., un peu plus du trentième de la récolte. Mais on sait qu'aucun pays d'Europe n'est en état de vendre cette céréale. La Russie *seule ou presque seule* en importe jusque dans les contrées éloignées de l'Europe occidentale ; à Amsterdam, elle est maîtresse du marché, et c'est elle aussi qui approvisionne l'Angleterre.

L'autre céréale « grise », l'avoine, est caracté-

risée comme le seigle par un rendement assez régulier, parce que les conditions climatologiques des régions de culture sont presque uniformes d'une année à l'autre. Ici encore on peut tabler sur des moyennes, et ces moyennes montrent que la production a crû sans cesse, dans ces dernières années, jusqu'à représenter aussi la moitié environ de la récolte du monde entier : plus de 200 millions d'hectolitres. Entre 56°,5 et 62°,5 de latitude N., les semences d'avoines prennent 30 p. 100 et plus des terres labourées. Mais le vrai centre de culture correspond aux gouvernements qui continuent, au sud et au sud-ouest de Moscou, jusque dans la partie septentrionale des Terres Noires, la zone dans laquelle le seigle est le plus répandu. Dans la Nouvelle-Russie, la surface cultivée en avoine est plus faible.

Les avoines d'exportation ne représentent, comme les seigles, que l'excédent inutilisé dans le pays. Il s'agit ici encore, en effet, d'une denrée essentielle de consommation, dont la demande et la circulation intérieures sont d'autant plus considérables qu'elle sert encore plus à la nourriture humaine qu'à l'élevage. La Russie ne vend au dehors que 12 millions d'hectolitres d'avoine environ, quantité très faible si on la

compare à la récolte totale. Mais ce chiffre n'en équivaut pas moins aux *trois cinquièmes* de l'avoine importée par les pays européens.

Comme surface cultivée et comme chiffre total de production, le seigle et l'avoine l'emportent de beaucoup en Russie sur le blé, quoique la vente de cette dernière céréale soit la caractéristique presque la plus nette, et en tout cas la mieux connue du commerce extérieur du pays. Il importe particulièrement de préciser dans quelles régions la culture du blé est la plus répandue, car c'est cette répartition qui rend compte de l'inégalité de la récolte d'une année à l'autre, principal obstacle à la conquête de positions définitives sur le marché extérieur.

Ce sont les steppes des Terres Noires, et d'une façon générale les steppes, même hors des Terres Noires (y compris les gouvernements de Samara et d'Orenbourg), qui portent d'un seul tenant les plus vastes champs de blé. Cette céréale y occupe de 30 à 50 p. 100 de la terre labourée. Sur le Tchernoziom, en dehors de la steppe, la proportion varie en sens inverse, de 30 p. 100 en Podolie à moins de 1 p. 100 dans les gouvernements où s'est établie la prééminence de l'avoine et du seigle. Enfin, dans la zone forestière, la région de culture la plus remarquable

est la partie orientale, mais la proportion du froment n'y dépasse pas 16 p. 100 de l'étendue arable.

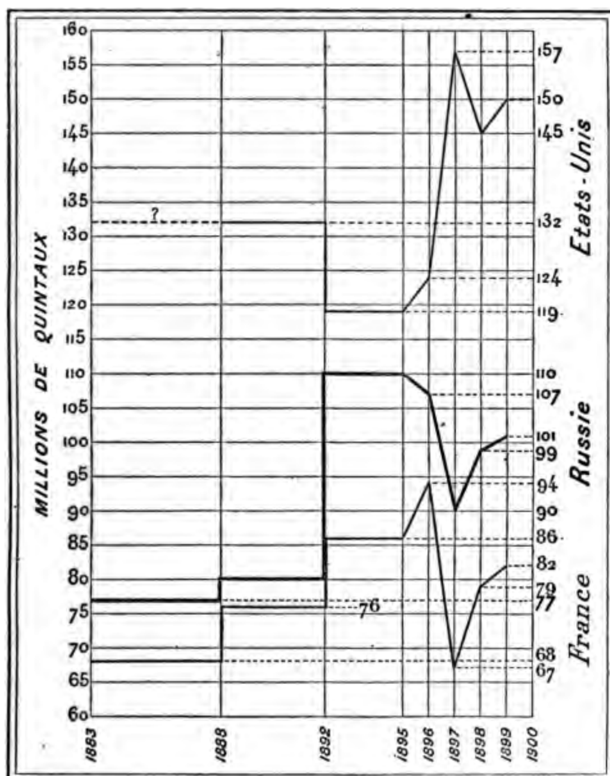
La fertilité naturelle des sols de la steppe, qui peuvent se passer d'engrais pendant longtemps, la longueur plus considérable de la saison chaude, l'abondance des bonnes terres inutilisées, sur lesquelles la rareté de la main-d'œuvre ne permet pas en général les cultures variées : telles sont les raisons qui ont le plus contribué à répandre le froment dans le midi de la Russie. Il y est presque partout devenu la récolte essentielle ; et ce sont les grandes nappes de ses chaumes verts ou dorés qui forment le fond du paysage, quand la prairie naturelle n'a pas été respectée, et que les centres industriels ne se sont pas étendus aux dépens de la campagne. Or l'on a vu que la steppe, contrée de grandes propriétés et de population encore peu dense, appelle les procédés de la culture extensive. C'est là, en outre, que les récoltes ont le plus à souffrir du climat, de la prolongation des gelées, de l'ardeur et souvent de la sécheresse des étés. Qu'un froid vif atteigne la semence jetée trop parcimonieusement sur la glèbe mal préparée, ou que le vent d'Asie dessèche les épis avant maturité, la récolte peut être presque nulle dans telle région, baisser en tous

cas dans des proportions inconnues pour le seigle et l'avoine [1].

Cette incertitude dans la production compense les conditions avantageuses réalisées par le bon marché de la culture, et diminue par conséquent beaucoup la possibilité d'avoir au dehors des débouchés fixes. On objectera sans doute que dans presque tous les pays grands producteurs de froment existent des circonstances analogues de culture : les procédés agricoles en usage dans les terres à blé d'Amérique, sinon aux Indes, les irrégularités du climat dans les deux contrées, entraînent autant d'aléa dans les récoltes qu'en Russie. En Amérique, la main-d'œuvre pour les labours et la moisson est plus rare, quelquefois insuffisante, puisque les mêmes ouvriers trouvent à s'employer successivement, du sud au nord, dans plusieurs grandes entreprises. Aux Indes, le froment, semé sur de moins vastes espaces, est plus nécessaire à la consommation d'hommes agglomérés outre mesure. Toutes ces considérations sont exactes, et l'on doit reconnaître aussi que la demande de blé est très variable d'une année à l'autre, la produc-

1. Le blé dur de printemps domine sur la steppe (sauf à l'ouest), comme dans l'est de la Russie. Il occupe dans l'ensemble du pays deux fois plus de place que le blé d'automne.

tion des pays d'Europe subissant presque partout de grands écarts.



Production comparée du froment en Russie, aux États-Unis et en France.

Il n'en est pas moins vrai, que, probablement par la faute d'une organisation commerciale encore inférieure, autant que d'une récolte

moins considérable, la Russie ne règne pas en maîtresse sur les marchés pour le froment comme pour les céréales grises. Ce fait établi, on appréciera plus justement sa position actuelle, ses progrès et son avenir dans le commerce international, au point de vue du blé.

Dans un premier diagramme j'ai réuni, d'après les statistiques récentes, le tracé figuratif des dernières récoltes de froment pour les trois États qui produisent cette céréale dans la plus grande quantité.

Ce diagramme renferme d'abord les productions moyennes des États-Unis, de la Russie (sans le Caucase) et de la France, pour les périodes 1883-1888, 1888-1892, 1892-1895, puis les productions annuelles à partir de 1895. Il permet donc de se rendre compte pour chaque pays, à la fois de la marche générale du rendement au point de vue des progrès réalisés, et aussi des écarts existant entre les plus récentes récoltes. On voit que la production de la Russie, tout en ayant subi depuis une vingtaine d'années des inégalités aussi grandes que celle des États-Unis, offre une plus-value moyenne beaucoup plus régulière, et dépasse maintenant d'une façon constante la production de la France. Au total, la Russie d'Europe fournit, sans le Caucase, un

peu plus du quart de la récolte annuelle de notre continent [1], supérieure elle-même de plus de 100 millions de quintaux à celle des deux Amériques.

Mais, pour avoir une idée plus exacte de l'importance générale de la production russe, il ne faut pas oublier que les chiffres que je viens de donner ne concernent qu'une partie de l'Empire. Au Caucase, en Turkestan, le blé occupe dans la culture un rang plus élevé que l'orge, le maïs et le riz. En Sibérie, il dispute la première place à l'avoine et au seigle, et on le voit même régner en maître dans certaines parties des Terres Noires. Pour être dans la vérité, et puisque, une fois de plus, les colonies russes font absolument corps avec la métropole, c'est d'environ 50 millions de quintaux de froment qu'il faudrait majorer la production de la Russie d'Europe [2]. Or, dans les parties extérieures de l'Empire, dont la population est d'ailleurs encore moins dense que sur les steppes du

	Moyenne			
	1888-1892	1892-1896	1896	1897
1. Production de l'Inde (millions de quint.).	65	62	56	52
— Hongrie (id.). ..	35	40	38	26

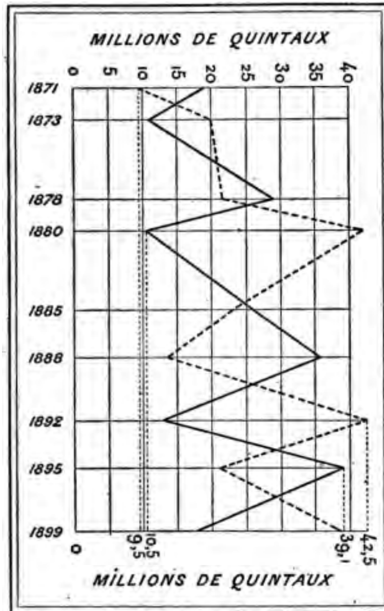
2. En 1898, le Caucase seul a donné (sans le district de Stavropol) près de 29 millions d'hl. de blé, le Turkestan plus de 7 millions. Voir la *Russie extra-européenne et polaire*, p. 150, 207-209.

Dnièpre, du Don et du Volga, le blé est une denrée de consommation moins utile, et par conséquent plus disponible pour l'exportation. En 1899, 42 p. 100 des denrées arrivées en Europe par le Transsibérien, étaient des céréales de Sibérie, blé et seigle surtout [1]. Le total du stock de froment de commerce récolté chaque année dans l'ensemble de l'Empire approche en définitive des bons rendements des États-Unis d'Amérique.

Ce sont pourtant les États-Unis qui occupent encore le premier rang dans le trafic du blé. Ainsi que le montre le diagramme suivant, leur méthode commerciale plus perfectionnée leur a permis, grâce surtout à la constitution d'importantes réserves de grain, de suppléer aux récoltes russes quand celles-ci font défaut, et de régler les prix d'une façon relativement fixe, dans l'Europe occidentale tout au moins. Pour donner une idée plus nette des positions respectives des deux pays grands vendeurs de blé, par rapport aux acheteurs européens, j'ai choisi, en construisant ce diagramme, celles des trente dernières années caractérisées par les ventes minima ou maxima. Il montre clairement qu'avec plus

1. *Le grand Transsibérien*, p. 10.

de savoir-faire, et grâce à de nouveaux progrès dans son état économique général, la Russie peut devenir un concurrent sérieux pour toute une branche essentielle de l'agriculture américaine, la question des farines mise à part pour le moment.



Exportation comparée du froment par la Russie et les États-Unis.

En somme, ce pays de population nombreuse et dans lequel plusieurs industries semblent déjà appelées à un avenir au moins aussi brillant qu'en Europe occidentale, produit assez de grains pour avoir pu vendre à l'étranger, depuis une dizaine d'années, une moyenne de 27 millions de quintaux de blé; c'est deux fois autant que n'en exportent l'Ar-

gentine et la Roumanie réunies, quoique le froment soit la principale richesse de ces pays.

La dernière céréale russe de grande consommation intérieure et de grand commerce, est l'orge. Objet d'une culture extensive très importante dans la région de l'extrême nord, où elle couvre jusqu'à plus de la moitié des champs dans Arkhangelsk, elle forme aussi une notable partie des semailles dans les Provinces Baltiques, dans l'ouest et le sud-ouest des Terres Noires, où sont réalisés les meilleurs rendements. Il ne faut pas évaluer la production totale de la Russie d'Europe, y compris le Caucase, à moins de 85-90 millions d'hl. C'est beaucoup plus qu'un simple appoint pour l'alimentation; c'est une vraie ressource, à côté des précédentes, et une ressource excédant encore les besoins, puisqu'il s'est vendu en moyenne, ces dernières années, 12 millions de quintaux de cette graine [1] au dehors.

Le maïs, le millet et le sarrasin, surtout les deux premières céréales, jouent un rôle très appréciable dans l'alimentation des Russes, sous forme de gruaux, mais ne constituent nulle part les cultures fondamentales, et ne semblent

1. D'après Kaspérof, *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 728.

pas destinés à compter jamais au point de vue du commerce extérieur. Ils produisent à peine pour la Russie d'Europe 40 millions d'hl., total dont la moitié se compose de sarrasin[1]. C'est un ensemble de récolte insignifiant, eu égard à la population, et qui ne fait songer que par contraste au contingent énorme versé dans la circulation par les États-Unis pour le seul maïs[2]. L'intérêt véritable offert par ces cultures en Russie est le fait de leur localisation géographique selon le climat. Il suffira d'indiquer brièvement dans une étude du caractère de celle-ci, que le sarrasin ne s'étend pas au sud jusque dans la steppe, à cause de la chaleur et de la sécheresse des étés. Dans cette zone méridionale, le départ se fait assez nettement entre le millet, localisé au sud-est, comme plus résistant à l'aridité, et le maïs, dont la terre de prédilection est la Bessarabie. Cette dernière culture est la seule des trois, pour laquelle des progrès soient à prévoir dans le sens de l'amélioration des rendements.

La pomme de terre ne rend que d'une façon restreinte, dans les gouvernements situés à l'ouest

1. Production des États-Unis en orge, 33 millions d'hl.
2. Production des États-Unis en maïs, plus de 800 millions d'hectol.

de Moscou, les mêmes services qu'on lui demande en certaines régions de la France pour la nourriture humaine et l'élève du bétail. La production de notre pays est plus considérable proportionnellement au nombre des habitants, et la récolte annuelle de l'Allemagne se trouve, d'autre part, dépasser de un tiers celle de la Russie[1]. On sait que chez nos voisins d'outre-Rhin, ce tubercule est devenu de toute première importance industrielle, par son emploi dans les distilleries d'alcool.

La betterave à potage, le navet, les pois, les lentilles, les tomates, les pastèques et les melons, cultivés dans les « bakhtchy »[2] du sud, sont encore des éléments notables de l'alimentation en Russie. Mais il y a insuffisance de fruits, malgré l'énorme étendue de la zone où existent les arbres les plus variés de rapport, depuis les pommiers du lac Ladoga jusqu'aux plantations d'orangers, de citronniers et d'oliviers, et jusqu'aux vergers sauvages de Transcaucasie. L'importation d'ensemble des fruits dans l'Empire a été, en 1899, dix-huit fois supérieure à l'exportation, en dépit des ressources appréciables

1. Allemagne, 300 millions d'hl.; Russie, 175 millions; France, 130 millions.
2. Jardins.

qu'offrent, pour les produits séchés, les jardins d'oasis du Turkestan et certaines vallées méridionales du Caucase.

Des efforts sérieux ont été faits pour étendre et améliorer les vignobles, que la rudesse du climat localise en Bessarabie, dans le midi de la Crimée et au sud du Caucase. Mais on ne fabrique guère plus de 2 900 000 hectolitres de vin, souvent médiocre, et presque toutes les qualités de luxe sont achetées à l'étranger, surtout à la France [1].

Ce sont donc bien les céréales qui forment la base de la richesse agricole de la Russie, et qui résument pour elle les plus grandes espérances d'avenir. Elles sont, plus encore que le bétail, la condition essentielle de son développement économique intérieur, et elles lui assurent dans les relations extérieures des avantages que ne peuvent qu'envier tels grands états industriels de l'Europe occidentale. En d'autres termes, elles lui garantissent l'existence au jour le jour, malgré l'accroissement d'ailleurs un peu ralenti de sa population, et elles pourront, à délai assez bref, la rendre indispensable créancière de ses voisins et de ses rivaux en politique extérieure.

1. On ne peut encore se prononcer nettement sur les résultats des plantations de *thé* entreprises en Transcaucasie.

J'ai déjà été amené dans ce chapitre à indiquer à propos du seigle, de l'avoine et du froment, le rapport qui existe entre la production et la vente de ces récoltes; mais voici quelques faits plus généraux qui appuieront davantage sur les idées précédentes. La quantité annuelle de céréales consommée par un Russe est en moyenne double de celle qu'absorbe chaque habitant de l'Europe occidentale, quadruple ou quintuple de celle qui suffit à un Anglais. Pourtant, depuis 1890, l'Empire de Russie a écoulé dans notre continent une moyenne annuelle de 65 millions de quintaux métriques de grains. Quoique, dans plusieurs régions intérieures, la consommation dépasse de beaucoup la production, tous les seigles et presque toutes les avoines achetés par les États Scandinaves, la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne viennent des ports ou des gares frontières de Russie. Pour le blé et l'orge, nos alliés rencontrent nécessairement devant eux la vieille et solide concurrence des États-Unis d'Amérique, mais ils leur disputent avec ténacité, et souvent avec succès, les débouchés de l'Europe centrale, occidentale et méridionale. L'Italie prend aux Russes les 4/5 de ses fournitures en froment, la Suisse 57 p. 100, l'Angleterre un quart environ. Pour l'ensemble des céréales,

c'est le tiers de ses importations, autant au moins qu'aux États-Unis et à l'Argentine réunies [1], que la Grande-Bretagne demande à sa puissante rivale asiatique. L'Allemagne lui prend plus de la moitié des siennes.

Pour ne pas empiéter sur les considérations que j'aurai à faire valoir en ce qui concerne le commerce extérieur, j'indiquerai seulement ici que c'est cette activité dans les ventes des céréales qui contribue à donner aux grands ports de la Russie un aspect tout spécial. Leur mouvement, leur outillage, leur population de bateaux ne ressemblent pas à ce que l'on observe dans les vastes entrepôts américains, d'où partent, en même temps que les grains, le bétail, les matières premières d'industrie et les produits manufacturés. Sur la mer Noire, par exemple, Odessa offre un tonnage en grande partie constitué par la sortie des céréales, froment surtout, et il en est de même pour Nicolaïef, Rostof, etc. [2]. Saint-Pétersbourg, Libau, Arkhangelsk et les gares de la frontière occidentale envoient prin-

1. Moyenne de 1893 à 1897. (*La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 752.)

2. Ordre d'importance des ports russes, pour l'exportation des grains : Odessa (15 millions de quint.), Nicolaïef (11), Rostof, Saint-Pétersbourg (5), Libau, Novorossisk, Taganrog, Berdiansk, Revel, Riga, Théodosie.

cipalement de l'avoine et du seigle, fournis dans une proportion notable par la Sibérie.

Le point faible de la Russie dans le commerce des céréales est l'imperfection encore trop grande de son outillage économique. Elle a dû, en quarante ans, et en faisant un large appel aux capitaux étrangers, organiser en vue de ce trafic une partie de ses voies de communication, de ses gares et de ses ports, créer des magasins, construire des élévateurs à grains. En même temps, il a fallu détruire d'antiques et défectueuses habitudes, empêcher les accaparements, que facilitait la misère des paysans, et qui allaient jusqu'à compromettre la conservation des semences. Quelque grands que soient les résultats obtenus, il manque encore des fonds pour que l'essor soit complet[1].

Tandis, notamment, que l'exportation des farines de froment a crû d'une façon continuelle aux États-Unis, jusqu'à dépasser 15 millions de quintaux, les minoteries russes n'expédient encore que 1 500 000 quintaux de farines variées, la plus grande partie en Finlande. Les efforts de la puissante « Association des Minotiers russes » ont du moins abouti à la création sur le Volga,

1. *Mon. off. du Comm.*, 9 avril 1899.

qui est la principale artère pour la circulation intérieure des grains, comme pour celle des bois, de grandes entreprises où sont appliqués les derniers perfectionnements de la science. Les minotiers du Volga réussissent même à concurrencer en Angleterre les produits hongrois, malgré la vieille réputation de ces derniers.

Ces derniers faits me ramènent à l'idée exprimée au chapitre précédent que la conquête définitive par la Russie de la situation prépondérante à laquelle tout la destine, est avant tout une question d'argent. Pour toutes les céréales, ses rendements sont inférieurs, faute de procédés, à ceux, non seulement de la France, mais des États-Unis[1]. Les meilleurs rapports ont lieu dans les régions où la mise en valeur économique générale est la plus avancée, et l'agriculture la plus perfectionnée, non pas, la plupart du temps, sur les meilleures terres, dont beaucoup sont encore vierges. Les grands écarts entre les récoltes d'une année à l'autre sont dus, au moins autant qu'au climat, à l'extensivité des procédés de culture dans l'ensemble. Pour réa-

1. Rendements comparés en Russie, en France, aux États-Unis.

	Russie.	États-Unis.	France.
	—	—	—
Blé......	9 hl. à l'ha.	10,4 hl. à l'ha.	16 hl. à l'ha.
Avoine..	14 —	23 —	22 —

liser prochainement les progrès que ces constatations font entrevoir comme inévitables, ce n'est pas la main-d'œuvre qui fait défaut, ni le sol qui manque; il ne faut aux entrepreneurs de culture et aux propriétaires qu'une avance de capitaux assez grande pour leur permettre de se procurer engrais, machines et bétail. Quand cette avance leur viendra, la Russie pourra nourrir une partie de l'Europe.

CHAPITRE X

Les cultures industrielles[1].

Extension et perfectionnement de la culture des betteraves sucrières. — Le houblon ; le tabac. — Les textiles : lin, chanvre et coton.

Parmi les faits les plus notables qui caractérisent l'essor économique actuel de la Russie, il faut ranger l'extension et le perfectionnement des cultures industrielles de tous genres. La situation de ces cultures contient, en effet, la promesse d'un progrès rapide des branches de la production auxquelles elles fournissent la matière première. Et l'on peut affirmer, d'autre part, que presque toutes contribuent puissamment à hâter la transformation agricole du pays, en orientant les entreprises vers des procédés généraux de plus en plus modernes, et vers le

1. Voir carte III, p. 179.

souci d'obtenir dans l'ensemble des rendements de plus en plus considérables.

A ce double point de vue, la *betterave* sucrière doit être placée au premier rang des plantes industrielles dont les produits servent à l'alimentation. On la semait déjà pendant les dernières années du XVIII[e] siècle, sur une zone assez étendue des Terres Noires, et la première sucrerie importante commença la fabrication en 1802. Mais la culture se développa surtout à partir de 1841, époque où l'entrée des sucres fut interdite par les frontières de terre, et grevée de droits très forts par mer. Depuis cette date, le mouvement a été favorisé par la multiplication des grandes usines, à côté des fabriques rurales de sucre, par l'établissement de taxes de production qui ont conduit les industriels à augmenter leurs affaires, enfin par l'exportation des produits manufacturés. Cette dernière, commencée vers 1875, s'est grandement accrue, à partir de 1885, grâce à un ukase décrétant des primes élevées à la sortie des sucres ainsi que le remboursement des droits perçus sur la fabrication[1].

Dès 1880, la récolte des betteraves était

1. Combes de Lestrade, *La Russie économique et sociale*, p. 147.

devenue suffisante pour les besoins de la consommation intérieure; et les progrès ininterrompus réalisés depuis ont placé la Russie à l'un des premiers rangs dans le monde, pour le chiffre total, sinon encore pour l'intensité du rendement.

En 1890 déjà, la surface cultivée en betteraves était de plus de 290 000 ha., supérieure par conséquent à l'étendue des plantations françaises actuelles. Cette surface avait dépassé 350 000 ha. en 1896, 400 000 en 1897, et 480 000 en 1899. Pour l'année courante, 1901, elle est certainement de plus de 500 000 ha., c'est-à-dire *presque double* de la nôtre.

Au point de vue de la production, on sait que la France avait perdu, depuis la guerre de 1870, au profit de l'Allemagne, la prépondérance qu'elle s'était assurée dès le temps du premier empire. Si l'on compare entre elles les dernières statistiques, et si l'on s'en réfère au livre d'une information si sûre récemment publié par M. Hélot[1], on trouve que nous sommes maintenant évincés de la seconde place par l'Autriche-Hongrie, et déjà presque par la Russie elle-même. La preuve en est fournie par le tableau suivant, dans

1. *Le Sucre de betteraves en France de 1800 à 1900*, in-4, Cambrai, 1900.

lequel j'ai rapproché le chiffres fournis par les divers documents, en les exprimant en millions de tonnes :

BETTERAVES	CAMPAGNES. 1897-1898	1898-1899	1899-1900
	—	—	—
Production de la Russie..........	6,5	6,5	7,6
— l'Allemagne	12,6	13	18
— l'Autriche-Hongrie.	»	8	11,2
— la France..........	7,8	7,5	8,1

Sans doute, le rendement moyen par hectare est encore très inférieur en Russie, surtout si on le compare au nôtre. En 1897-98, il n'a atteint qu'un maximum de 30 tonnes sur les meilleurs champs de Pologne, à Lomza, tandis que le rapport moyen était en France de 29 tonnes environ, dans tous les départements producteurs. La betterave à sucre n'est pas encore devenue chez nos alliés une plante de véritable culture intensive. Mais pour cette denrée, c'est avant tout la récolte en bloc qu'il faut envisager, en la comparant aux besoins de la consommation intérieure. Or l'État Russe est parvenu à garantir largement cette consommation, tout en sauvegardant la vente des produits au dehors, ce qui n'est sûrement point le cas chez nous. Des décrets règlent en Russie, pour chaque année, la proportion de matière première que les industries ont faculté de transformer en sucre, et celle

qui doit constituer une réserve prête à parer aux mauvaises récoltes. Pour la campagne 1899-1900, un excédent de plus de 1 500 000 tonnes aurait été ainsi disponible pour l'exportation[1]. Voilà donc une denrée que nos alliés peuvent aujourd'hui fournir à l'étranger, alors que notre production oscille entre des chiffres très voisins des demandes moyennes de nos usines.

Au reste, il ne faut pas se dissimuler le fait que la culture de la betterave industrielle est entrée en Russie, depuis quelques années, dans une voie de perfectionnements qui influent heureusement sur tout l'essor agricole et même, en certaines régions, sur le développement économique général du pays.

Quatre centres principaux de production existent : la contrée située entre Kief et le nord de la Bessarabie ; celle entre Kharkof et Koursk ; les campagnes du centre, dans Toula et Moscou ; la Pologne. En ces diverses régions, mais surtout dans *Kief*, *Kharkof* et *Varsovie*, s'opèrent des améliorations considérables par l'emploi rationnel des engrais et des machines. Les entrepreneurs de sucrerie et de raffinerie encouragent le plus possible le progrès, guidant les paysans, qui

1. Raffalowitch, *Le Marché financier en 1899-1900*, p. 485.

possèdent plus de la moitié des champs de betteraves, leur fournissant de la graine, aidant à la formation parmi eux des syndicats de producteurs, seuls capables de supporter les frais que nécessite l'emploi des procédés scientifiques de culture. En 1897, le gouvernement de Kief, qui peut être considéré de plus en plus comme jouant en Russie le rôle capital pour la betterave, a organisé une exposition où cette plante a été présentée avec le plus grand honneur. D'excellentes variétés russes, les mêmes qu'on a vues paraître à Paris, l'an dernier, y figuraient à côté des espèces allemandes et françaises; et la répercussion de cette culture sur toutes les autres, même sur les céréales, y était en quelque sorte visible [1].

Il n'est pas douteux que les Terres Noires, dans leur ensemble, au moins hors des parties trop sèches de la steppe, admettent des progrès analogues, sans compter certains districts de Pologne, dans lesquels l'activité humaine a depuis de longues années beaucoup modifié les conditions naturelles. Comme la surface cultivée

1. Sagnier, « L'exposition agricole de Kief et les institutions agricoles de la Russie », *Bull. du min. de l'Agr.*, 1898, p. 188 — Reulaux, « L'agriculture dans la Russie méridionale » *Bull. du min. de l'Agr.*, 1896, p. 194. — « Agriculture of south Russia ». *Diplom. and consul. Rep.*, Ann. Ser., 1887-95.

en betteraves s'accroît, en Russie, d'environ 40 000 ha. par an, c'est une étendue, très rapidement grandissante, de plus de 500 000 ha. à l'heure actuelle, qui peut et qui doit devenir presque en entier le théâtre d'une évolution agricole remarquable; et cette évolution intéressera jusqu'à l'élevage du bétail, jusqu'à la production industrielle dans sa généralité et jusqu'au commerce intérieur.

Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer même superficiellement l'aspect des environs de Kief et de Kharkof, avec celui des domaines les mieux exploités de la noblesse dans le nord du Tchernoziom. Dans ceux où n'a pas pénétré la betterave, et qui sont éloignés des centres industriels, les autres cultures, sauf le chanvre et le tabac, sont mal représentées, le rendement des céréales est demeuré inférieur, le bétail insuffisant, les voies de communication assez rares, et le mouvement des affaires est resté au-dessous de la moyenne.

C'est encore le principal caractère de la culture du houblon que, susceptible de suffire à la consommation nationale, elle a besoin encore de réaliser, mais accomplira forcément, de grands progrès. Ces progrès deviendront parallèles à ceux de la betterave, parce que le

houblon est cultivé surtout sur les mêmes sols, et que, selon une loi de l'économie rurale, il y a toujours répercussion de cultures les unes sur les autres. Avant l'ouest et les Provinces Baltiques, c'est la Volhynie, principalement aux environs de Jitomir, qui offre les plus vastes plantations, mais le rendement est encore faible et la qualité des produits médiocre. Près de 30 000 ha. sont consacrés à cette plante, et la récolte atteint au plus 60 000 quintaux métriques [1]. L'exportation, presque triple de l'importation en poids, compense à peine la valeur des achats à l'étranger.

Je mentionne pour mémoire, dans cette première catégorie de cultures industrielles, le tournesol, semé surtout au centre des Terres Noires, et dont on tire de l'huile, en même temps qu'il sert directement à l'alimentation de l'homme et du bétail, et jusqu'au chauffage, dans les régions déboisées.

Le tabac est en excédent en Russie, mais généralement de qualité assez inférieure pour qu'il ne puisse concurrencer encore les produits trans-océaniques sur les marchés d'Europe, et pour que l'Empire soit obligé d'acheter presque

1. Production allemande, 260 000 quintaux; production française, 36 000 quintaux.

toute la matière première de la fabrication des cigares et cigarettes de luxe. Ici encore un perfectionnement est nécessaire, mais inévitable.

Les 68 000 ha. cultivés en 1898, ont donné plus de 1 200 000 quintaux de feuilles, en y comprenant la récolte du Caucase. Mais près de la moitié des plantations se trouvent dans les régions les moins avancées des Terres Noires, principalement dans Tchernigof, Poltava et Kharkof septentrional, ou encore sur les champs des paysans, dans la partie sud de la zone forestière. Il n'est guère préparé là qu'un tabac fort grossier, connu sous le nom de « makhorka », que l'on consomme en grande partie sur place, ou qui n'est vendu qu'à l'intérieur. En Bessarabie, en Tauride et au Caucase, les plants meilleurs, les procédés plus perfectionnés de culture et de traitement des feuilles, ont déjà donné des résultats bien supérieurs, en partie dans des entreprises dirigées par des colons allemands. Au total, les Russes parviennent à vendre au dehors, une fois les besoins très considérables de la consommation intérieure assurés, environ 50 000 quintaux de feuilles.

A l'heure actuelle, la valeur de cette exportation atteint à peine, même en y joignant celle des produits manufacturés, la valeur des

importations en feuilles, cigares et cigarettes. Les feuilles demandées à l'étranger viennent des pays du Levant ou d'Extrême-Orient, pour la fabrication d'une notable partie des cigarettes dites russes, mais consistent surtout en marchandises de Cuba et des États-Unis, manipulées à Hambourg. Mais on ne doit pas se dissimuler que les progrès déjà inaugurés pour cette culture placeront un jour la Russie dans une situation privilégiée en Europe. Le voisin allemand, malgré des efforts très heureux pour accroître et améliorer sa récolte en tabac, est actuellement obligé d'acheter au delà des mers pour plus de 100 millions de francs de matière première et de produits à divers degrés de préparation. La France se trouve dans une situation analogue, avec plus d'écarts encore entre sa récolte annuelle et ses besoins. Enfin notre continent ne manque pas, dans les États du nord surtout, d'autres débouchés, que le bas prix de revient du tabac russe doit assurer à nos alliés.

Les plantes oléagineuses n'offrent pas chez eux une véritable importance, au point de vue des relations internationales de commerce. On sait, d'ailleurs, que dans presque tous les pays européens, même dans dans ceux où l'agriculture est très avancée, on tend à cet égard à ne

pas accroître la production, depuis que l'on sait pouvoir compter sur les importations coloniales.

Mais en ce qui concerne les *plantes textiles*, la Russie d'Europe est destinée à devenir de plus en plus, par production directe ou par importation de ses provinces extérieures, l'un des deux ou trois grands marchés du monde, circonstance dont on verra, dans un des chapitres suivants, que son industrie a déjà profité d'une manière inquiétante.

Il est connu que la Russie donne depuis plusieurs années près des *quatre cinquièmes* de la quantité de *filasse de lin* disponible sur la terre. Cette denrée, provenant d'une culture à forme extensive, et préparée en général par les petits propriétaires ou par les paysans des communes, se trouve souvent de qualité inférieure. Elle constitue néanmoins une richesse d'exportation inappréciable, et elle a été un important facteur de l'essor industriel du pays : avantages qui s'affirmeront sans aucun doute, à mesure que se poursuivra, dans l'ensemble du pays, la transformation agricole commencée. Cela d'autant plus sûrement, que le lin occupe dans l'Empire la plus grande surface parmi les cultures industrielles.

On sait que cette plante s'adapte assez aisé-

ment à des conditions climatologiques très dures, et c'est ce qui fait qu'on avait pu la répandre dans presque dans toutes les régions en dehors des toundras, dès l'époque où la Russie n'entretenait aucun commerce suivi avec l'Europe. Les deux tiers des champs de lin sont encore dans la zone forestière. Leur étendue s'y accroît sans cesse, et ils donnent des produits importants, non seulement à l'ouest et dans les Provinces Baltiques, mais encore dans tous les gouvernements de la haute Duna, du haut Volga, et jusque dans Novgorod. Dans ces contrées, on sème le lin principalement en vue de la filasse, tandis que les Terres Noires, plus favorisées comme conditions naturelles, donnent presque exclusivement du lin utilisé pour l'huile que renferment les graines, et pour le combustible que procurent les tiges [1].

Dès 1886, la surface cultivée en lin dans la Russie d'Europe dépassait 1 million d'ha., et le rendement était de 275 millions de kilogr. de filasse, contre 225 seulement dans le reste du monde. En 1897, la semence a occupé plus de 2 millions d'ha., sur lesquels la récolte s'est élevée à *560 millions de kilogr. de matière tex-*

1. La production totale des graines de lin dépasse 10 mil lions d'hl.

tile. Pour 1898-1899[1] et 1900, les chiffres sont encore plus élevés; ils témoignent d'un progrès croissant, dont les derniers résultats ont été, l'an dernier, l'accumulation chez les producteurs russes d'un stock de filasse décuple de celui de l'Allemagne, de la France et de la Belgique réunies. Comme masse totale de récolte, sinon comme activité de la culture et comme qualité des produits, les plus riches terres de l'Escaut ou de Westphalie font pâle figure à côté de certains districts de *Pskof* et de *Iaroslaf*, où le lin est devenu aussi la semence dominante, et où la production se chiffre par dizaines de millions de kilogr. de filasse.

Depuis 1897, l'exportation, qui a lieu presque entièrement vers l'Europe, a dépassé la valeur annuelle de 200 millions de francs. On n'ignore pas que l'afflux du lin russe a beaucoup contribué à la décadence, tout au moins à l'arrêt de cette culture dans certains des pays de l'ouest où elle se pratiquait de tradition, avec des facilités exceptionnelles, comme la Belgique. L'Allemagne est un des principaux chemins de ce trafic, dont les grandes industries occidentales sont plus ou moins tributaires.

1. *Mon. off. du Comm.*, 20 juillet 1899.

L'aire d'extension du *chanvre* dans la Russie d'Europe est beaucoup plus restreinte que celle du lin, à cause du climat. Les plantations principales sont dans le nord des Terres Noires, de Tchernigof à Riazan, et dans l'ouest de la zone forestière, entre Smolensk et la mer Baltique. La surface cultivée augmente peu rapidement depuis quelques années; mais il faut noter que cette culture est devenue à peu près stationnaire dans toute l'Europe, par le fait des importations du chanvre de l'Insulinde, et du jute de l'Inde, qui peut remplir à peu près les mêmes offices industriels. En tous cas, les Russes ont pris encore une avance formidable sur le reste de notre continent. Les 2/3 environ de leurs semis de chanvre se trouvent dans le Tchernoziom, et ne peuvent que bénéficier, même si la culture diminue de surface, de l'évolution agricole signalée plus haut. La Sibérie méridionale, déjà reliée par les rails aux centres d'industrie textile de la Russie d'Europe, produit d'ailleurs presque autant de chanvre que la métropole.

La récolte d'ensemble dépasse encore 5 millions d'hl. de graines et *200 millions de kilogr. de filasse*, dont la moitié provient de Sibérie. Les évaluations les plus favorables n'estiment qu'à 220 millions de kilogr. de fibres textiles

la récolte de tout le reste de notre continent [1]. Le total des ventes à l'étranger atteint presque 40 millions de francs [2].

Ce sont là deux plantes dont la situation actuelle en Russie s'explique, comme celle du tabac, de certaines légumineuses, du seigle et de l'avoine par les conditions géographiques d'un pays vaste, peuplé d'une manière très inégale, demeuré longtemps à l'écart des autres nations du monde, obligé en somme de faire face à d'impérieuses nécessités de circulation et de vente intérieures, à des besoins de consommation rustique et familiale, qui n'existent pas aux États-Unis d'Amérique. Il en est autrement du *coton*, qui tend depuis peu à devenir l'une des matières textiles de production nationale. On comprend que, de ce fait, les Russes seront bientôt hors de pair en Europe, et un tel événement ne sera pas un des moindres dans l'histoire économique du siècle nouveau.

La Transcaucasie a des plantations de coton dans la vallée de la Koura, près d'Élisabetpol, dans la haute plaine d'Érivan, dans le pays de Koutaïs, près de Bakou; et les irrigations éten-

1. Prod. française, 25 millions de kilogr. environ.
2. Des essais heureux de culture du jute ont été faits au Turkestan et au Caucase.

dent sans cesse ces champs. Mais c'est surtout le Turkestan Russe qui subit une transformation complète comme région productrice de coton. On peut, sans trop s'avancer, prédire qu'il luttera un jour avec l'Égypte à ce point de vue. Le Ferghana, les campagnes de Samarkand, les oasis du Syr-Daria et de l'Amou-Daria ont vu se répandre, par les soins de l'État et de plusieurs associations [1], la culture des variétés américaines, principalement de l' « Upland », à côté des anciennes espèces indigènes, inférieures comme rendement et comme qualité des produits. Chaque année, des progrès sont à enregistrer, à mesure que pénètrent dans le pays les forces vives de la colonisation slave, et que les terres fertiles, abandonnées par la culture faute d'eau, lui sont progressivement rendues.

Cet essor ne s'arrêtera d'ailleurs pas avant de longues années, attendu que plus des deux tiers du sol arable est encore entre les mains des anciens habitants du pays, dressés de vieille date à la culture du coton, mais enlisés dans la routine. En outre, l'irrigation peut gagner de façon certaine, sur le désert et la steppe, plusieurs centaines de mille hectares pour la colonisation

1. La *Société Commerciale de l'Asie Centrale*, notamment.

agricole [1]. C'est, une fois de plus, une simple question d'argent. Le seul ennemi à redouter est ici encore le climat, marqué trop souvent par d'excessives sécheresses en été, et par de précoces gelées au commencement de l'automne.

En 1890, il y avait déjà au Turkestan Russe 60 000 ha. plantés en « Upland », qui donnèrent 15 millions de kilogr. de coton; 32 000 ha. étaient consacrés aux espèces indigènes, sur lesquels la récolte n'atteignit que 5 500 000 kilogr. Dès 1893, les surfaces cultivées étaient de 175 000 ha. en Upland et 25 000 en coton indigène. Depuis 1895, la production moyenne s'est montée à plus de *75 millions de kilogr.*, dont les 9 dixièmes de coton américain [2]. Joignez à cette récolte celle des Khanats soi-disant indépendants de Bokhara et de Khiva, dont la Russie est en réalité maîtresse : 30 millions de kilogr. environ. Tenez compte de la production de la Transcaucasie, qui a dépassé 10 millions de kilogr. Pensez enfin que le Transsibérien drainera inévitablement une partie des 300 millions de kilogr. de coton, qui demeureront dispo-

1. Ed. Blanc, « La colonisation russe en Asie Centrale », *Ann. de Géogr.*, 1893-1894, p. 246, 467.
2. Voir Gallois et Lederlin, « Le coton dans le monde », *Ann. de Géogr.*, t. VII, p. 298, et *la Russie extra-européenne, et polaire*, p. 150, 163.

nibles dans la Chine moyenne, tant que l'industrie textile chinoise ne sera pas mieux organisée.

Sans ce dernier apport, les usines russes disposent déjà d'environ 110 millions de kilogr. de matière première; elles pourraient presque, en cas de nécessité, se passer de l'Égypte, de l'Inde et des États-Unis, ce qui ne sera jamais permis à l'Angleterre, à la France ni à l'Allemagne. Avant cinquante ans, il peut y avoir en Europe un nouveau grand marché de coton, beaucoup mieux relié aux centres producteurs qui l'approvisionnent, beaucoup plus maître d'eux que ne peuvent l'être les anciens marchés [1].

En Transcaucasie et dans le Turkestan, la Russie récolte aussi la soie, et elle exporte pour un million de francs environ de cocons. Mais elle restera longtemps tributaire en cette matière du Milanais, de la Chine, de la Perse et du transit allemand. Les achats au dehors s'élèvent à plus de 40 millions de francs pour la soie grège seule.

1. Production des États-Unis, plus de 2 milliards de kilogr.
— de l'Inde, 600 millions de kilogr., consommés en grande partie sur place.
Production de l'Egypte, 270 millions de kilogr.

CHAPITRE XI

Les industries métallurgiques du fer [1].

Conditions de ces industries et des industries en général. — Production de la fonte, du fer et de l'acier. — Construction et travail des métaux.

On a vu précédemment que la Russie doit être regardée comme très riche des ressources minérales sans lesquelles il n'est plus de grand peuple. Leur mise en valeur par l'industrie n'est pas encore vraiment organisée, et c'est même en ce qui concerne l'emploi de ces ressources, que la transformation actuelle de l'Empire est la plus frappante. Les capitaux, qui manquèrent longtemps aux Russes pour les grandes entreprises industrielles, ne leur font plus guère défaut maintenant. Ils ont une abondante main-d'œuvre, toujours disponible dans la masse du

1. Voir la carte III, page 179.

prolétariat agricole, et constituée aussi par les petits cultivateurs aisés, qui deviennent pour la plupart ouvriers d'industrie à domicile, durant les chômages forcés de la terre. C'est grâce à ces conditions économiques toutes spéciales que dans l'Oural, par exemple, l'existence très ancienne d'associations rurales ou d'artèles de mineurs et de fondeurs a singulièrement favorisé la création de hauts fourneaux et de fabriques sur les terres des nobles ou de la couronne. Ailleurs, la grande industrie s'est souvent établie par le simple fusionnement des ateliers ruraux ou des artisans à domicile, des « koustaris », unis peu à peu en sociétés de production. Presque partout, les usines se trouvent à quelque degré tributaires, pour les opérations de détail ou de finissage, des ouvriers libres, qu'elles sont loin d'avoir complètement absorbés [1]. Il n'existe véritablement pas de pays en Europe ni dans le monde, exception faite de la Chine, où les industries aient, en même temps qu'une base plus assurée dans la quantité énorme de matières premières produites sur place, un point d'appui humain plus solide et plus fixe pour leur développement.

1. On a vu l'importance du rôle des koustaris pour les industries du bois, les industries dérivées de l'élevage, la minoterie.

On peut faire cette restriction, que l'ouvrier russe garde toujours une grande indépendance. Par tempérament et par tradition, il reste de cœur, une fois entré à l'usine, un nomade des champs. Il tient plus au sol qu'à la machine, et le moindre prétexte, une bonne récolte par exemple, suffit à le ramener chez lui. Son dressage industriel se ressent de cette mobilité, et il peut arriver que son travail soit en définitive coûteux, malgré la modicité presque générale des salaires. Les entrepreneurs sont obligés de se plier à ces conditions, inévitables en une contrée qui jusqu'à ces derniers temps a surtout vécu d'agriculture.

Mais, quand la grande production industrielle sera plus assise, quand, bientôt, elle aura triomphé, par l'autorité de ses résultats sans cesse grandissants, de l'espèce de défiance en laquelle la tiennent encore ces paysans, les règles générales de l'offre et de la demande s'établiront partout d'elles-mêmes. Une législation du travail capable de procurer aux petits plus de bien-être individuel, mais soucieuse en même temps des intérêts généraux de la richesse nationale, se créera avec moins de difficultés que dans les pays occidentaux. L'État russe est, en effet, véritablement souverain, et il semble bien qu'il

soit inspiré par la vue la plus large et la plus juste des besoins actuels et du rôle à venir du pays. Il y a dans ce fait un élément de fixité et de garantie sur lequel il n'apparaît pas que toutes les puissances européennes puissent également compter en ce qui les concerne.

Depuis plusieurs années, la production des industries métallurgiques n'est dépassée comme valeur, en Russie, que par celle des industries textiles et celle des denrées alimentaires. Dès 1897, le nombre des ouvriers employés par elles n'était inférieur qu'à celui des ouvriers en tissus [1]. Dans l'espace de temps qui nous sépare de l'Exposition de 1889, l'Empire a été pour cette branche de la production le théâtre d'une évolution unique en Europe; et les résultats de cette évolution, déjà très remarqués au concours industriel de Nijni-Novgorod, en 1896, ont frappé les visiteurs les moins avertis de nos palais de 1900. Une pareille transformation eût été impossible, à la vérité, sans le secours des capitaux étrangers, et sans une protection douanière à la fois des plus souple et des plus vigilante. Mais il faut bien se garder de croire artificiels et provisoires les gains réalisés, car ils ont leur fon-

1. *Le Marché financier 1899-1900*, p. 278-280.

dement dans les conditions. naturelles et humaines du pays.

Pour les raisons géographiques que j'invoque,



III. — Principales industries de la Russie.

ce sont les industries du fer qui tiennent la tête sans comparaison possible. Leur outillage était en partie créé déjà, surtout par l'importation, quand commença, en 1877 et en 1881, le relève-

ment des droits à l'entrée de la matière première demi-ouvrée, fonte, fer, acier. Tous les tarifs qui se sont succédé depuis, notamment celui de 1891, ont augmenté encore ces droits, de façon à défendre davantage la production nationale, à mesure que celle-ci se rapprochait des besoins de la consommation.

Mais on a laissé en partie libre l'entrée des machines et des outils indispensables pour achever la mise en valeur [1]. C'est donc tout d'abord la production indigène de la fonte, du fer et de l'acier qui s'est accrue, dans la Pologne en premier lieu, puis dans l'Oural, et récemment dans le sud. La construction proprement dite et le travail mécanique des métaux dont les chemins de fer, l'armée et la marine pouvaient, avec moins d'inconvénients, continuer d'acheter les produits à l'étranger, sont à peine entrés, pour beaucoup de leurs branches, en période de véritable essor. Dans l'ensemble, les progrès accomplis sont des plus rapides.

Si l'on veut apprécier complètement l'importance de ces progrès, il faut tenir compte de quelques difficultés matérielles que rencontre la

1. Kovalewsky, *Le Régime économique de la Russie*, p. 176-178. Les droits d'entrée sont relevés, à mesure que les progrès de fabrication se réalisent; ils ont été augmentés pour la première fois en 1869-1870.

métallurgie russe, et qui, pour être provisoires, n'en augmentent pas moins le mérite des résultats obtenus. Les ressources en combustible minéraux demeurent insuffisantes, ainsi qu'on a pu le constater dans un précédent chapitre, cela malgré l'appoint constitué par les naphtes du Caucase. Plus de 2 millions de tonnes de charbon ont été achetées en moyenne à l'Angleterre, dans les dernières années, et ces importations s'accroîtront évidemment encore, tant que la production des mines du pays restera hors d'état de fournir les usines nouvelles ou agrandies.

La région du Donetz, la seule qui puisse alimenter presque sans secours les centres industriels voisins, exporte, il est vrai, des charbons dans l'intérieur de la Russie. Mais à cause de la qualité quelquefois médiocre de ses houilles et de ses anthracites, et par le fait aussi des besoins sans cesse plus considérables des voies ferrées, le Donetz n'expédie guère que le cinquième de ses commandes dans les usines. Dans le gouvernement de Moscou, la consommation du charbon de bois pour la sidérurgie est supérieure de beaucoup à celle des combustibles minéraux russes ou anglais, et des résidus de naphte. Dans l'Oural, et dans beaucoup d'éta-

blissements d'industrie du nord-ouest, on s'adresse surtout à la tourbe et au bois[1]. Ajoutons enfin que la circulation intérieure du minerai de fer, de la fonte et du combustible est coûteuse et relativement difficile encore, à cause des longues distances et de l'encombrement des gares ou ports fluviaux par les récoltes et les bois durant la meilleure saison de l'année.

Néanmoins, la production de la fonte dans l'Empire Russe a presque triplé depuis 1890, et deux pays seulement au monde, les États-Unis et l'Allemagne, offrent une marche ascensionnelle plus rapide. De 900 000 tonnes en 1850, le stock annuel était passé à 1 700 000 tonnes en 1897[2]. Pour 1898, si l'on rapproche les indications officielles fournies par les diverses statistiques, on arrive aux chiffres du tableau suivant, où les régions industrielles sont rangées par ordre d'importance :

Midi........................	980 000	tonnes
Oural.......................	715 000	—
Pologne.....................	260 000	—
Moscou et centre...........	185 000	—
Nord........................	26 000	—
Finlande et nord-ouest.....	25 000	—
Sud-ouest..................	3 000	—

1. Verstraete, *La Russie industrielle*, p. 5, 9.
2. Pour ce chiffre et les suivants, voir *Bull. russe de stat. fin et de législ.*, 1898, p. 772-785; *Economist*, 8 avril 1899; — *Réf. Économique*, 1900, p. 1494.

Au total ainsi obtenu, 2 195 000 tonnes en nombre rond, il faut joindre les 12 000 tonnes fournies par la Sibérie, soit *2 205 000 tonnes* environ, ce qui accuse une plus-value sur 1897 supérieure à 330 000 tonnes.

De 1897 à 1898, la production des États-Unis s'est accrue de plus de 2 millions de tonnes, celle de l'Allemagne, de 500 000 tonnes à peu près, mais celle des hauts fourneaux britanniques s'est chiffrée par 100 000 tonnes de moins. Les nôtres, en progrès alors, ont eu en 1898 un rendement de plus de 2 500 000 tonnes, avec une augmentation sur 1897 supérieure à 100 000 tonnes : résultat tout à fait notable si l'on considère la production anglaise, dont l'avance et les moyens sont écrasants pour nous, mais bien inférieur, on le voit, à celui obtenu par les Russes.

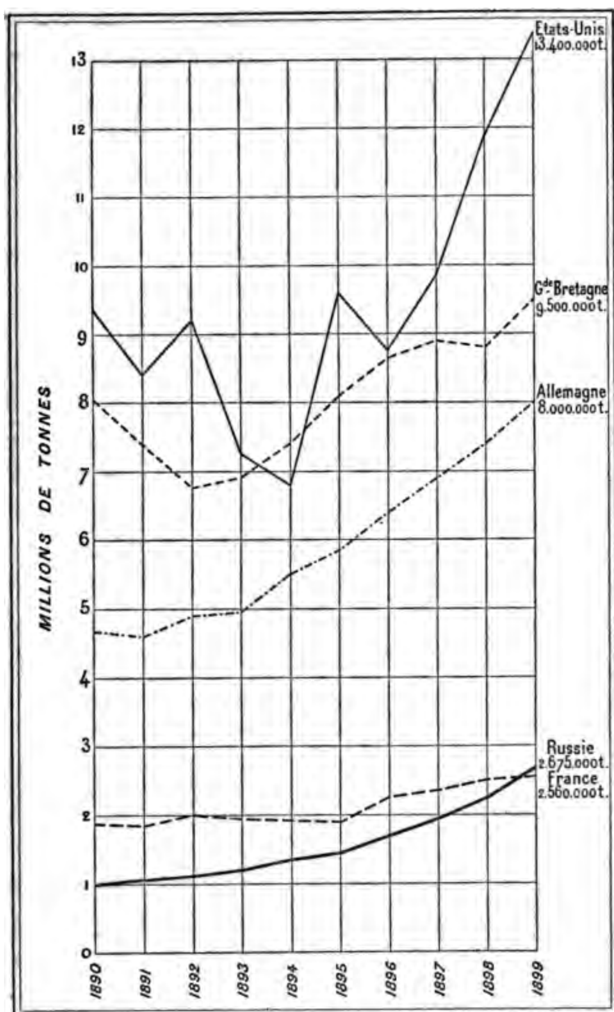
Or, depuis 1898, les progrès de la Russie ont continué et même augmenté; ils se sont rapprochés en quantité absolue de ceux de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, pendant que les nôtres s'interrompaient. Nous sommes maintenant devancés par la Russie, comme l'ont été l'Autriche et la Belgique, et sans retour possible, à ce qu'il semble [1].

1. Production de l'Autriche-Hongrie, 1 165 000 tonnes; Belgique, 1 250 000 tonnes.

En somme le gain total depuis 1890 a été pour les Russes de *640 p. 100*, plus fort que celui de l'Allemagne (480 p. 100), et comparable à celui des États-Unis (720 p. 100)[1]. J'ai réuni dans le diagramme suivant les marches de la production de la fonte dans les cinq puissances, mais sans y faire figurer les chiffres pour 1900, qui ne sont guère que des évaluations.

En chiffres absolus, ce sont, en Russie, les établissements métallurgiques du midi qui ont fourni ces dernières années la plus forte progression. Leur production a augmenté presque autant que celle de la France entière, et cette plus-value est d'autant plus remarquable qu'elle est due à un nombre restreint de hauts fourneaux, la plupart d'installation récente. Mais ils sont groupés dans le gouvernement d'*Iekaterinoslaf*, pays de transformation agricole et d'immigration russe, à proximité des riches mines de fer de Krivorog et des combustibles du Donetz. Il a suffi de l'arrivée des capitaux nécessaires et de la création de quelques voies ferrées, pour faire en quelque sorte surgir cette richesse du sol. La région de l'Oural dans le gouvernement de *Perm*, celle du centre dans les gouvernements voisins de Moscou ont

1. Gain de la France, 118 p. 100.



Production comparée de la fonte par les quatreprincipaux pays.

vu aussi leur production s'élever, mais le nombre des hauts fourneaux y est beaucoup plus grand, ce qui dénonce des conditions naturelles moins favorables qu'au sud.

Le centre manque de combustible. L'Oural n'a guère pour lui, en l'état actuel, que ses mines de fer de Nijni-Tagilskoé, Slatooust et Blagodat; les capitaux, sinon la main-d'œuvre, y font encore défaut; la concentration du charbon de bois et l'arrivée des cokes de Sibérie y sont difficiles. Le rendement, supérieur à celui de la Russie méridionale en 1895 encore, devait être facilement dépassé. Les entrepreneurs attendent cependant beaucoup, dans cette région, de l'extension du réseau ferré, et les évaluations dernières, pour l'année 1900, semblent annoncer un relèvement[1].

Les établissements de Pologne, dont les plus nombreux se trouvent près de Radom, sont stationnaires, parce que les arrivages de minerai allemand ne se font pas avec régularité. Mais la production du nord, où Saint-Pétersbourg et son voisinage sont facilement ravitaillés en charbons et en matière première, a quintuplé depuis 1897.

Pour le fer, la puissance productive de la

1. Voir *Mon. off. du Comm.*, 21 février 1901.

Russie semblera encore peu à redouter. L'année de l'exposition de Nijni-Novgorod, en 1896, les Russes disposaient d'environ 440 000 tonnes de ce produit sous toutes ses formes, non compris les quantités importées. Le stock de 1897 a été évalué à moins de 500 000 tonnes, dont la majeure partie (240 000) était toujours fournie par l'*Oural*. La campagne de 1898 aurait marqué un progrès plus accentué, avec un rendement supérieur à 570 000 tonnes[1].

On sait, d'ailleurs, que les établissements métallurgiques de tous les pays développent de préférence aujourd'hui leur production en ce qui concerne l'acier, dont les usages se multiplient bien plus que ceux du fer. La Russie n'échappe pas à une nécessité qui est même plus impérieuse pour elle que pour d'autres, à cause surtout de l'extension incessante de ses voies ferrées. L'État active cette œuvre avec d'autant plus de zèle, qu'il y voit fort justement la condition première de la mise en valeur des territoires de l'Empire en Europe, et de la prépondérance en Asie[2]; il encourage donc, stimule de toutes manières la fabrication des aciers.

1. *Economist*, 8 avril 1899; *Mon. off. du Comm.*, 10 mai 1900. — Production française, 840 000 tonnes environ.

2. La Russie a produit en 1900 plus de 500 000 tonnes de rails d'acier.

Cette production avait déjà plus que doublé de 1893 à 1896, ce qui la rapprochait à la dernière date du rendement français. Le stock annuel est certainement à l'heure actuelle de plus de 1 500 000 tonnes, et l'Empire russe se range peut être maintenant après les États-Unis, l'Allemagne et les Iles Britanniques, et avant la France.

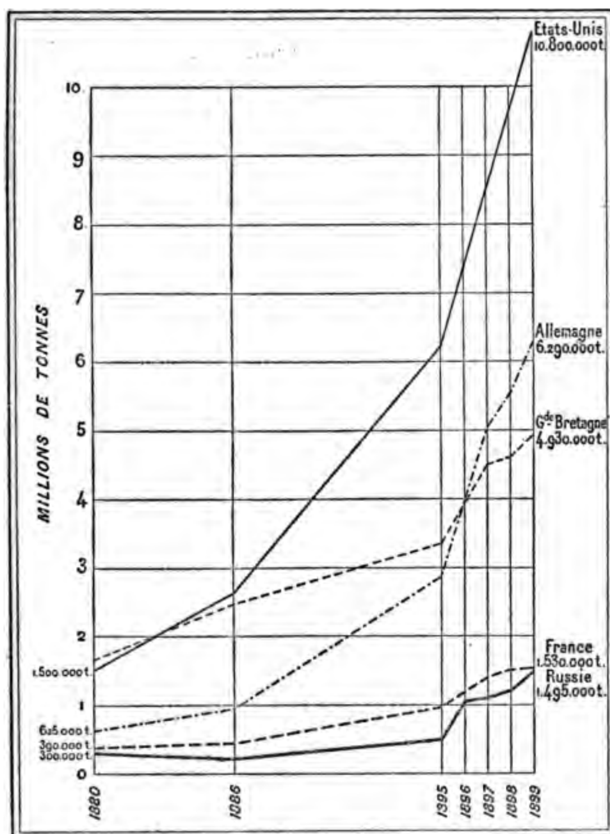
En 1898, les statistiques accusaient plus de 1 150 000 tonnes d'acier, dont les quantités suivantes pour les principaux centres :

Sud et sud-ouest...........	570 000	tonnes
Pologne.....................	190 000	—
Nord........................	150 000	—
Oural.......................	130 000	—
Centre......................	115 000	—

On remarquera que l'Oural n'occupe pas dans ce tableau la place qu'il tient d'autre part pour le fer, et que la production du nord se rapproche déjà de celle de la Pologne. Mais le chiffre de beaucoup le plus significatif est le premier. En 1895, les aciéries du midi ne donnèrent, en effet, que moins de 200 000 tonnes de métal ; je n'ai pas besoin d'insister, après ce qui vient d'être dit de la fonte, sur les raisons géographiques de ce merveilleux développement local.

On ne sait pas d'une façon précise s'il s'est continué avec autant de rapidité en 1900. Mais

les chiffres d'ensemble pour 1898 sont des plus



Production comparée de l'acier dans les quatre principaux pays.

instructifs [1]. Ils montrent que si la France a

1. Voir *Réf. Économique*, 1900, p. 1496.

réalisé pour la production des aciers, depuis 1880, un gain légèrement supérieur en p. 100 à celui de la Grande-Bretagne [1], malgré l'énorme avance de cette dernière, les progrès des Russes (400 p. 100) sont bien supérieurs aux nôtres, et n'ont été dépassés que par ceux des États-Unis (750 p. 100) et de l'Allemagne (plus de 900 p. 100). L'Angleterre, qui occupait en 1880 la première place comme productrice de l'acier, est descendue à la troisième depuis 1896; mais il semble bien que nous ne soyons plus en situation de lutter contre la Russie pour conserver la quatrième [2].

Il est très intéressant de noter que le nombre des ouvriers de la sidérurgie russe est devenu beaucoup plus considérable que celui des ouvriers employés aux mines d'or et à l'affinage de ce métal, aux charbonnages, aux carrières et aux salines. Dans les hauts fourneaux seuls, même si l'on retranche le contingent d'hommes travaillant pour ceux de l'Oural, qui constitue les 3/5 du total, mais qui comprend de nombreux bûcherons et charbonniers, on trouve que plus de 120 000 ouvriers sont occupés à produire la fonte, contre moins de 90 000 répartis dans les

1. 293 p. 100 contre 273 p. 100.
2. Production de l'Autriche et de la Belgique : 1 120 000 tonnes (1899) et 725 000 tonnes.

mines d'or. Tous les spécialistes s'accordent en outre à reconnaître que presque aucune des anciennes formes rurales de l'industrie métallurgique du fer n'a pu demeurer indépendante des usines; la fabrication même des menus objets usuels, comme les clous, a passé en partie à la grande industrie.

Je pourrais choisir dans des livres récents une multitude d'autres faits indiquant comme ceux-là que les pays russes se modernisent rapidement pour les industries de plus en plus essentiellès aux progrès d'une nation. Il faut insister sur cette transformation, si peu connue du public français. Elle n'est nulle part plus rapide et plus curieuse que dans le sud, sur le territoire d'*Iekaterinoslaf* en particulier. C'est là que tend à émigrer toute une grande partie de la production métallurgique, et elle commence, à l'heure actuelle, à y porter toutes ses conséquences géographiques, comme elle fait depuis un siècle dans le centre de l'Angleterre, depuis moins longtemps sur la Sambre, sur la Ruhr allemande. « On croirait, écrivait M. Verstraete il y a quatre ans, à la génération spontanée en matière industrielle »[1].

1. Verstraete, *La Russie industrielle*, p. 30.

L'usine Hughes, construite en 1871, près d'*Alexandrovsk*, sur les gisements mêmes de charbons minéraux, et reliée par les rails à Krivorog, où elle possède des mines de fer, fabrique la fonte, le fer, l'acier, les objets métalliques de commerce courant, et fait la construction pour l'État. Autour des bâtiments de l'exploitation, une ville de plus de 35 000 habitants est née en pleine steppe, et, comme la terre se trouve fertile, les cultures riches se sont développées, les voies de communication multipliées, à une place où ne poussait naguère que de l'herbe à moutons. Les usines de la « Société de Briansk » se trouvent dans des conditions analogues. Enfin l'État a plus récemment favorisé dans Iekaterinoslaf, pour concurrencer les anciens producteurs, à qui il est forcé d'acheter presque toutes les fournitures de ses chemins de fer, la création par capitaux étrangers de toute une série d'établissements nouveaux : ceux de la « Société de Nouvelle-Russie », de la « Société Dnièprovienne », de la « Russo-Belge », de la « Société du Donetz » [1].

Nulle part les avantages naturels ne sont mieux groupés que dans cette région située entre

1. Les capitaux belges et français ont joué le plus grand rôle dans la constitution de ces sociétés.

le bas Dniêpre et le Donetz, d'Iekatérinoslaf au delà de Bachmout. Certaines de ses parties présenteront un jour l'aspect du Pays Noir anglais. Les meilleures usines de Saint-Pétersbourg (Poutilof), de Pologne (Gouta-Bankof), de l'Oural (Polotsef, Demidof) et du centre sont certes moins favorisées, se trouvant obligées de faire arriver jusqu'à elles, à grands frais, soit le minerai, soit le combustible. Pour éviter ces difficultés, plusieurs établissements viennent de s'installer sur le Volga, à portée des fers de l'Oural et des naphtes du Caucase, réalisant un type d'usines inconnu dans les autres pays européens. Ainsi vont se multipliant les centres métallurgiques, circonstance des plus favorable pour la mise en valeur de territoires aussi étendus que ceux de la Russie [1]. L'exposition des produits divers des mines et industries métallurgiques disséminées dans les palais de 1900, à Paris, était faite pour donner, même au public des simples curieux, l'idée de l'avènement définitif aux premiers rangs de la civilisation, d'une puissance nouvelle.

1. On trouvera des descriptions intéressantes des régions sidérurgiques de la Russie, mais ne fournissant déjà plus l'état actuel dans : M. Verstraete, *La Russie industrielle*; Gœtz, « Les régions d'industrie de la Russie (en allemand), *Geogr. Zeitschrift*, 1898, p. 556.

Au concours de Nijni-Novgorod, en 1896, la construction russe et le travail des métaux étaient surtout représentés par des produits étrangers, ou copiés des marques européennes. A ce point de vue, le développement économique de la Russie paraissait encore très insuffisant, l'État n'ayant d'ailleurs pu songer, en face de nécessités plus pressantes, à développer cette branche des industries métallurgiques. On fabriquait des chaudières à Saint-Pétersbourg, des moteurs à vapeur et à pétrole, des machines-outils, des machines à tisser et des machines agricoles à Moscou, Varsovie, Revel, Lodz; en dehors, par conséquent, des établissements du sud, qui contribuaient, de préférence, comme l'Oural, à assurer la consommation nationale de la fonte, de l'acier et des objets en acier, et à aider l'extension des voies ferrées.

Depuis lors, la Russie est parvenue à se suffire et à innover, en ce qui concerne notamment une partie de la construction navale et du matériel de guerre, les moteurs à pétrole, les métiers à tisser et certaines machines agricoles. Sans doute, l'importation des machines, venues presque exclusivement d'Angleterre, de Saxe et d'Amérique, a quadruplé de 1893 à 1898; mais il faut voir là un signe de la vitalité du pays,

puisque, d'autre part, le nombre des usines mécaniques s'y est accru jusqu'à 700 environ, avec un personnel de plus de 125 000 ouvriers. C'est là un phénomène analogue à celui qui s'est réalisé après la guerre de 1870 pour l'Allemagne, devenue maintenant second pays exportateur de produits sidérurgiques. J'ajoute que la comparaison de nos voisins d'alors avec la Russie actuelle s'impose à d'autres points de vue encore. N'est-ce pas une promesse pour l'avenir, que de voir, en dépit des obstacles créés par les tarifs douaniers, et malgré l'abondance des ressources naturelles de l'empire, l'entrée de la fonte, des fers et des aciers non ouvrés augmenter dans des proportions telles que ces arrivages ont plus que doublé depuis 1897 [1]?

1. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 296.

CHAPITRE XII

Les industries textiles[1].

Importance particulière de ces industries. — Progrès rapides de la filature et du tissage du coton; principales régions industrielles; vente des produits au dehors. — Les industries de la laine, du lin, du chanvre et de la soie.

Depuis de longues années, les statistiques publiées par les ministères russes, les rapports des agents diplomatiques en Russie, les livres dans lesquels les voyageurs ont traduit leurs impressions, dénoncent un progrès très remarquable des industries textiles. On demeure embarrassé quand il faut choisir les faits, les chiffres d'ensemble ou de détail témoignant de ce développement, tant ils abondent. En 1887, le Comité central de Statistique du ministère de l'Intérieur évaluait déjà la production annuelle

1. Voir la carte III, page 179.

de ces industries à plus de 1 200 millions de francs; dès 1897, cette valeur avait dépassé 2 500 millions [1]. Aucune autre branche de l'activité économique n'emploie à beaucoup près autant d'ouvriers; à supposer même que dans le total donné, de 650 000 environ, largement supérieur à celui des mines et de la métallurgie réunies, on tienne un compte suffisant de l'industrie rurale et familiale des « koustaris », presque aussi importante ici que pour le travail du bois. Voici enfin, à titre d'exemple, et pour ne pas allonger inutilement ces considérations préliminaires, quels étaient, en 1898, les gains réalisés depuis quarante ans par la Pologne, qui n'est pas la région industrielle la plus avancée d'une façon générale :

	VALEUR DE LA PRODUCTION	
	1859	1898
	—	—
Industrie du coton.....	8 750 000 fr.	150 000 000 fr.
Industrie de la laine...	6 250 000 —	166 250 000 [2] —

La carte jointe au texte (carte III) met en relief un fait géographique capital. Les industries textiles se sont localisées et groupées par centres hors de la zone des Terres Noires et de la steppe septentrionale, où l'on a vu précédem-

1. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 291.
2. *Mon. off. du Comm.*, 9 mars 1899.

ment que la présence du combustible et des minerais attire les plus grosses entreprises de métallurgie. C'est en Pologne, c'est dans Moscou, et dans les gouvernements du centre, voisins de Moscou au nord et au nord-est, sur des terres de production traditionnelle du lin et de population relativement dense, que la présence de la matière première et les loisirs forcés du travail des champs avaient peu à peu créé des formes d'entreprises pour la filature et le tissage dérivées de la fabrication domestique. C'est là, aujourd'hui, ainsi qu'auprès des ports de la Baltique, surtout de la capitale maritime, Saint-Pétersbourg, que les usines s'étendent et se perfectionnent le plus aux dépens de la petite production, que les textiles et les machines affluent par les voies d'eau et de fer en quantité sans cesse accrues, que les tentatives se multiplient par évolution naturelle ou par combinaison, qu'un bénéfice ou un progrès réalisé en un point donné a le plus de répercussion générale.

Il faut placer au premier rang, pour l'importance relative et la rapidité des gains, les industries du coton, déjà bien supérieures au nôtres à plusieurs égards. Elles comptent actuellement 350 000 ouvriers, et leurs produits valent près de 1 500 millions de francs, ce qui constitue une

situation notablement plus florissante encore qu'à la date de l'exposition de Nijni-Novgorod (1896). Les profits de 15 à 40 p. 100 accusés alors au ministère des Finances par les propriétaires des grandes usines [1] paraissent n'avoir pas diminué depuis. Les apparences de crises sont d'ailleurs conjurées, en général, par un protectionnisme intransigeant et habile.

La consommation de la matière première s'accroît sans cesse. De 130 millions de kilogr. environ, lors de l'exposition de 1889, elle est montée par bonds successifs à *270 millions de kilogr.* en 1899, augmentant, par conséquent, de plus de 100 p. 100. Dès 1895, la consommation française, restée en deçà de 200 millions de kilogr., se trouvait devancée, et la consommation allemande de 1897 était presque atteinte en 1898. Plus du tiers des balles de coton importées (100 millions de kilogr. au moins) proviennent de l'Asie Russe, où la production du Turkestan constitue une ressource telle que n'en possède chez elle aucune autre puissance européenne, ressource habilement accrue d'ailleurs par les droits élevés qui frappent les cotons étrangers à leur entrée dans l'Empire. D'Asie [2], des États-

1. Verstraete, *ouv. cit.*, p. 158 ; Kowalewsky, *ouv. cit.*, p. 223.
2. Y compris la Perse.

Unis et d'Égypte, par Odessa et par Astrakhan surtout, le coton vient s'amonceler à Moscou, qui devra bientôt être comptée comme un des premiers marchés du monde, — marché absolument à l'abri des surprises d'une guerre navale.

Les grandes filatures de coton ne datent en Russie que de soixante à soixante-cinq ans, et les premières ont prospéré dans l'ouest, à partir du moment où l'importation des machines anglaises, autorisée en 1832 et en 1842, a fourni aux industriels le moyen de se créer un outillage sérieux. De très rapides progrès ont plus récemment été rendus possibles par les taxes mises à l'entrée des filés de fabrication européenne, principalement des filés teints en rouge, qui sont employés pour le tissage des cotonnades les plus demandées dans le pays. Ces droits n'ont cessé d'être accrus du côté des frontières européennes, depuis l'avènement de Nicolas II ; et les arrivages de certains filés venus de la Saxe, de l'Allemagne rhénane, même d'Angleterre, ont pu être presque entièrement supprimés. Cependant, la production russe en filés s'élevait d'une façon ininterrompue, et a maintenant atteint une valeur annuelle de 400 millions de francs.

Il n'y a pas de fait plus caractéristique de cette transformation que la multiplication véritable-

ment exceptionnelle, dans l'ensemble du monde, du nombre de broches employées à la filature. Depuis 1880, elles ont augmenté de *150 p. 100 environ*, alors qu'il n'y a eu dans les autres pays qu'une avance d'ensemble de 22 p. 100. Récemment, un rapport inséré au *Moniteur officiel du commerce* évaluait à 6 970 000 le nombre des broches en activité en 1899[1]. Pourtant, tous les projets d'agrandissement n'avaient pu être mis à exécution, des grèves à l'étranger ayant empêché l'arrivage des machines, pour lesquelles la construction nationale est moins active que pour les métiers. A Bakou et à Petrovsk, on a installé depuis, ou l'on édifie actuellement, plusieurs filatures, à portée des gisements de naphte, qui fourniront à bon marché les résidus de la distillation comme combustible; et l'on ne saurait trop insister sur l'intérêt économique en même temps que géographique offert par ces tentatives vraiment nouvelles en Europe.

En résumé, c'est un total de *plus de 7 000 000 de broches*, qui doivent à l'heure actuelle fonctionner en Russie. Le chiffre de nos broches, qui se monte à peine à 6 millions, est amplement devancé. Celui des filatures allemandes, voisin

1. *Mon. off. du Comm.*, 6 avril 1899.

de 8 millions, le sera sans doute bientôt. Seuls défieront la concurrence russe, l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, où le capital manœuvre en ce moment pour diminuer au profit des manufactures nationales l'exportation de la matière première [1]. La France n'aurait, en ce qui la concerne, aucun remède à apporter à cette situation, même si elle avait gardé les belles usines de la haute Alsace.

Les métiers à tisser les cotonnades et les indiennes, nombreux déjà au XVIII[e] siècle dans Moscou et dans Vladimir, sont aujourd'hui *200 000* dans l'ensemble de la Russie d'Europe. Grâce aux progrès du travail des métaux et de la construction, les industriels peuvent maintenant se fournir de machines parfaites dans le pays même, et les deux industries se soutiennent ainsi l'une l'autre. Les tarifs douaniers, qui portent des droits très forts sur les tissus de coton, ont d'ailleurs favorisé ce mouvement. Dès 1896, le nombre des métiers en activité chez nous était dépassé. Actuellement, la Russie occupe le second

1. D'après une récente brochure américaine, traduite dans la *Réf. écon.* du 2 déc. 1900, le nombre des broches à coton se répartit dans le monde comme suit :

Grande-Bretagne	45 400 000
Europe continentale	32 500 000
États-Unis	18 100 000
Inde	4 730 000

rang dans le monde en ce qui concerne la production des étoffes imprimées; de grandes usines, aussi bien installées que celles de l'Alsace, y livrent au commerce un nombre de pièces représentant la moitié de celles qui sortent des ateliers anglais. Pour les seules toiles et indiennes, la valeur annuelle des marchandises manufacturées a dépassé depuis trois ans 800 millions de francs.

Le vivant spectacle offert par les principaux centres cotonniers, par Moscou et les gouvernements voisins, par les Provinces Baltiques, par la Pologne, manifeste la même évolution que j'ai signalée à propos de la métallurgie du fer, vers les formes occidentales de la grande industrie.

Je citerai quelques établissements, déjà décrits par M. Verstraete, à propos de l'exposition de Nijni-Novgorod, et dont la plupart ont envoyé à Paris, en 1900, des produits hors ligne. Pour la filature, l'usine Krenholmsk (*Esthonie*) possède plus de 450 000 broches, et la « Grande Manufacture d'Iaroslaf » en a près de 250 000; la dernière, qui est propriétaire de plantations de coton au Ferghana, fournit des filés fins et des calicots très estimés.

Pour le tissage, le centre principal est resté, la

tradition aidant, dans *Moscou*, *Vladimir* et *Tver*. Les manufactures « Bogorost-Goukhovski » (Moscou) et « Nikolski et Cie » (Vladimir), ont gardé la spécialité des articles communs, surtout des cotonnades rouges qui sont, en été, le vêtement de prédilection du paysan russe. « Sobinsk » (Moscou) et « Marosof » (Tver) fabriquent des articles plus fins. Enfin les émigrés alsaciens, les Zündel, les Hübner, ont fait accomplir dans leurs usines de Moscou les derniers progrès à la confection des indiennes, satinettes, cretonnes, velours d'ameublement, pièces imprimées et teintes : les dessins et les tons de leurs étoffes témoignent du souci de satisfaire les goûts modernes, sans rompre avec les antiques traditions du pays.

La région polonaise, située à proximité de l'outillage et de la matière première qui arrivent par l'Occident, s'est offerte naturellement aux tentatives étrangères et présente aujourd'hui le type vraiment européen d'usines consacrées à la fois à la filature et au tissage en grand. La ville de *Lodz*, en particulier, y peut être comparée sans exagération, sinon à Manchester, au moins à Rouen, et même à Elberfeld ou Chemnitz. Des Belges, les « Cheibler », y ont créé les plus anciennes manufactures ; autour de leurs établis-

sements, où fonctionnent plus de 220 000 broches et plusieurs milliers de métiers, sont venus se grouper « Heinzel et Konitzer », « Krouché et Euder », « Poznauky ». C'est la multiplication de ces ruches industrielles qui a le plus contribué à faire de Lodz une grande cité; elle compte aujourd'hui plus de 300 000 habitants (contre 20 000 au commencement du XIX[e] siècle), et dans sa banlieue germent, près des hautes cheminées, les gros bourgs, peu à peu soudés en agglomérations urbaines.

Il est probable que de tels phénomènes vont se produire aussi dans la région de Moscou, où les grandes entreprises absorberont forcément la petite industrie, très variée et très prospère encore dans bien des villages. L'afflux de l'argent étranger, l'achèvement des lignes ferrées directes vers Bakou et Astrakan, qui faciliteront l'arrivée du combustible du Caucase et de la matière première du Turkestan; tels seront et sont déjà les principaux facteurs de ce mouvement. L'exposition de 1900 n'a-t-elle pas démontré que des contrées beaucoup moins favorisées que Moscou, à tous les points de vue, comme les parages du lac Ladoga et la Finlande, peuvent admettre et voir prospérer la grande industrie du coton?

La consommation intérieure des objets manu

facturés en coton est énorme en Russie. C'est donc un fait des plus notables, et c'est l'indice très sûr d'un solide progrès, que beaucoup de marchandises étrangères aient été exclues du marché national. Les importations n'ont gardé une valeur appréciable que pour certaines catégories de filés, pour la bonneterie, les tulles et les dentelles de coton [1]. Depuis 1898, leur valeur totale est stationnaire, si elle ne diminue pas; elle ne représente que la moitié des ventes au dehors, qui ont varié ces dernières années entre 25 et 35 millions de francs. Le statistiques du ministère du Commerce et des Manufactures, les divers comptes rendus russes ou français de l'exposition de Nijni-Novgorod en 1896 signalaient déjà, à cette date, une véritable victoire sur l'industrie anglaise en Perse, malgré l'avance prise par elle, malgré ses facilités plus grande de fabrication et d'accès dans ce pays. Depuis, les ventes se sont étendues aux contrées neuves voisines de la Russie, à la Turquie, à la Chine [2].

Les marchandises d'origine moscovite et polonaise viennent même de faire leur apparition sur

1. C'est l'Allemagne qui fait la plupart des ventes en cette matière, non la France, pour les raisons générales de bonne organisation et d'activité qui caractérisent le commerce allemand.

2. *Mon. off. du Comm.*, 9 févr. 1899.

les lointains marchés de l'Amérique du Sud, accaparés jusqu'aujourd'hui par la Grande-Bretagne, les États-Unis et l'Allemagne. Ces faits sont à rapprocher de ceux qui marquent le développement de Bombay, la naissance des manufactures du Japon et de l'Indo-Chine; ils sont tout à fait de nature à intéresser les industriels de Manchester ou de Chemnitz, pour ne point parler des Français.

Eu égard à l'importance de l'outillage et à la valeur des produits, les industries textiles de la laine tiennent la seconde place en Russie. Leur plein essor a été jusqu'ici contrarié par des circonstances défavorables. D'une façon générale, l'Empire ne produit qu'en Pologne et dans le sud de bonne laine pour les peignés; il est obligé d'importer toute la matière première de qualité fine, de Buenos-Ayres et d'Australie, en partie par voie allemande et à l'état demi-ouvré [1]. Une grande partie de la laine récoltée dans le pays et employée directement par les usines (plus de 170 millions de kilogr. chaque année) est de qualité assez médiocre, désavantage que ne saurait compenser l'abondance de la production. Les provinces asiatiques se trouvent dans

1. Le principal marché pour les laines fines est à Varsovie.

des conditions encore inférieures à celles de la Russie d'Europe, en ce qui concerne l'élevage du mouton, et ne peuvent donc fournir un appoint appréciable sur les marchés de matière première, à Kharkof, Rostof et Nijni-Novgorod. Enfin les industries de la laine, n'étant pas stimulées par les demandes de la clientèle rurale, n'ont pas encore subi les mêmes transformations que celles du coton.

Les produits de filature de la laine, surtout développée en Pologne et à Saint-Pétersbourg, ne représentent à l'heure actuelle qu'un peu plus du cinquième de la valeur d'ensemble des marchandises-laine, qui est de 350 millions de francs environ. Les usines sont loin de suffire aux besoins de l'industrie nationale, en matière demi-ouvrée. Le fait important pour nous est que le nombre des broches, 700 000 à peu près, dont disposent les Russes, demeure tout à fait inférieur à celui de nos manufactures (plus de 3 600 000), et représente même à peine le tiers des machines du seul département du Nord.

La fabrication des draps fut jusqu'en 1820 une entreprise réglementée et soutenue par l'État, à la ressemblance de ce qui s'est passé en Prusse au XVIIIe siècle, et en France au XVIIe. Elle a été aidée surtout par des droits quasi prohibitifs sur

l'importation des tissus. Depuis la crise qui coïncida avec la guerre de Crimée, les progrès ont été réels, et ils s'affirment chaque jour davantage. Le nombre des métiers en activité a atteint presque le chiffre de 40 000 et se rapproche par conséquent de celui de la France.

Dès 1898, la région de Moscou, où les plus anciennes et les plus considérables maisons pour le tissage de la laine se sont groupées autour des industries cotonnières, a fourni à elle seule le tiers au moins des draperies produites par la Russie[1]. C'est l'armée qui demeure la cliente principale, mais les paysans commencent à user des étoffes communes, dont quelques fabriques se sont fait une spécialité. Sans doute, cette industrie ne répond pas encore à tous les besoins nationaux. Les lainages fins, la haute nouveauté, les passementeries continuent à venir de l'étranger, principalement d'Angleterre et d'Allemagne, malgré les tarifs exorbitants[2]. Mais une telle situation est bien évidemment transitoire. Près des filatures perfectionnées de l'Ouest, s'établissent des usines de tissage de la laine, dont les produits rivalisent déjà avec ceux de l'Eu-

1. *Mon. off. du Comm.*, 6 avril 1899.
2. Certains articles français payent au moins 100 p. 100 de leur valeur : *Mon. off. du Comm.*, 26 févr. 1899.

rope. A Lodz, notamment, les gains réalisés par les industries du coton s'étendent à celles qui nous occupent, et il sort notamment de cette ville des moquettes renommées. La Finlande elle-même s'adapte à cette industrie, comme à celles du coton : Paris en a eu la preuve, l'an dernier, dans l'exposition de la « Société d'Helsingfors », pour ne citer que cette entreprise.

Malgré les stocks très considérables de chanvre, de lin et de jute qui se trouvent réunis par la production directe ou par l'importation dans l'Empire Russe, les industries dépendant de ces matières premières sont demeurées en grande partie domestiques et rurales, et n'offrent pas grande signification au point de vue international, sauf en ce qui regarde le lin. Il est à noter, par exemple, que la moitié seulement des énormes récoltes de chanvre est utilisée par les artisans russes, et, en dehors du gouvernement de Kharkof, ne donne guère, comme objet de commerce, que des toiles à voile, des sacs et de la corderie grossière. Les droits élevés mis à l'entrée des jutes pour stimuler la culture de cette plante dans le Caucase et le Turkestan, rendent pour le moment stationnaire l'industrie dérivée de cette matière. Mais les sérieux efforts

accomplis en ce qui concerne le lin ont déjà porté de très notables résultats.

La filasse de lin produite dans le pays est souvent de qualité secondaire, mal apprêtée par la main d'œuvre rurale; la matière pour la lingerie fine doit encore être importée de Belgique et d'Allemagne en grande partie, quels qu'aient été les perfectionnements apportés à la culture dans Vologda, dans Kostroma et ailleurs. Les grandes usines se sont concentrées presque toutes dans le centre moscovite, par ce phénomène d'attraction réciproque des industries similaires tant de fois noté. Dès 1892, le nombre de broches en service chez nous (400 000) était dépassé. Plus de 20 000 métiers produisent toutes les marchandises nécessaires à la consommation intérieure, sauf les articles fins, qui entrent encore pour plus de 5 millions de francs par an, surtout d'Allemagne. Les établissements créés autrefois par le Français Girard à Girardowo (Pologne), et dirigés maintenant par « Hille et Dietrich », tissent à la fois le lin, le coton, le chanvre et le jute, et produisaient dès 1896 pour 41 millions de francs par an de marchandises. Il faudrait encore citer les usines qui se sont développées depuis l'exposition de Nijni-Novgorod, et qui ont envoyé en 1900 des pro-

duits remarquables à Paris, la « Société de Filature du Lin de Kostroma », les manufactures d'Iaroslaf, de Moscou, de Varsovie, dont les dernières nous font maintenant concurrence pour les dentelles et les tulles.

Bien autrement significatif encore est le progrès des industries de la soie en Russie. Depuis que l'usage des métiers mécaniques s'est généralisé, la consommation de cette matière première a cru sans arrêt, et d'une manière particulièrement rapide ces dernières années. De 1855 à 1880, les importations des cocons, de la grège et des filés ont triplé, et voici, d'après les derniers rapports de nos agents en Russie, donnés au *Moniteur officiel du Commerce*, le chiffre des demandes des industries, depuis 1892 :

	SOIE PROVENANT DE	
	l'Asie russe et du Caucase.	l'étranger.
	—	—
1891............	278 000 kilogr.	756 000 kilogr.
1895............	166 000 —	997 000 —
1896............	222 000 —	988 000 —
1897............	238 000 —	1 270 000 —
1898............	175 000 —	1 340 000 —

On remarquera que l'importation de la Russie d'Asie et du Caucase s'est un peu relevée, après une crise passagère. D'ailleurs, le total des entrées en 1898 indique incontestablement une

activité industrielle très grande. Ce total a été, depuis, porté de 1 500 000 à *1 800 000 kilogr.* [1].

Ce sont des Lyonnais, « Giraud, Moussy et associés », « Société Franco-Russe », qui ont créé, développé les usines de filature et de moulinage en Russie, surtout depuis les tarifs de 1891 et 1894. A partir de 1898, la production de ces usines a dépassé 2 500 000 francs par an, et les achats de filés au dehors ont baissé de plus de moitié. Il est à prévoir que la Russie se suffira un jour à cet égard.

Un nombre croissant de fabriques [2], comprenant encore trop de métiers à main, tissent actuellement la soie dans l'Empire Russe, et produisent pour 1 million de francs de marchandises. Elles sont groupées dans Moscou et Vladimir, qui possèdent la presque totalité des métiers mécaniques, et plus des neuf dixièmes des métiers à bras. Chaque année, 1000 métiers mécaniques entrent en activité dans Moscou. Là sont fabriqués presque tous les genres de tissus, en quantité déjà presque suffisante pour la consommation nationale. Il n'y a défaut que pour les étoffes fines, qui viennent presque toutes de

1. La moitié des soies grèges et ouvrées venues d'Europe étaient, en 1896, vendues par l'Italie, un quart par la Suisse, un sixième à peine par la France.

2. Plus de 210 actuellement.

Lyon, pour les rubans et les velours que fournit l'Allemagne. Mais presque dans toutes les branches supérieures de la production, le souci est visible de se passer de l'Europe. La maison Sapojnikof, de Moscou, tisse des brocarts, des armures, des draps brodés très riches, et l'on trouve chez elle des modèles incennus à l'Occident, qui sont des souvenirs de la vieille industrie tartare. On prévoit ce que deviendront rapidement ces usines, quand la matière première et les capitaux y afflueront davantage.

CHAPITRE XIII

Les autres industries.

Les industries du cuivre, des produits chimiques, du sucre de betterave, de l'alcool, de la bière et des cuirs.

J'ai essayé, dans les deux précédents chapitres, de donner un aperçu exact des industries capitales de la Russie. Mais ce ne sont pas les seules qui se trouvent hors de la période des tâtonnements, et qui comptent au point de vue des relations internationales. D'autres branches de la production sont déjà entrées ou entreront forcément sans tarder en plein développement, et le rapide tableau que je trace manquerait de quelques traits vraiment essentiels si je n'en tenais le plus grand compte.

Excepté pour ce qui regarde le fer, l'utilisation des abondantes ressources minérales qu'offre

l'Empire est demeurée très imparfaite, au moins jusqu'à ces dernières années. Les produits hors ligne tirés des gisements de platine de l'Oural ne sont travaillés que dans un petit nombre d'usines d'affinage, à Saint-Pétersbourg; on les exporte pour la plus grande partie à Londres, à Paris, à Gênes et à New-York.

Parmi les métaux usuels, le plus abondamment exploité après le fer, le manganèse, que le Caucase et l'Oural fournissent en aussi grande quantité que le reste du monde, est devenu indispensable au complet développement des industries de l'acier. La situation de la métallurgie nationale et les demandes étrangères, anglaises surtout, sont récemment venues stimuler le travail du minerai, mais il est encore acheté presque toujours à l'état brut.

Les industries du cuivre, qui occupent dans les usines de transformation du minerai plus de monde que celles du mercure, du zinc, du plomb et de l'étain réunies, et presque autant que celles du naphte, ont subi une profonde crise, dont elles semblent à peine se relever. Les capitaux étant presque tous absorbés par les grandes entreprises de mise en valeur du sol, ou de production manufacturière, dont j'ai donné une idée, il y a eu stagnation et même décadence

pour le cuivre; et la consommation de ce métal en Russie n'a pas cessé d'être tributaire de l'étranger, malgré la richesse de l'Empire en minerais de tous genres. Le rendement en cuivre-métal, après être descendu, en 1897, à 5000 tonnes, fort au-dessous de la moyenne des années précédentes, s'est relevé jusqu'à plus de 6 000 tonnes, mais ne peut encore faire face qu'au tiers à peine des demandes des usines. Sauf, d'ailleurs, quelques établissements, comme ceux de Bogoslof, dans l'Oural, et ceux d'Élisabethpol, qui livrent le métal en barres, en feuilles et en fils, c'est encore l'industrie rurale qui met en circulation la majeure partie des objets en cuivre d'usage courant : ustensiles de ménage, samowars, etc. Pour la machinerie dans laquelle il entre du cuivre, pour l'électrotechnie presque entière, la Russie dépend encore de l'étranger.

En ce qui concerne les ciments, la verrerie, la céramique, le pays est loin de suffire à ses besoins. Pour la verrerie, par exemple, les importations (consistant surtout en articles fins) ont une valeur double des ventes au dehors [1], quoique les fabriques aient une tendance, en émigrant peu à peu du centre moscovite vers le

1. Elles viennent d'Autriche, de France, d'Allemagne.

sud, à améliorer très sensiblement leurs procédés de travail et à augmenter leur production. On peut dire qu'en toutes ces matières, de même que pour les phosphates, l'éveil n'a eu lieu qu'à peine. Ce sont des branches de la production encore vierges, si on tient compte de ce qui se passe dans le reste de l'Europe; mais il y a déjà évolution nette vers la grande industrie, et espoir sérieux d'un progrès pour l'avenir. Ce progrès a été jusqu'ici moins directement sollicité par les conditions géographiques, et aussi par les besoins immédiats; il ne peut manquer de se produire à son heure.

Il est facile de s'en convaincre en examinant ce qui a lieu pour les produits chimiques et les teintures d'origine minérale. Le développement des grandes industries a accru tout d'un coup dans des proportions énormes les demandes intérieures de ces produits. Malgré les ressources pour ainsi dire inépuisables que l'Empire possède en sels minéraux, dans toutes ses montagnes et dans les lacs voisins de la Caspienne, la fabrication, trop arriérée au début de ce mouvement, n'a pas encore pu se hausser au niveau de toutes les exigences nouvelles. Mais on voit déjà les Russes s'affranchir peu à peu du tribut que les nécessités immédiates de la mise en valeur de

leur pays les obligent de payer d'abord aux étrangers. En vingt ans, la valeur de la production a augmenté quinze fois. Les usines récemment créées sur la Kama, à proximité des matières premières de l'Oural, ou dans le Donetz, soutiennent le développement des anciennes entreprises de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Varsovie, jusqu'au jour où elles dirigeront la fabrication. Déjà les Russes se suffisent pour les soudes, dont ils produisent dix fois plus qu'il y a dix ans. Pour l'acide sulfurique, ils tendent de plus en plus à substituer au soufre de Sicile et aux pyrites d'Espagne les sulfures métalliques de l'Oural. Ce sont surtout les produits d'un usage moins courant que les étrangers écoulent encore en Russie. L'Allemagne, notamment, lui vend presque tous les produits colorants tirés de la houille, mais les industriels allemands ne considèrent ce débouché que comme provisoire.

J'ai été amené à signaler, à propos des forêts et des cultures alimentaires, le caractère des grandes industries russes dérivées du règne végétal : celles du bois et de la minoterie. Les amidons, et les produits associés, dextrine, glucose, sont tirés surtout de la pomme de terre, mais en quantité très insuffisante encore. Au contraire, l'abondance des graines fournies par

la culture des plantes oléagineuses, les progrès de l'élevage, qui accumulent sur le marché une grande quantité de graisses, ont facilité le développement récent de la fabrication des huiles et des savons, et ménagé même à la Russie de nouvelles ressources pour l'exportation. La vente des résidus des huiles, sous forme de tourteaux[1], dépasse le chiffre de 40 millions de francs par an, et les savons russes commencent à se répandre en Asie. Cette dernière industrie est encore une de celles que les tarifs douaniers visent à mettre à la hauteur des besoins nationaux, en stimulant la production de la matière première; l'économie rurale en profite dans son ensemble, en attendant le jour où il deviendra possible de supprimer les achats de graisse au dehors. Quant à l'augmentation actuelle de ces achats, elle ne fait que traduire l'essor soudain de la fabrication.

Il y aurait toute une étude intéressante à faire sur les industries du papier. Elles ont rapidement pris de l'extension, depuis l'emploi de la « masse de bois », pour la préparation de laquelle les forêts contiennent d'inépuisables réserves. La Finlande possède maintenant des usines pour

1. En Allemagne principalement.

la masse de bois, aussi bien outillées que celles de Suède-Norvège. La cellulose fournie par les Provinces Baltiques est déjà exportée. Enfin, pour les papiers, la production d'ensemble a plus que doublé depuis dix ans; les arrivages du dehors ont pu être supprimés, même pour certains articles fins, comme les papiers à cigarettes, achetés autrefois à la France, et les articles anglais de papeterie.

Mais parmi les industries fournies de matière première par l'agriculture, celles du sucre sont aujourd'hui à l'un des premiers rangs dans le monde, et je leur consacrerai la plus large place dans ce chapitre, à cause de l'intérêt que présente la question pour les Français.

On a vu précédemment que la culture de la betterave à sucre s'est peu à peu étendue à beaucoup de territoires fertiles de la Russie d'Europe, et que la surface aujourd'hui consacrée à cette plante est beaucoup plus considérable que dans les autres pays, y compris l'Allemagne. Les gains réalisés l'ont été en l'espace de quelques années. D'autre part, si la récolte, voisine de celles de la France, le cède encore à la production allemande et à celle de l'Autriche, d'heureux efforts ont déjà été faits pour accroître le rendement, et l'on est parvenu à avoir des variétés de

betteraves dont le teneur en sucre est riche. Depuis une quinzaine d'années, le matériel des sucreries et raffineries, rudimentaire d'abord, comme il était naturel pour des exploitations rurales, a été complètement renouvelé et transformé à l'imitation des grandes puissances productrices. Les machines ont été fournies presque toutes par l'industrie métallurgique russe, maîtresse ici encore du marché national, comme pour les métiers à tisser.

L'évolution vers la forme de la fabrication scientifique a produit de si remarquables et de si rapides résultats, malgré les difficultés provisoirement inhérentes à toutes les branches du travail russe (ravitaillement en combustible, etc.) que l'État a pu réglementer à son profit, en même temps qu'à celui des patrons, toute cette industrie. La protection douanière ayant contribué à faire cesser les arrivages de sucre, les droits perdus de ce chef ont été récupérés par une accise sur la fabrication. Un oukase de 1895 a donné au gouvernement le droit de fixer chaque année la quantité de produits des usines qui doivent être livrés à la consommation intérieure, et celle qui sera gardée en réserve : par là sont assurés les intérêts de l'exportation, en même temps que prévues les inégalités de la récolte. Le commerce russe

des sucres possède ainsi une base solide jusque dans la législation, et il constitue d'ailleurs un bloc vis-à-vis de l'étranger, les propriétaires d'usines étant groupés en un vaste syndicat qui englobe la presque totalité des établissements. Cette industrie n'a donc rien à envier à ses rivales européennes.

Née en 1802 dans Toula, la fabrication s'est vraiment accrue depuis 1840. En 1880 déjà, les demandes du marché intérieur étaient couvertes.

Les sucreries se sont forcément installées dans les principaux centres de culture de la betterave. En 1896-1897, lors de l'expositon de Nijni-Novgorod, *Kief* comptait 62 usines, la *Podolie* 46, la *Pologne* 44 (dont 20 dans Varsovie), *Kharkof* 23, Koursk 17, la Volhynie 13. Aujourd'hui il y a quatre grands centres sucriers : le sud-ouest (Kief, Volhynie, Podolie, Bessarabie, Iekaterinoslaf); la Petite-Russie (Kharkof, Poltawa, Tchernigof); la Pologne; le centre (Samara, Tambof, Norvège, Koursk, Orel, Toula). Presque partout la grande industrie a supplanté le travail domestique, et ce sont maintenant les fabricants qui stimulent la culture de la betterave, jusque sur les grands domaines de la noblesse. Des projets d'entreprises nouvelles se font jour sans cesse. Le tableau suivant indiquera au lecteur

la situation d'ensemble de cette industrie pendant les dernières campagnes :

CAMPAGNES	NOMBRE DES USINES	PRODUCTION DE SUCRE EN TONNES
1887-1888.........	218	429 000
1891-1892.........	225	465 000
1893-1894.........	227	560 000
1894-1895.........	227	568 000
1896-1897.........	235	637 000
1897-1898.........	240	720 000
1898-1899.........	250	750 000 (environ)
1899-1900.........	268	850 000 (environ)

En 1897-1898, les usines françaises avaient livré 730 000 tonnes de sucre, et celles de l'Allemagne plus de 1 700 000 tonnes. Notre production était donc déjà presque atteinte. Le chiffre que donne le tableau ci-dessus pour l'année 1899-1900 est celui fourni par M. Hélot dans l'ouvrage déjà cité : il a pour lui l'autorité de son auteur, et se trouve d'ailleurs d'accord avec les évaluations des statistiques ministérielles. Pendant cette dernière campagne l'Allemagne a produit 1 600 000 tonnes de sucre, l'Autriche-Hongrie plus de 950 000 tonnes et la France 870 000 tonnes. Nous serions donc près de descendre au quatrième rang, avec une récolte de betteraves un peu supérieure à celle de la Russie.

La prospérité de l'industrie russe des sucres se traduit d'ailleurs par l'accroissement de

l'exportation, qui, après avoir fléchi de 1886 à 1896, s'est relevée ensuite jusqu'à dépasser dans les derniers temps 160 000 tonnes. Ce total des ventes au dehors est d'autant plus significatif que la consommation intérieure, demeurée encore proportionnellement moindre que dans les autres pays d'Europe, a augmenté très vite depuis quelques années.

Les primes à l'exportation n'existent pour ainsi dire pas en Russie. Si ce secours était enlevé aux producteurs d'Occident, la concurrence leur deviendrait difficile. Déjà les marchandises russes ont pénétré sur beaucoup de marchés, en Italie, en Allemagne, dans la Grande-Bretagne, en Turquie, et elles sont d'autre part maîtresses absolues de certains débouchés asiatiques, comme la Perse; les positions conquises peuvent faire préjuger des progrès futurs.

Je note enfin que le développement des sucreries et des raffineries a puissamment stimulé, sinon provoqué l'essor de toute une catégorie d'industries associées, surtout de celles qui tirent des os le noir animal nécessaire à l'épuration. Depuis 1896, l'exportation de la poudre d'os, du noir animal, de la colle forte, nulle autrefois, ou presque, a dépassé 5 millions de francs, et l'on

n'utilise encore qu'une petite partie des os d'animaux.

Les alcools sont tirés presque exclusivement, comme en Allemagne, des fécules de pomme de terre, les grains et les mélasses ne figurant que comme appoint parmi les matières premières. La fabrication, d'abord disséminée dans les campagnes, tendit à se concentrer dans des usines, quand fut établi, en 1863-1864, un droit d'accise élevé sur les quantités de produit au-dessous d'un certain chiffre : les feux de beaucoup de distilleries rurales s'éteignirent, et les entreprises à grand outillage fournirent une partie toujours plus considérable de la production.

Puis, quand l'État songea à s'attribuer le monopole de la vente intérieure, moins pour réduire la consommation que pour se ménager une source nouvelle de revenus, il fut amené à encourager la petite fabrication, en créant des régimes de faveur (en 1890, 1897) pour les bouilleurs de crus : il assurait par là le ravitaillement de ses entrepôts à meilleur compte. On vit alors le nombre des distilleries-usines diminuer, pendant que l'industrie rurale tendait à reprendre son ancienne place, et parvenait à fournir la moitié d'une production à peu près stationnaire.

En 1898-99, il n'y avait plus que 2055 grandes entreprises, contre 2995 en moyenne de 1873 à 1883, et la production totale d'alcool était évaluée à plus de 9 millions d'hl.

Le monopole de l'alcool, qui a englobé, à la fin de 1901, plus des 5/6 des pays russes, ne paraît pas avoir diminué la consommation intérieure. Les statistiques affirment qu'elle aurait baissé de plus d'un litre par habitant, depuis vingt ans, et d'autre part qu'elle est toujours voisine de 3 millions d'hl. Il est probable qu'une partie notable de cette consommation échappe au calcul; et ce qui semblerait en tous cas le faire croire, c'est le fait que les exportations sont descendues dans les dernières années bien au-dessous de la moyenne de 1888 à 1897. Depuis 1898, elles ont été inférieures à 5 700 000 hl. contre 8 650 000 hl. en moyenne, pendant les vingt années précédentes. Les industriels allemands ont, à ce point de vue, sur ceux de Russie, l'avantage d'une liberté plus grande, qui leur permet de fabriquer en gros pour la vente à l'étranger. On n'ignore pas quelle triste célébrité ont ainsi conquise les alcools d'outre-Rhin dans bien des parages de l'Afrique.

La production de la bière atteint 6 millions d'hl. Elle ne compte pas auprès de la production alle-

mande, qui est de près de 70 millions d'hl., et demeure même inférieure à la nôtre, qui a dépassé 9 millions d'hl. Les meilleures bières russes sont fabriquées encore avec du houblon importé. Mais la culture du houblon étant susceptible de s'améliorer et de s'étendre beaucoup, et la Russie fournissant de l'orge en abondance, il est évident qu'on se trouve en présence d'une industrie d'avenir : c'est encore une des branches de l'activité économique, dans laquelle le progrès est retardé parce que les capitaux sont provisoirement accaparés par les entreprises les plus essentielles à la vie d'un peuple.

J'aurai, enfin, indiqué les plus importants caractères des industries russes, quand j'aurai dit que celles qu'alimentent les ressources animales sont toutes, comme valeur de la production, inférieures à l'industrie des cuirs. Or, la Russie n'a pas, au point de vue des cuirs, malgré sa vieille réputation, l'organisation scientifique qui lui permettrait de lutter avec avantage contre les usines d'Europe, tributaires des pays transocéaniques pour la plus grande partie de la matière première qu'elles emploient. Elle doit même acheter au dehors les peaux lourdes que ne fournit pas son élevage. Dans l'ensemble, la production, qui se chiffre par plus de 120 mil-

lions de francs, n'a pas atteint une valeur en rapport avec la quantité de bétail que possède le pays. Les ventes consistent toujours en certains articles spéciaux; mais on sait que le cuir dit de Russie est maintenant fabriqué partout parfaitement.

CHAPITRE XIV

Les voies de communication et le commerce intérieur[1].

Les fleuves russes considérés comme voies de communication. — Les canaux. — La navigation intérieure. — Le mauvais état des routes. — L'œuvre de mise en valeur par les chemins de fer, et la part de l'État dans cette œuvre. — Les grandes foires.

Il est facile de comprendre pourquoi la Russie d'Europe se trouve peu favorisée par la nature au point de vue des voies de communication intérieures. Sans doute, aucun grand système montagneux, autre que le Caucase, n'y crée d'obstacle aux relations de commerce. Mais cet avantage est loin de compenser les difficultés provenant de l'énorme étendue du territoire, et surtout d'un climat caractérisé par des hivers exceptionnellement longs et rudes, jusque dans

1. Voir la carte IV.

la partie méridionale. Les États-Unis d'Amérique sont plus accidentés dans le sens de l'est à

 Chemins de fer.

Canaux de jonction.

IV. — Voies de communication et ports.

l'ouest, qui est celui suivant lequel se fait leur mise en valeur; ils sont aussi plus vastes et, à tout prendre, moins régulièrement peuplés. Mais,

presque nulle part, les gelées n'y entravent l'activité humaine autant que dans la majeure partie de la Russie. Il faut ici soutenir contre les phénomènes physiques un combat dans lequel ni les capitaux ni l'abondance de la main-d'œuvre n'assurent toujours le succès. Cette vérité géographique ne peut qu'accentuer la valeur des résultats déjà obtenus.

De novembre à avril dans le sud[1], pendant neuf mois dans le nord, les fleuves russes sont immobilisés par la glace. Puis ils gonflent démesurément après la débâcle, quand fond la neige, pour baisser presque sans interruption jusqu'aux premiers froids, malgré les pluies d'été. Le Volga peut en être considéré comme le type. Son bassin couvre plus du tiers de la contrée; son abondance moyenne (9900 mètres cubes) est, selon le savant Voeikof, proportionnellement plus grande que celle du Mississipi; sa pente et sa vitesse sont en général assez faibles. Mais, comme ce fleuve parcourt les territoires du centre et du sud-est, dans lesquels les écarts de température sont très forts entre les saisons extrêmes, il n'est en réalité absolument praticable que 190 jours par an. Cette période se

1. Sauf dans le sud-ouest et en Transcaucasie.

place depuis le moment où sont écoulées les énormes crues, qui font monter le débit à 16 000-40 000 mètres cubes en aval de la Kama, jusqu'aux basses eaux de la fin de l'été, qui ne laissent vers Rybinsk et Tver que de 50 à 80 centimètres de tirant d'eau. Puis la navigation redevient active en automne, quand la portée recommence à grossir.

Les autres cours d'eau ne présentent pas, il est vrai, exactement les mêmes caractères. Aucun, surtout, n'est aussi long, aussi largement ramifié, et ne s'élève à des niveaux pareils. Partout, cependant, on rencontre les mêmes obstacles, compliqués encore si c'est possible. Les rivières du nord, l'Onega, la Dwina, la Petchora, prises pendant les trois quarts de l'année, ont des rives formées de terrains marécageux et inconsistants; elles sont coupées d'ailleurs de véritables rapides. La Néva, émissaire des grands lacs, a le débit puissant et soutenu d'un Saint-Laurent en petit [1]; mais elle n'est, comme le fleuve américain, entièrement libre de glaces que durant quatre à cinq mois. La Duna a aussi des rapides. Le Dnièpre, dont l'écoulement est soutenu par l'eau des marais de Pinsk,

1. 2 980 mètres cubes en moyenne.

traverse une série de cataractes entre Iekatérinoslaf et Alexandrovsk. Le Don a des écarts plus considérables que notre Rhône, dont il n'atteint pas la portée maximum, et son flot s'étale sur de telles largeurs, que le mouillage en devient presque insuffisant[1]. Le Donetz n'est utilisable que pendant les crues de printemps. L'Oural enfin, vrai fleuve de steppe, a moins d'eau en été que la Seine, qui est beaucoup plus étroite; et il ne peut en aucune façon porter des bateaux de commerce.

La Pologne, grâce à la Vistule, au Bug, à la Narew; la Bessarabie, qui a le Dniestre; la Caucasie, avec le Kouban et la Koura, sont, en somme, les provinces russes les mieux partagées au point de vue de la navigation intérieure.

Le ministère des Voies de Communication classe comme navigables 83 000 km. de cours d'eau, dont plus de 30 000 appartiennent au réseau du Volga, les bassins les plus favorisés étant ensuite ceux du Dnièpre, de la Néva et des lacs, de la Dwina et du Don. Si l'on retranche de cette longueur totale les tronçons simplement flottables, ceux sur lesquels la navigation n'est possible qu'à la descente, ou seulement pour de petits

1. Débits extrêmes du Don : 250 et 12500 mètres cubes.

bateaux, il reste en chiffre rond *27 000 km.* praticables à la vraie circulation commerciale, et sur lesquels peuvent se mouvoir en tous sens les bateaux d'un tonnage relativement considérable. Les seules contrées de l'Europe plus favorisées par rapport à leur étendue sont celles du nord-ouest de notre continent et, au premier rang de toutes, l'Angleterre. Si ces pays n'offrent pas, en général, de systèmes fluviaux aussi heureusement disposés que celui du Volga, aucun ne souffre, du moins, des longs arrêts périodiques imposés aux cours d'eau russes par le climat. Tout le monde comprend que la Grande-Bretagne doit une bonne part de sa richesse économique à ses rivières, qui joignent aux avantages de leur disposition une abondance et une régularité de débit suppléant à leur petitesse.

Aucun travail systématique d'amélioration des cours d'eau n'a été entrepris en Russie, et rien n'y rappelle, au point de vue de l'aménagement des lits ou de l'organisation des ports, le spectacle offert par les fleuves allemands. L'effort principal, inauguré au temps de Pierre le Grand par la construction du *canal de Ladoga*, a porté sur la jonction entre eux des fleuves tributaires de la Baltique, de la mer Blanche et des mers du sud. De la Caspienne et de la mer Noire, jus-

qu'aux golfes et aux estuaires de la Baltique, s'étendent les régions qui constituent le plus large, mais aussi le plus praticable peut-être des isthmes européens. Aucune surélévation du relief n'y intercepte les routes par eau, et les fleuves opposés y vont à la rencontre les uns des autres par leur cours ou leurs affluents supérieurs. On a pu se borner à écluser quelques tronçons de rivières, et à creuser quelques canaux de communication. A l'heure actuelle, la réunion des principales artères fluviales de la Russie est un fait accompli, excepté pour les cours d'eau qui se jettent dans la mer Noire et dans la Caspienne, et qui, au sud, ne sont pas joints entre eux [1].

Trois groupes de canaux embranchés sur les hauts affluents du Volga, la Tverza (*canal Vijni-Volotch*), la Mologa (*canal de Tichvine*) et la Cheksna (*système Marie* [2]), unissent le réseau navigable sud-oriental aux grands lacs et à la mer du nord-ouest. Le système Marie, achevé en 1886, et qui emprunte les eaux des lacs Bielo et Onega, compte à lui seul 1690 km. de voies artificielles (rivières canalisées et canaux) sur

1. Longueur des rivières à écluses, 1 140 km.; canaux *810 km.* (chiffre très faible pour l'étendue du territoire).
2. J. Legras, Le système Marie, *Ann. de Géogr.*, 1899, p. 469.

les 1950 km. que possède la Russie. Il complète, de la Caspienne à la Baltique, une voie d'eau de 4000 km., qui, abstraction faite des lacs, n'est pas sans analogie, pour la direction et la qualité de ses diverses parties, avec celle du Havre à la Méditerranée par la Bourgogne et le Rhône [1]. En outre, le Volga est joint à la Dwina, par le *canal Alexandre de Würtemberg*, qui permet de faire par eau le chemin d'Astrakhan à Arkhangelsk, soit 4660 km. Le Dnièpre communique par la Bérésina avec la Düna (*canal de Tchergoutch*), par le Pripet avec le Niémen (*canal Oginski*) et avec le Bug (*canal de Pinna*). Seul le Don, artère d'une région agricole et industrielle du plus grand avenir, se trouve sans lien avec le Dnièpre et le Volga.

Dans son ensemble, et malgré ses lacunes, le système paraît majestueux. Mais il importe de remarquer que les canaux russes subissent comme les fleuves les inconvénients du climat. Tous sont, en outre, à faible tirant d'eau et à écluses. Ceux du Volga ne servent pas deux cent jours par an, et sur la plupart d'entre eux la profondeur descend, à la fin de l'été, au-dessous de 0 m. 60. Le système Marie, récemment

1. *Diplom. and consu lRep.*, Miscell. Ser., 529 (1900).

remanié, se prête seul à la circulation des bateaux à vapeur; encore n'a-t-on pu y supprimer les transbordements de marchandises, d'une partie à l'autre de la route.

En somme, les Russes sont parvenus à porter à près de *37 770 km.* la longueur de leurs voies d'eau réellement utilisées pendant une partie notable de l'année. C'est beaucoup plus qu'en France, où l'ensemble des cours d'eau dits navigables et des canaux ne dépasse guère 12 500 km., beaucoup plus même qu'en Allemagne, où la navigation fluviale possède à son service 14 000 km. de routes d'eau. On pourrait faire ici des comparaisons, en tenant compte de la surface et du nombre d'habitants de chaque pays. Il vaut infiniment mieux insister sur le fait qu'il s'agit en Russie d'une navigation intérieure intermittente, s'effectuant dans des conditions géographiques et économiques toutes spéciales, et ayant à sa disposition un matériel énorme, mais des plus imparfait, ou du moins des plus inégal.

Le nombre des vapeurs de la flotte intérieure est faible. Il ne s'est guère élevé au-dessus du chiffre de 2500 bateaux, pour une flotte totale

1. En France : 6 650 km. de rivière effectivement navigables; 4 850 km. de canaux.

que les statistiques, impuissantes ici à saisir la réalité des faits, évaluent à plus de 30 000 bateaux, avec un tonnage de déplacement supérieur à 8 700 000 tonnes, et 130 000 hommes d'équipage[1]. Les plus remarquables des vapeurs en service sont les grands bateaux porteurs du Volga, du type à plusieurs étages qui est employé sur le Mississipi, et que ne connaît aucun autre fleuve d'Europe. Ils peuvent descendre en six ou sept jours de *Rybinsk* à Astrakhan. Mais à côté de ces instruments de navigation perfectionnés, on trouve mêlés sur le fleuve, où ils se pressent littéralement pendant la bonne saison de l'année : les schooners à voiles, dans la partie inférieure du cours; les « barges », sortes de longs chalands en bois ou en fer, qui jaugent jusqu'à 2500 tonnes, mais ne peuvent faire, de Rybinsk à la Caspienne, qu'un seul voyage par an avec chargement complet; les bateaux citernes pour le naphte; surtout les radeaux, les trains de bois, et les énormes « bélianas » (8000 tonnes parfois), sommairement construites, et que l'on démolit à la fin du trajet pour en vendre les débris. Le long de cette artère centrale et des canaux associés, où se pro-

1. La marine de guerre britannique a 115000 hommes d'équipage.

duit une circulation annuelle de plus de 20 000 embarcations, le halage par chevaux règne encore en maître, et le halage à bras est loin d'avoir disparu. Les haleurs, les pittoresques « bourlaks », y sont groupés en associations de transports, en artèles dont l'organisation a été récemment étudiée avec détail[1].

Or le Volga est le chemin d'eau de beaucoup le mieux outillé et le plus fréquenté de toute la Russie. C'est le seul fleuve sur lequel il ait été possible d'employer au transport des céréales, du naphte et du sel, qui sont avec les bois les principales denrées voyageant par eau, des bateaux des grands modèles modernes, commodes et relativement rapides. C'est aussi le seul cours d'eau sur lequel la navigation à la remonte dépasse le trafic descendant. D'avril à juillet, au moment où les longs trains de bois croisent dans le courant les flottilles de pêche et les transports de tous genres, il règne devant les quais encore primitifs de Nijni-Novgorod ou de tel autre port, une telle activité, les embarcations se suivent et stationnent en un tel fourmillement, que le spectacle fait songer aux fleuves chinois[2].

1. Apostol, *ouv. cité*, p. 122-127.

2. Tonnage total des voies navigables, 28 millions de tonnes, dont 14 pour le Volga.

Les autres voies de communication fluviales de la Russie, même le Dnièpre, offrent un mouvement beaucoup moindre, et ont une organisation encore plus défectueuse.

Malgré tout, le trafic des principaux cours d'eau russes dénonce une situation économique prospère. Sur le système Marie, passent par an 1 100 000 tonnes kilométriques de denrées, sur le Dnièpre 2 500 000 tonnes; sur la Néva autant que sur l'Oise inférieure, plus de 3 000 000 de tonnes. A certains points du Volga, la circulation des marchandises atteint 7 500 000 tonnes, plus du total des entrées et des sorties des ports de Paris. Et il ne faut pas oublier que ces chiffres ne valent que pour cinq ou six mois de l'année au plus[1].

La circulation sur les routes russes se fait dans les conditions les plus précaires, en dépit des facilités offertes par le relief du sol. Elles aussi supportent, en effet, les mauvais effets du climat, et de plus, ceux du régime des eaux. C'est en

1. Tonnage des principaux ports fluviaux :

Astrakhan	4 700 000	tonnes (fleuve)
Saint-Pétersbourg (Neva)	4 200 000	—
Nijni-Novgorod	1 620 000	—
Tsaritsine	1 230 000	—
Riga (Düina)	1 050 000	—
Saratof	1 050 000	—
Rybinsk	760 000	—

hiver, au moment où la neige durcie les recouvre, qu'elles sont le plus utilisables. Au printemps, et durant l'été même, pour celles des vastes régions marécageuses de l'ouest, leur chaussée, qu'on entretient mal, se détrempe et se défonce à tel point que les lourds charrois y deviennent en général impossibles[1]. Sur 220 000 km. environ, 27 000 seulement, en Pologne, en Finlande, en Ukraine, dans le Caucase, peuvent être comparés aux chemins de l'Europe occidentale et sont régulièrement fréquentés. Or, en Allemagne, la Prusse a elle seule a plus de 50 000 km. de routes praticables. Je signalerai comme l'un des points capitaux de croisement, au point de vue des relations à longue distance, *Kasan*, où aboutissent, près d'un port fluvial et d'une gare très mouvementée, les routes de Saint-Pétersbourg-Moscou, de Perm-Tobolsk, de Bokhara-Kouldja. Récemment, des tentatives ont été faites par certains propriétaires de l'Oural pour établir de grands chemins à travers la partie marécageuse de ces montagnes, entre la Petchora et la Soswa, affluent de l'Obi.

Dans ces parages deshérités du nord-est se

1. On connaît les routes de bois de la Russie occidentale.

perçoivent le mieux quelques-uns des obstacles qui arrêtent la Russie sur la voie du progrès. Les relais, les petits entrepôts de commerce n'offrent d'animation, ne sont même habités qu'au fort de l'hiver, quand la circulation est possible sur le sol devenu résistant, ou bien encore à la saison des crues de la débâcle quand les lourdes barques de bois peuvent accomplir des trajets étendus sur les rivières. M. Charles Rabot a décrit la principale escale de la Petchora pour le trafic des fourrures, avec sa population momentanée de petits traitants, de chasseurs ziriances, et l'existence médiocre qu'on y traîne pendant quelques semaines[1]. Combien de parties reculées de la Russie, même méridionale, sont presque aussi mal pourvues!

Tels sont les caractères du commerce intérieur par routes et par voies d'eau, au milieu d'un territoire immense, inégalement peuplé, mais riche presque partout de ressources naturelles qui n'attendent pour fructifier que des capitaux et des bras. Le pouvoir a donc pensé avec raison que l'extension rapide et méthodique des voies ferrées était le principal moyen de hâter l'essor économique du pays. Depuis une trentaine

1. *A travers la Russie boréale*, p. 134.

d'années environ, il a pris à cet égard la ferme initiative d'une œuvre dont les résultats sont sans exemple en Europe. Moyennant un appel incessant aux fonds étrangers, et, comme on l'a vu, aux industries métallurgiques nationales, par l'organisation de plusieurs commissions ou sections des chemins de fer aux ministères des Finances et des Voies de communication [1], l'État a réussi en fait à s'arroger presque complètement la direction des voies ferrées. A l'heure actuelle, il possède directement en Russie les deux tiers de la longueur des rails exploités; et le rachat lui a permis de ne laisser subsister sur le réseau concédé qu'une quinzaine de compagnies, assez solidement organisées pour pouvoir être utilisées dans l'œuvre entreprise, mais ne gardant pas la liberté d'action nécessaire pour construire une ligne ou modifier un tarif sans autorisation.

Par l'action officielle ou par l'intermédiaire de ces sociétés, on poursuit aussi vite que possible l'exécution d'un plan raisonné, dont le but est de pourvoir de routes en tous temps utilisables les parties de l'Empire riches à quelque degré,

1. Commission des Voies ferrées nouvelles et Comité des Tarifs au ministère des Finances. Commission de statistique des Voies ferrées au ministère des Voies de communication.

de relier directement les plus lointaines provinces extérieures à la Russie d'Europe, de faire enfin de cette dernière, non seulement un grand marché de matières premières d'industrie, en même temps que de denrées alimentaires, mais encore un chemin de transit obligatoire entre l'orient et l'occident. Le tableau suivant manifeste cette transformation, absolument essentielle dans la vie russe[1].

	RÉSEAU DE L'ÉTAT	RÉSEAU CONCÉDÉ
	—	—
1883.............	1570 km.	22120 km.
1885.............	3125 —	22580 —
1887.............	4790 —	22255 —
1889.............	8145 —	20160 —
1890.........	8535 —	20500 —
1892.............	13960 —	18435 —
1896	22575 —	12925 —
1897............	24375 —	13280 —
1899 (1er janvier).	27000 —	13460 —

Au 1er janvier 1899, la longueur totale des chemins de fer russes était donc en chiffres ronds de 40000 km., auxquels il convient d'ajouter 2500 km. au moins pour le réseau finlandais, plus de 1600 km. pour les lignes transcaspiennes, et 5400 km. pour celles exécutées en Sibérie, simples ramifications ou exten-

1. Voir sur les chemins de fer en Russie, *Écon. franç.*, 1897, t. I (Raffalowitch).

sions des voies de la Russie d'Europe [1]. Actuellement, le chiffre total de 55 000 km. est certainement dépassé, car il y avait en 1899 plus de 7 000 km. en construction, sans compter ni les projets ni les chemins locaux, les « chemins d'adduction » comme ils disent, inscrits au budget pour plus de 10 millions de roubles (27 millions de francs).

Ainsi a pu s'opérer ou sera prochainement accomplie la jonction des régions qui produisent les matières premières, avec les centres industriels, et avec les ports les plus déshérités. Le chemin de fer de Bakou à Rostof et à Voroneje, par Pétrovsk et Vladicaucase est un prolongement du Transcaspien, comme la voie de Bakou à Poti, et il double en même temps, jusqu'aux industries du centre, la navigation sur la Caspienne et le Volga. La livraison de la grande ligne Oufa-Samara-Riazan a poussé le Transsibérien jusqu'à Moscou, c'est-à-dire au cœur presque de notre continent, par rapport à l'Asie. La contrée minière de l'Oural et les terres à seigle de Viatka sont reliées à la Dwina du nord

1. Le Transcaspien aboutit maintenant à *Tachkend* et à *Andidjan*, avec un embranchement de Merv à Chouchka. Le Transsibérien (5 950 km.) est livré à la circulation jusqu'à Stretensk, moins le petit tronçon au sud du Baïkal.

et au port d'Arkhangelsk par le chemin de fer de Perm à Kotlas. La ligne de Vologda à Arkhangelsk, celle de Saint-Pétersboug à Kem et à Kola, inachevée encore, vont faire entrer les déserts glacés mais riches du nord dans la communauté de la vie russe. Je citerai d'autre part, parmi les travaux actuels à coup sûr les plus intéressants, ceux pour la construction de voies directes de Riga à Moscou, de Riga à Saratof et de Saint-Pétersbourg à Kief [1]. Il existe enfin un projet pour unir la Petchora à la Kama.

S'il était rationnel de comparer des territoires très diversement civilisés, étendus et peuplés, on pourrait faire remarquer que la longueur totale des réseaux français se trouve distancée de fort loin, et que l'Allemagne elle-même, où les progrès sont pourtant si rapides, a été déjà atteinte [2]. Ce n'est point faute, dans ce dernier pays, d'une ingérence étroite de l'État, jusque dans les questions de chemins de fer locaux. Il s'agit pour la Russie d'une œuvre récente, à laquelle ne préside pas le même esprit d'aventure qu'aux entreprises américaines, qui ne peut donc se signaler par des résultats matériels aussi formidables,

1. Voir la carte annexée à l'article de M. Lipsky, *Russie à la fin du XIX[e] siècle*, p. 852.

2. Chemins de fer des États-Unis, *310 000 km.*; en Allemagne, 49 000 km.; en France, 40 000 km.

mais à laquelle il semble bien que l'élan définitif soit maintenant donné. La transformation économique générale de la contrée suffirait à en témoigner.

Malgré des difficultés très sérieuses, le mouvement des voyageurs et des marchandises s'accroît en Russie, à mesure que les lignes s'ajoutent aux lignes. C'est véritablement un monde nouveau qui naît à la vie en Europe. Entre les vieilles nations de ce continent, et le vaste magasin de matières premières ou de denrées d'alimentation qu'est l'Asie, se poursuit jour par jour un travail trop ignoré, dont les effets se manifesteront bientôt de façon inquiétante pour plusieurs peuples. La France a peut-être le plus aidé à cet éveil; il est permis de se demander si ses rapports commerciaux avec les Russes, déjà si languissants, peuvent en bénéficier.

Il ne faut sans doute pas se faire illusion sur les qualités des chemins de fer de Russie, peu comparables à bien des égards à ceux de l'Europe occidentale. Leur établissement a été souvent hâtif. La construction en demeure parfois des plus coûteuses sur ce sol inconsistant, que coupent les larges et profonds fossés des fleuves. Le combustible minéral n'est pas en suffisance pour la traction, puisqu'on brûle

encore maintenant dans les locomotives plus de bois et de naphte que de houille. Le cinquième seulement des lignes est à voie large, contre les deux tiers en Allemagne et les trois cinquièmes en France. Sur tel tronçon du nord, il ne circule qu'un très petit nombre de trains par jour, avec des vitesses dérisoires.

Ce sont là certes, bien des désavantages, et l'on pourrait en signaler d'autres. Mais rien n'atténue l'éloquence des chiffres fournis par les statistiques ministérielles. Depuis 1895, le mouvement a régulièrement dépassé les prévisions sur toutes les grandes lignes. En 1899, le nombre des voyageurs transportés, 80 millions, était double de celui de 1890. Enfin, malgré les tarifs maintenus très bas, le revenu kilométrique brut s'est aujourd'hui élevé à 30 000 francs en moyenne, alors qu'il n'atteint pas 40 000 francs chez nous, et qu'il n'est guère supérieur à 45 000 francs en Allemagne.

Cette dernière indication surtout a une très grande importance, si l'on réfléchit que les diverses lignes russes se trouvent placées dans des conditions encore plus inégales que les nôtres, par exemple. La moyenne générale de leur trafic croît sans cesse, parce qu'il est alimenté d'une manière très abondante et très stable

par les marchandises lourdes, céréales, houilles, bois, pétroles, etc. Fait extrêmement rare, le transport de ces marchandises représente près des 3/4 de la recette générale, proportion plus considérable encore que sur notre Paris-Lyon-Méditerranée. Cela tient évidemment à l'infériorité des fleuves de Russie comme voies de navigation, infériorité au moins aussi grande en général que celle de notre Rhône. Mais cela est aussi un signe certain de l'abondance des ressources du pays. Sur bien des lignes, les marchandises font cinq fois plus de recette que les voyageurs, et leur circulation augmente beaucoup plus vite.

C'est d'ailleurs à faciliter cette circulation qu'on s'est avant tout attaché jusqu'ici. Pour les marchandises a été souvent négligé le confortable des wagons à voyageurs; pour elles surtout ont été aménagées les gares de toutes catégories, avec leurs docks, leurs machines de première transformation des produits agricoles; pour elles, le matériel s'est compliqué de wagons-citernes, de wagons-glacières, de wagons à compartiments étagés. Le spectacle offert par les grandes stations montre ainsi à lui seul de quelle espèce sont les richesses dominantes de la Russie. Les chemins de fer y ont été et y

demeureront les principaux instruments de mise en valeur; ils font vraiment partie de l'existence économique de la nation; ils dirigent cette existence, la sollicitent, la stimulent, plus qu'ils n'en tirent parti. Ils ont leurs extensions naturelles dans le pays, vont au devant du producteur par des organisations commerciales annexes. Ils aboutissent directement aussi au consommateur ou au vendeur étranger, et l'on pourrait citer tel port, Novorossisk par exemple, dont les installations appartiennent à des compagnies de chemins de fer.

Il est donc évident que la Russie se modernise de jour en jour, au point de vue du trafic intérieur, comme pour l'industrie et l'agriculture. Les signes en abondent, et l'un des principaux est, je pense, le fait que les grandes foires annuelles vont en diminuant d'importance. Ce n'est plus l'énorme marché de *Nijni-Novgorod*, dont l'activité est bien connue, et dont l'aspect tout asiatique a été popularisé chez nous par le roman, qui traduit le mieux la vie commerciale du pays. Cette foire tend à n'être qu'une sorte d'exposition de matières premières et de marchandises lourdes amenées par eau, dans la saison de l'année où le Volga est le plus praticable. Les objets fabriqués en disparaissent,

ainsi que les denrées légères d'Extrême-Orient, parce que leur distribution de l'Europe à l'Asie, ou inversement, se fait désormais, grâce aux voies ferrées, d'un bout de l'année à l'autre sans interruption. De plus, le total des affaires paraît diminuer dans cet entrepôt, parce qu'il n'est plus sur le chemin direct que trace le prolongement des rails du Transsibérien un peu plus au sud. En 1897, les transactions y atteignaient à peine 143 millions de roubles (à 2 fr. 66), en diminution de 16 millions sur la moyenne de 1888 à 1897. On a enregistré pour 1899 un mouvement de plus de 160 millions de roubles, mais la moyenne d'il y a vingt-cinq ans était supérieure à 180 millions[1]. La décadence du marché d'*Irbit* n'est pas moins remarquable : de 1885 à 1900, les affaires y sont descendues de 56 à 34 millions de roubles.

A la place de ces grands rendez-vous de commerce, indispensables à des populations mal pourvues des moyens de la civilisation, ce sont les marchés de spécialités qui prennent une place grandissante; et l'on voit d'autre part se multiplier les intermédiaires de trafic, les maisons de commerce, les colporteurs, Juifs, Arméniens et

1. *Mon. off. du Comm.*, 1er déc. 1898.

Grecs, que le rail porte avec leur ballot jusque dans les villages. Kharkof pour les textiles et les laines, les villes du Don inférieur pour le bétail, Varsovie pour la laine et les houblons, Kief, Simbirsk, Arkhangelsk, sont devenues des centres importants de négoce. On évalue à plus de 12 milliards de francs la valeur de ces échanges réguliers, qui se centralisent par places, et qui, d'autre part, pénètrent de proche en proche les gouvernements les plus lointains [1].

Il serait enfin instructif d'étudier de près les efforts aussi méthodiques qu'heureux qu'ont accomplis les Russes pour confisquer à leur profit, en l'espace de quelques années, l'indépendance économique de la Finlande. Le grand-duché est de plus en plus englobé dans les mailles du réseau ferré, et le rail en fait la conquête. Conquête d'autant plus sûre que le pays a été préalablement contraint d'élever du côté de l'Europe les tarifs qui lui avaient permis de nouer des relations suivies avec l'Allemagne, et d'atteindre à un chiffre annuel d'affaires hors de proportions avec sa population. La fusion politique, consommée au début de 1899, n'a fait

1. Les autres grands marchés sont : Moscou (5 gares), Saint-Pétersbourg (4 gares), et Bakou ; *Mon. off. du Comm.*, 19 janv., 9 fév., 1er juin 1899.

qu'exprimer la nécessité où sont les Russes, mais aussi le pouvoir qu'ils ont, de s'assurer là, dans un avenir prochain, un débouché exclusif pour leurs iudustries, et un magasin national de produits alimentaires[1]. Les importations russes en Finlande, inférieures il y a quatre ans à celles de l'Allemagne, les dépassent maintenant de près de 30 millions de francs par an, et les exportations du grand-duché en Russie ont atteint 60 millions de francs.

L'Empire forme, par le chemin de fer surtout, un bloc de plus en plus homogène.

1. Voir les doléances des journaux de commerce allemands, en particulier dans *l'Erport*, 30 mars 1899. — *Mon. off. du Comm.*, 1901, rapport 14.

CHAPITRE XV

Les instruments et les conditions du commerce extérieur [1].

Les ports. — La flotte marchande. — Importance commerciale des différentes mers russes. — La « Compagnie russe de Navigation à vapeur et de Commerce ». — La « Flotte volontaire ».

La Russie d'Europe, marché de denrées alimentaires, de matières premières d'industrie, et, déjà, de produits manufacturés, est loin de se trouver, au point de vue du commerce extérieur, dans des conditions aussi favorables que l'Angleterre, l'Allemagne ou les États-Unis d'Amérique. Sans doute, le réseau ferré russe a son prolongement, du côté de l'Europe, en Prusse, en Autriche et en Roumanie, et ses ramifications s'étendront prochainement, à travers l'Asie,

1. Voir carte IV, page 231.

jusqu'aux Pamirs et jusqu'aux mers de la Chine septentrionale. A l'est comme à l'ouest, la valeur du trafic par terre suit une marche ascendante rapide et ininterrompue, ainsi qu'en témoignent les relevés des grandes stations douanières, *Wirballen* et *Alexandrowo*, du côté de la Prusse[1], *Krasnovodsk*, tête de ligne du chemin de fer Transcaspien, *Tcheliabinsk*, où aboutit le grand Transsibérien[2]. Mais l'état des ports et de la flotte marchande de nos alliés ne répond pas encore à l'étendue, à la population et à la richesse de l'Empire, malgré les progrès réalisés. Et l'on verra, d'autre part, que leur politique douanière, condamnée à bien des hésitations, par suite des péripéties de la mise en valeur du pays, vient seulement de s'engager dans sa véritable voie.

Quoique les ports russes de la mer Blanche ne soient libres de glaces que pendant quatre ou cinq mois de l'année, les relations extérieures de ces ports, demeurées presque nulles avec la Sibérie, ont gardé du côté de l'Europe une acti-

1. Wirballen est sur la ligne de Vilna à Kœnigsberg, Alexandrowo sur celle de Varsovie à Danzig.

2. Depuis la livraison du Transsibérien, entre Irkoutsk et Tcheliabinsk, en 1899, le transport des marchandises est devenu 12 fois plus grand qu'au début du fonctionnement de la ligne, en 1895.

vité qui s'accroîtra inévitablement. Il ne faut pas oublier que c'est par là qu'a débuté, au XVIe siècle, le commerce maritime de la Russie. Arkhangelsk, a été fondée à l'embouchure de la Dwina en 1558, trois ans après l'arrivée fortuite du vaisseau anglais de Chancellor dans la mer Blanche [1]. Elle était, avec Narva, le seul port russe, quand Pierre le Grand bâtit Saint-Pétersbourg (1703), et elle garda le premier rang jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il y vient encore autant de bateaux qu'à Nicolaïef, qui est le second entrepôt de la mer Noire pour les céréales d'exportation. On y voit se concentrer presque tout le tonnage de la mer Blanche, quatre fois plus grand aujourd'hui qu'en 1860, et supérieur à celui de la Caspienne avec un nombre moindre de navires.

Indépendamment des efforts accomplis pour doter cette escale d'une organisation moderne, il est impossible que de nouveaux progrès ne résultent pas pour elle des transformations mêmes dont le nord de la Russie est le théâtre, et de la jonction maintenant effectuée avec Vologda par le chemin de fer, avec l'Oural et la Sibérie par

1. Ce vaisseau cherchait le passage nord-est. Son commandant alla à Moscou, et signa avec Ivan IV un traité qui assura aux Anglais le monopole du commerce dans la mer Blanche.

la Dwina navigable et la ligne de Kotlas à Perm. Le total des affaires qui y furent traitées en 1899, en céréales venues de l'est russe et de Sibérie, en bois, en produits de l'élevage, a dépassé 25 millions de francs. La création actuellement poursuivie d'une station pour la marine de guerre dans le nord de la presqu'île de Kola, à *Port-Catherine*, en un point où la mer ne se prend presque jamais, ne semble pas devoir compromettre l'avenir d'Arkhangelsk. Port-Catherine ne peut pas être aussi bien relié à l'intérieur de la Russie [1].

On n'ignore pas d'ailleurs qu'une véritable révolution est en passe de s'accomplir dans le matériel naval des mers septentrionales de la Russie, qui va peut-être supprimer les obstacles de l'hiver. On construit une flottille de gros bateaux brise-glaces, du type de « l'Ermak », inventé par l'amiral Makaroff. Ces navires, que l'on destinait à établir des rapports suivis entre la mer Blanche et les fleuves de la Sibérie occidentale, trouveront évidemment leur emploi vers l'ouest comme sur la Baltique. Ils ont 100 mètres de long, et d'après les expériences faites, peuvent cheminer avec une vitesse de plus de 10 km. à

1. *Export*, 7 févr. 1901.

l'heure, à travers une banquise de 2 mètres d'épaisseur. Ils seront à la fois des porteurs et des remorqueurs, et mettront sans doute Arkhangelsk aux portes de la mer du Nord, même en plein mois de janvier. La seule difficulté réside dans les frais de construction et de combustible — simple question d'argent encore [1].

Les ports de la mer Baltique sont plus favorisés au point de vue du climat. Les bassins de Saint-Pétersbourg, reliés à Kronstadt par le *Canal maritime*, complètement aménagé depuis 1884, demeurent accessibles, en général, du 1er mai au 25 novembre. *Libau* et *Windau* sont toujours libres. Bien que les importations constituent aujourd'hui encore la plus grosse part du mouvement des ports de cette mer, ils voient s'augmenter rapidement leurs envois en lin, chanvre, bois, objets manufacturés, et surtout en grains. Ce sont même ces dernières exportations qui tendent à dominer, au moins en poids. Saint-Pétersbourg, Libau, Revel et Riga expédient presque toutes les avoines et une partie du seigle vendus par la Russie à l'étranger. De plus, depuis que le Transsibérien dessert toutes les terres noires d'Asie, les voies qui le continuent

1. *La Nature*, 20 mai 1899, contient une description de ces bateaux.

à l'ouest de l'Oural font, en certaines années, affluer le froment et l'orge jusqu'à la Baltique [1]. Pour l'année 1899, le poids des céréales parties par cette mer a été plus considérable que celui des envois de Nicolaïef, qui est le second marché de grains de la mer Noire. Ce sont bien là encore des indices d'un progrès spontané, qui se rattache au développement économique général, qui est donc dans la force des choses.

Le tonnage total de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt a maintenant dépassé 1 400 000 tonnes. Les expéditions d'avoine, de seigle, de froment, d'huiles minérales, de chanvre, de bois, d'œufs y augmentent beaucoup plus vite que les arrivages de charbon, de coke, de fonte, de coton, d'objets manufacturés. Le mouvement est en somme devenu supérieur à celui de Saint-Nazaire [2]. Pourtant, l'outillage de Saint-Pétersbourg n'est pas plus parfait, et ses bassins chôment pendant cinq mois de l'année.

Riga a manifestement bénéficié de la construction du chemin de fer, qui, depuis novembre 1897, relie ses quais à Rybinsk et au réseau navigable

1. Les quatre ports ont expédié en 1897 plus de 30 millions de *pouds* de céréales sibériennes contre 4 en 1892. *Rec. cons. Belge*, 1898, 3e et 5e livraisons. — (Le *poud* vaut 16 kilogr. 500 environ).

2. 1 010 300 tonnes en 1898.

de la Volga par Pskof. D'autres voies directes sont projetées ou en construction vers Vilna et Kouno. Depuis 1897, le tonnage a dépassé 1 million de tonnes; les envois de chanvre, de céréales et de bois y atteignent une valeur plus grande que les arrivages de charbons, de cokes et de coton; le chiffre d'affaires n'y est inférieur qu'à celui d'Odessa et de Saint-Pétersbourg-Cronstadt.

Revel, principal point de départ du lin, est devenu pour le mouvement d'argent le quatrième port russe. Libau, Pernof, Windau sont aussi très en progrès; Libau surtout est devenu un marché de céréales presque aussi important que Saint-Pétersbourg.

Le manque de proportion signalé plus haut entre l'état actuel des ports et les richesses du pays se traduit donc en définitive sur la mer Baltique par des gains continuels et de très sérieuses promesses d'avenir.

Si l'on passe à la mer Noire, on remarque que les progrès réalisés dans la Baltique sont largement dépassés, sans que le caractère pour ainsi dire traditionnel du commerce, qui est ici un commerce d'exportation avant tout, ait été modifié.

Les navires entrés sont moins nombreux au

total que dans la Baltique, bien qu'en mer Noire les glaces n'empêchent jamais la navigation, et que les escales soient desservies régulièrement par les lignes de toutes les compagnies de commerce qui font le service de la Méditerranée. Mais le tonnage total est très supérieur à celui de la Baltique, à cause de l'important fret de sortie que constituent les produits agricoles; il est dix fois plus grand qu'au milieu du siècle dernier, et représente près de la moitié du tonnage général des mers russes :

	NAVIRES ENTRÉS (1899)	TONNAGE
	—	—
Mer Baltique..........	5 800	3 575 000
Mer Noire et mer d'Asof.	4 500	4 865 000

Les ports de la Nouvelle-Russie, pays d'active transformation agricole et industrielle, sont alimentés avant tout par les chemins de fer. La rade d'*Odessa*, principale escale de la mer Noire tout entière pour les paquebots étrangers, point d'attache, en même temps, des grandes compagnies russes de navigation, a aujourd'hui un tonnage de près de 2 millions de tonnes (1 720 000 en 1897), offre, par conséquent, un mouvement égal à celui d'Amsterdam, mais inférieur au mouvement du Havre. Il en sort annuellement 1 500 000 tonnes de céréales, froment et orge

surtout. Mais le commerce des grains qui a fait la vieille réputation d'Odessa, qui l'a rendue supérieure à toutes ses rivales de la mer Noire, et qui l'a mise à la tête des ports russes pour le tonnage, sinon pour le mouvement de bateaux et pour le chiffre des affaires, n'est pas, il s'en faut, le seul élément de sa prospérité. Une belle étude, publiée par la Société géographique de Marseille, a prouvé qu'en 1896 déjà, Odessa tendait à devenir un marché important pour le coton, la soie et le thé [1]. Depuis, les rapports des consuls français et étrangers, notamment anglais, belges et autrichiens, ont montré que cette situation va s'accentuant.

Le port voisin de *Nicolaief* expédie de son côté plus de 1 million de tonnes de céréales, Kherson plus de 500 000 tonnes. Des escales de la mer Noire autrefois presque inconnues se sont élevées en quelques années à un rang des plus honorables, comme Théodosie, autre point de départ de grains, et surtout *Novorossisk*, où les produits de l'élevage de la province du Don affluent maintenant à côté des richesses forestières et minérales du Caucase. Depuis 1896, le tonnage de Novorossisk a dépassé 800 000 tonnes. On sait

1. *Bull. de la Soc. de Géogr. de Marseille*, 1897, t. II.
2. *Mon. off. du Comm.*, 1901, rapport n° 23.

enfin comment le naphte de Bakou et les ressources agricoles de la Trancaucasie ont fait la fortune de Poti et de Batoum.

Dans la mer d'Asof, la principale activité est encore concentrée dans les ports de l'embouchure du Don, Asof, Taganrog et Rostof. Ils exportent ensemble près de 1 200 000 tonnes de grains. Mais dans ces parages grandissent aussi des entrepôts naguère insignifiants. Je citerai entre tous *Berdiansk*, qui a dépassé déjà tous les ports de Crimée, et tend à devenir le débouché de la région industrielle du Donetz : depuis 1897, on y a achevé la construction de nouveaux quais et d'un môle, et deux voies ferrées rattacheront bientôt ce port à Iekaterinoslaf et Bachmout.

La navigation sur la Caspienne offre un double intérêt. C'est par cette mer, au moins autant que par les embranchements méridionaux du chemin de fer Transcaspien, comme celui de Merv à Chouchka, que s'établit chaque jour davantage la domination commerciale et politique de la Russie sur la Perse. De plus, la Caspienne est, par Pétrovsk et la voie ferrée Vladicaucase-Rostof, par Astrakhan et le Volga navigable, le chemin de pénétration dans la Russie intérieure des précieux combustibles de Bakou. Le tableau suivant exprime les progrès réalisés sur cette

mer, et offre sa situation actuelle comparée à celle de la mer Blanche :

	NAVIRES ENTRÉS		TONNAGE	
	1850	1898	1850	1898
Mer Caspienne....	220	950	19500	284000
Mer Blanche......	550	715	112000	310800

Le commerce extérieur de la Russie par mer est encore loin de se faire en majorité sous le pavillon national; mais on n'ignore pas que c'est là pour une nation un privilège des plus rares, dont l'Angleterre et la Suède-Norvège ont été seules à jouir jusqu'à ces dernières années. La part du pavillon britannique dans les ports russes est encore de 30 p. 100 environ. Les couleurs de l'Empire ont cependant pris le pas sur celles de l'Allemagne, du Danemark, de la Suède-Norvège [1]; et ce gain est d'autant plus notable, qu'il s'agit d'un pays dont le commerce par terre a longtemps gardé une importance prépondérante.

En dehors du cabotage, les plus nombreux et les meilleurs des bateaux marchands de Russie appartiennent à deux flottes, qui se sont beaucoup accrues et transformées dans ces derniers temps.

1. Parts respectives 16 p. 100, 12, 11 et 10 p. 100. La part du pavillon français n'est que de 2 p. 100; il vient en 8e place, après le turc et l'italien.

La « Compagnie Russe de Navigation à vapeur et de Commerce », fondée en 1856, compte maintenant 77 vaisseaux à vapeur, dont 15 de plus de 3000 tonnes de jauge, et 4 de 4000 à 6500 tonnes. Les têtes de ligne sont Saint-Pétersbourg et Odessa, mais la plupart des navires ont leur point d'attache dans ce dernier port. Là ont été organisés des services de voyageurs et marchandises, hebdomadaires et bi-hebdomadaires, pour les escales les plus fréquentées de la mer Noire et pour Constantinople, bi-mensuels pour la Grèce et pour Alexandrie, ces derniers subventionnés par l'État. Quelques bateaux naviguent même sur le bas Dnièpre jusqu'à Alexandrovsk, reliant directement Odessa, Nicolaïef et Kherson à la région industrielle d'Iekatérinoslaf. Il existe enfin une grande ligne Odessa-Marseille-Saint-Pétersbourg, et une autre pour les échelles de l'océan Indien et l'Extrême-Orient.

La *Flotte Volontaire* créée par souscription nationale, de 1876 à 1878, est maintenant administrée par le ministre de la Marine. Elle sert surtout à assurer des relations permanentes entre la Russie d'Europe et les provinces du Pacifique. A la fin de 1898, elle comprenait 14 vapeurs, dont le plus petit jauge 2500 tonnes,

et dont les cinq plus gros dépassent 10 000 tonnes ; le dernier construit à cette date, la *Moskowa*, déplace 11 660 tonnes, et ne le cède en rien aux meilleurs transports de la marine allemande. Toute cette flotte est neuve, comme les vaisseaux germaniques, et pas un des bateaux lancés à ses débuts ne subsiste aujourd'hui; les bateaux actuels sont en fer, et proviennent pour la plupart des chantiers britanniques. Depuis l'an dernier, 1900, la Flotte Volontaire possède en outre, stationnant dans les mers du nord de la Chine, autour de Port-Arthur, de Dalny et de Vladivostok, 6 grands croiseurs rapides, qui peuvent devenir, le cas échéant, de merveilleux engins de guerre. C'est, au reste, le caractère essentiel de presque tous ces vapeurs, qu'ils ont été construits de façon à être convertis en unités de combat. Au départ de Russie, ils servent, le plus souvent, aux transports militaires d'effectifs et de matériel, ou de fournitures de chemin de fer pour la Sibérie orientale et la Mandchourie. Au retour, ils chargent le thé, la soie, le coton, les épices à Chang-Haï, Wosung, Hankeou, Singapore, Colombo et Madras. De février à novembre, ils quittent Odessa tous les quinze jours.

L'État subventionne encore : sur la Caspienne et le Volga, la Société « Caucase et Mercure »,

qui entretient dix grands paquebots-poste; sur la mer Blanche, la Compagnie « Arkhangelsk-Mourmane »; la Compagnie de Navigation à vapeur « Mer Noire et Danube ».

Les compagnies indépendantes ne sont d'ailleurs pas oubliées : exemptions de patentes, droit d'importer des bateaux en franchise absolue, remboursement des taxes payées pour le passage du canal de Suez, on ne néglige aucun moyen d'encourager les petites entreprises. La section du Commerce maritime au ministère du Commerce et des Manufactures, le Haut Conseil de la Marine marchande au ministère des Finances se sont associés pour l'œuvre d'émancipation du commerce extérieur. Une loi de 1820 a été reprise et complétée en 1900, qui réserve le privilège exclusif du petit et du grand cabotage au pavillon russe. Or le cabotage est de la première importance, en ce pays où le fret est surabondant; sur la mer Noire principalement, et sur la Caspienne, les bateaux à blé et à pétrole des modèles les plus divers, depuis les antiques « popofkas » jusqu'aux bateaux-citernes sont, à certaines saisons, presque aussi nombreux que les petits navires charbonniers dans le voisinage de certains ports britanniques.

La flotte finlandaise de la « Finska Angtartygs

Actiebolaget » doit enfin compter réellement comme flotte russe. Elle a 25 gros vaisseaux, dont 15 de plus de 1000 tonnes. Elle fait des services hebdomadaires, de mai à novembre, entre Hangoe, Helsingfors ou Abo et Uléaborg, Stettin, Stockholm, Copenhague, Hull, un service bi-mensuel de Saint-Pétersbourg à Uléaborg, un service mensuel de Helsingfors à Hambourg, Anvers, Londres.

Il n'y a donc aucune exagération à dire que la liaison par mer de la Russie d'Europe avec le reste du monde sera bientôt assurée dans les meilleures conditions compatibles avec les désavantages naturels. D'un autre côté, les peuples les plus éloignés étendent jusqu'à elle des relations demeurées longtemps restreintes à quelques pays européens : en 1899 une compagnie de navigation américaine a établi un service direct de New-York à Saint-Pétersbourg.

Le tableau suivant indique le tonnage de registre de la marine marchande russe sur les mers limitrophes au 1er janvier 1898 :

	VAPEURS	VOILIERS
Mer Blanche...........	5 000	22 150
— Baltique	19 000	78 750
— Noire et mer d'Asof.	142 500	54 540
— Caspienne	117 000	108 000
Total..........	283 500	263 440

Au 1er janvier 1899, le tonnage total des voiliers avait un peu diminué, fait à peu près général en Europe, mais celui des vapeurs atteignait presque 300 000 tonnes. Si l'on ajoute le tonnage de la flotte finlandaise qui était à la même date de 325 000 tonnes, on arrive au chiffre d'ensemble de près de *880 000 tonnes*.

La marine russe a ainsi incontestablement dépassé en puissance celle de tous les États voisins, sauf l'Allemagne. La Suède elle-même n'a qu'un tonnage de 509 000 tonnes environ. Pour la France, les données officielles de 1899 accusent 950 000 tonnes [1]. Nous serions, semble-t-il, en droit de mieux attendre de notre situation géographique si vantée. Mais il ne faut pas oublier que la nature nous a, sous d'autres rapports, placés dans des conditions tout à fait spéciales. La meilleure partie de nos affaires a lieu par terre, tandis que les deux tiers en poids des exportations russes et plus de la moitié des importations prennent maintenant le chemin de la mer. Si la flotte de commerce de nos alliés progresse, pendant que la nôtre paraît décliner en tonnage absolu, c'est, d'autre part, que leur

1. Royaume-Uni : 9 250 000 tonnes; Allemagne : 1 740 000 tonnes; Suède-Norvège : 1 540 000 tonnes; États-Unis (en comptant les lacs) : 5 200 000 tonnes.

territoire est le théâtre d'une évolution économique telle que la nature n'en comporte pas chez nous. On a vu que l'un des principaux résultats de cette transformation consiste dans l'afflux vers les ports, grâce surtout aux chemins de fer, d'un surplus de denrées alimentaires et de matières première d'industrie. Ce sont là marchandises lourdes, constituant un fret tel que nos vaisseaux ni ceux des autres pays n'en peuvent trouver chez nous à leur disposition.

Les Russes ont d'ailleurs admirablement compris qu'ils sont en même temps intéressés à multiplier et à perfectionner leurs moyens d'échange par terre. Plusieurs de leurs hommes d'État considèrent que les rapports commerciaux avec l'Asie doivent, dans un avenir prochain, primer ceux avec le reste du monde, sauf encore l'Europe centrale. Ils voient dans la plus grande partie du continent jaune, dont un tiers environ obéit au tsar, une dépendance naturelle économique de la Russie d'Europe. Ils pensent avec raison que l'Empire n'aura presque point de rival quand il sera parvenu à faire de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Afghanistan, visés à travers la Caspienne et le Turkestan, de la Chine septentrionale et centrale, but dernier du Transsibérien, des marchés réservés de matières premières, en

même temps que des débouchés industriels. Tel est aujourd'hui le sens véritable des grands efforts de pénétration par voie ferrée poursuivis à l'ouest des Pamirs, et jusqu'en Mandchourie : ces efforts ont une destination de richesse et de puissance économique, autant que de stratégie et de politique, ou plutôt la stratégie et la politique ne sont ici que des moyens. Si les Russes « ont le privilège de coloniser de proche en proche leurs confins », selon le mot du constructeur du chemin de fer Transcaspien, le général Annenkoff, ils se servent surtout pour arriver à se suffire et à peser chaque jour plus lourdement dans les destinées du monde.

CHAPITRE XVI

Le commerce extérieur : la politique douanière.

La politique douanière. — Les tarifs protecteurs de 1891; rapports spéciaux avec la Finlande et les États asiatiques. — Le traité de commerce franco-russe de 1893, et le traité russo-allemand de 1894.

Les années 1877, 1891 et 1893 sont les dates capitales dans l'histoire contemporaine du commerce extérieur de la Russie.

En 1876, la balance du commerce se résumait depuis assez longtemps par un excédent des importations. L'essor économique de l'Empire se trouvait comme arrêté par les traités de commerce que l'on avait peu à peu substitués au tarif général de protection de 1822; la Russie était devenue la cliente d'autres pays, non seulement pour les objets manufacturés, mais encore pour certaines des matières premières d'industrie

et des denrées alimentaires qu'elle peut tirer en abondance de son propre sol. De plus, le relèvement des recettes des douanes paraissait indispensable à l'amélioration de la situation financière. Pour ces raisons, on revint peu à peu au système protecteur. En 1877, plusieurs décrets eurent d'abord pour effet de doubler presque les droits sur la valeur de beaucoup des marchandises importées. Ces droits furent encore relevés partiellement, en 1881, 1882, 1885, 1887 et 1890. La plupart des franchises disparurent, et quelques-unes firent place à une quasi-prohibition, par exemple en ce qui regarde les matières premières, et presque tous les produits des industries métallurgiques.

Le tarif mis en vigueur le *1er juillet 1891* marqua le point d'aboutissement de ce système. Il sanctionna toute cette organisation progressive de la protection, et la Russie en a tiré, sans aucun doute, les plus grands avantages. Pour stimuler à la fois l'exploitation des ressources naturelles et les entreprises industrielles, pour permettre au pays de se rendre maître de lui-même et de se faire valoir dans le monde, on augmentait encore, ou l'on fixait à des taux élevés les droits à l'entrée des denrées alimentaires, des matières brutes ou demi-ouvrées, et des objets fabriqués.

C'était une entrave générale, ne souffrant que les exceptions exigées par les incapacités du pays, ou par ses besoins immédiats. Seuls trouvaient grâce au passage des frontières : les denrées de consommation, dites coloniales, le thé, les soies, le coton brut; les charbons; certaines catégories minutieusement restreintes de machines et de tissus. A la sortie, les combustibles minéraux bruts (y compris les résidus de la distillation du naphte), le minerai de fer, étaient presque prohibés.

Il ne servirait à rien de donner ici les chiffres globaux permettant de comparer, par grandes catégories de marchandises, les droits « ad valorem » en 1868, année du tarif le plus réduit, et en 1891. Ces chiffres ne font que résumer des extrêmes, et ne peuvent faire comprendre directement quelle habileté, quel souci de la grandeur nationale on rencontre à chaque page de la loi douanière. Les Russes se montraient les disciples très modernes de Colbert. Les emprunts à l'étranger aidant, l'impulsion définitive put être donnée au développement économique; à défaut des importations, les ventes au dehors et les revenus douaniers s'élevèrent en même temps dans de fortes proportions.

Il est essentiel de remarquer que la Finlande

et les États asiatiques étaient exempts du tarif de 1891.

Vis-à-vis de la Finlande, les rapports de commerce ont été réglés, depuis, par une série de dispositions rendues définitives en 1897. Les marchandises finlandaises sont rangées par catégories, et entrent en Russie, les unes franches de droits, sans conditions; les autres franches aussi, mais en quantités limitées et avec certificats d'origine; les dernières enfin frappées de droits variables, qui n'ont pas seulement un but fiscal, mais trahissent encore le souci de la protection. Au contraire, les importations russes en Finlande sont libres, sauf rares exceptions [1]; elles ont pu accaparer le marché aux dépens de l'Allemagne, et faire du grand-duché une véritable province économique de l'Empire.

Du côté de l'Asie, la plupart des pays limitrophes de la Russie sont d'indispensables fournisseurs de matières premières. Leur état arriéré, leur éloignement des grands centres de la production européenne en font, en outre, des débouchés industriels tout indiqués, dont quelques-uns ne peuvent être disputés à la Russie. Les Russes en ont préparé et en partie réalisé la

1. Les spiritueux et les sucres notamment sont frappés de droits.

conquête, pendant qu'ils rendaient leur production de plus en plus indépendante de l'Europe. Le système inauguré en ce qui concerne la Perse par le traité de Tourkmantchaï, en 1828, a été étendu à la Turquie d'Asie (1862) et à l'Afghanistan; les importations et exportations sont réciproquement frappées d'un droit général très faible de 5 p. 100 de la valeur, ce qui laisse le champ libre aux Russes dans la plus grande partie de ces pays. Avec la Chine, la franchise commerciale s'est établie depuis 1881, sauf pour le thé, les spiritueux et certains métaux précieux, comme l'argent. On sait, d'ailleurs, que la Russie a maintenant franchi les portes du vieil Empire, et qu'elle est en état d'aller y solliciter le commerce, jusque dans la partie centrale, par des chemins de fer à elle, à travers des territoires que l'Europe ne l'empêchera pas d'annexer au moment propice.

Les nations déjà maîtresses du commerce en Russie, l'Allemagne et l'Angleterre, furent vivement atteintes par le tarif de 1891. Ni l'une ni l'autre ne jouissait à cette date, vis-à-vis de la Russie, des droits de la nation la plus favorisée [1]. L'Allemagne riposta en élevant les droits

1. Ces droits avaient été accordés aux États-Unis (1832), à la Suède-Norvège (1838), à la Hollande (1846), à la Grèce (1850),

à l'entrée chez elle des céréales et des matières premières d'origine russe. Les envois de seigle moscovite à destination de la Prusse baissèrent, par exemple, de plus de moitié; et ce fut le temps où les industries germaniques redoublèrent d'efforts pour écouler leurs produits vers l'Amérique, afin de compenser la perte du marché qui se fermait à elles. Il y eut un ralentissement général du commerce de la Russie. Comme l'impulsion était désormais donnée à la production nationale, et toutes les sécurités en quelque sorte prises pour l'avenir, Alexandre III comprit la nécessité de se départir d'une protection trop rigide.

La France était le grand pays dont l'Empire avait le moins à redouter la concurrence, et celui qui aidait le plus par ses capitaux aux progrès économiques chaque jour réalisés. Adversaire irréconciliée et toujours défiante de l'Allemagne, elle s'était refait une armée d'une solidité éprouvée. Elle était enfin, en Asie comme partout, l'ennemie naturelle de la Grande-Bretagne, principal obstacle aux visées russes de ce côté.

à la Turquie d'Europe (1862), à l'Italie (1863), à la France (1874). De simples traités de commerce avaient été signés avec la Belgique (1858), l'Angleterre (1859), l'Autriche (1860), la Suisse (1872), le Pérou (1874). On n'avait adopté avec l'Allemagne qu'un *modus vivendi* provisoire.

Le rapprochement qui se fit alors eut donc, pour nos alliés, sinon pour nous, des motifs économiques en même temps que politiques. Avant la venue de la députation navale à Toulon et à Paris, la convention commerciale du *17 juin 1893* fut la première dérogation, faite en notre faveur, aux principes de politique douanière qui avaient peu à peu triomphé depuis seize ans.

Tous les articles français importés dans le pays bénéficiaient du tarif minimum de 1891, et certains d'entre eux d'une réduction de 10 à 25 p. 100 sur ce tarif; en retour, certains produits russes, notamment les naphtes et les marchandises dérivées, ne devaient acquitter, à leur arrivée dans nos ports, que les droits minimum. Les six autres pays ayant signé avec la Russie la convention de la nation la plus favorisée, les États-Unis, la Suède-Norvège, la Hollande, la Grèce, la Turquie et l'Italie, ne partagèrent avec nous que certains de ces privilèges. L'isolement de l'Empire fut ainsi évité, et la marche ascendante des importations encore indispensables, reprise aussitôt. Enfin, les conditions de cette entente devinrent particulièrement nettes quand, la même année 1893, eut lieu le traité russe avec la Serbie, que l'on voulait de toute façon soustraire à l'influence germanique, et surtout,

quand l'oukase du 2 août frappa les marchandises allemandes d'une surtaxe d'entrée en Russie de 50 p. 100[1].

Les économistes et les industriels français, seuls à envisager le côté commercial de l'alliance, purent alors concevoir de grandes ambitions. L'Angleterre gardait sa liberté d'action. Mais l'Allemagne dut resserrer son alliance économique avec l'Autriche, la Suisse et l'Italie, et partit résolument à la conquête des entrepôts du Levant et de l'Extrême-Orient.

Par malheur, la nature n'a pas fait notre pays capable de remplacer l'Allemagne et l'Angleterre dans les relations extérieures de la Russie, notamment en ce qui regarde l'achat des céréales et la vente des combustibles minéraux, de métaux, des produits manufacturés métallurgiques. Ces dernières marchandises, surtout, se trouvaient être encore nécessaires à l'Empire en grande quantité, principalement pour continuer ses chemins de fer, qui sont, comme on l'a vu, l'instrument premier de la mise en valeur complète. Ces raisons expliquent en partie que, le *10 février 1894*, un traité de commerce ait été accordé à l'Allemagne, qui lui assurait en partie

1. *Ann. du Comm. ext.*, 1896, I.

les mêmes avantages qu'à nous. Il stipulait, en outre, la franchise réciproque pour les denrées en transit, et l'égalité de traitement dans les ports des deux nations pour les vaisseaux et leurs chargements [1].

Les importations allemandes en Russie ont aussitôt recommencé à croître, et, pour le total des échanges, l'Allemagne a pris définitivement le pas sur l'Angleterre parmi les clients russes. Depuis, les concessions faites à la France ont été étendues particulièrement à l'Autriche (1894), au Danemark, au Japon et au Portugal (1895), à la Bulgarie (1897) [2]. En outre, certains droits à l'importation ont été réduits d'une façon générale : beaucoup de machines, non encore produites dans les usines nationales, ont été, par exemple, presque exonérées, circonstance dont l'Empire Allemand a été le premier à tirer parti [3]. A l'heure actuelle, le tarif de 1891, qui est toujours censé exister, se trouve tellement modifié qu'il est devenu méconnaissable. Au fond, le but poursuivi reste le même : on est parvenu à garantir la marche croissante des exportations

1. Klœssel, *Das deutschrüssische Handelsvertrag*, in-8, Leipzig, 1895. *The commercial treaty with Germania and its probable effects*. Diplom. and consul. rep. Miscell. Ser., 388.
2. *Ann. du Comm. ext.*, 1898, VIII.
3. *Export*, 21 juillet 1898.

russes, et à assurer les conditions d'une mise en valeur complète de l'Empire, en vue de la conquête commerciale de l'Asie.

Il est très remarquable, entre autres choses, que dans les traités de commerce nouveaux ou renouvelés, la Russie ne consent des facilités à l'entrée des marchandises qu'en retour de concessions expresses pour la vente de ses céréales et de ses pétroles [1]. D'autre part, ses industriels ne redoutent déjà plus la concurrence étrangère pour beaucoup de produits. Le principe de la politique commerciale est toujours une sorte de mercantilisme.

Il paraît impossible de contester les avantages que les Russes tirent de cette situation, encore obligatoire dans leur pensée, et, j'ajoute, provisoire en ce que les tarifs ont de libéral vis-à-vis de l'Europe.

1. *Handelsmuseum*, 9 février 1899. Le renouvellement du traité avec la Grèce s'est négocié péniblement, à cause de ces prétentions.

CHAPITRE XVII

Le commerce extérieur.

Valeur et nature des échanges. — Caractères généraux du commerce extérieur. — Le commerce russe en 1889 et en 1893. — Progrès des relations avec l'Allemagne depuis 1896. Situation et préoccupations actuelles. — Le commerce franco-russe.

Malgré les restrictions douanières de 1877 et des années suivantes, le chiffre total du trafic russe n'a cessé d'augmenter dans des proportions rapides, ainsi qu'en témoigne le premier des graphiques joints à ce chapitre. Depuis 1896, il a dépassé 1 250 millions de roubles (à 2 fr. 66), et depuis 1898, 1 350 millions. Le revenu douanier constitue maintenant 15 p. 100 de recettes de l'État. Fait capital aussi, les exportations ont chaque année dépassé les importations, à partir de la période 1876-1880; l'année 1899 offre seule une exception, due aux mauvaises récoltes. Ce

sont, depuis la même époque, les céréales qu forment la majorité des ventes; et il n'est pa sans intérêt d'observer que la Russie a fourni dans les dernières années, les 29/100 de l'énorm quantité de grains achetée au dehors par les Ile Britanniques, ainsi que la moitié des importa tions allemandes. Enfin, pour les années 189 à 1899, le tableau suivant indique le caractère général du commerce russe, relativement à la répartition des achats et des ventes par grande catégories de marchandises :

EXPORTATIONS

Denrées alimentaires et animaux.	60,5 p. 100
Matières brutes et demi-ouvrées..	35,5 —
Objets fabriqués.................	4 —

IMPORTATIONS

Matières brutes et demi-ouvrées..	53 p. 100
Objets fabriqués.................	29 —
Denrées alimentaires et bétail....	18[1] —

Les faits auxquels nous a conduits l'étude des diverses branches de la production russe, et les idées qui dominent l'histoire de la politique douanière esquissée au précédent chapitre, vont nous permettre d'expliquer avec quelque détail l'état actuel du commerce extérieur, et d'établir quelle paraît être son orientation. Rien ne fera mieux

1. Part du commerce de mer : Exp., 73 p. 100; imp., 54 p. 100 (1898).

voir quelle place élevée occupe la Russie et quelle importance grandissante elle prend dans le monde.

En 1889, au moment où se tenait à Paris l'avant-dernière exposition, et où quelques hommes d'État préparaient, de part et d'autre, le rapprochement qui devait aboutir à l'alliance, les échanges de la Russie n'avaient pas tout à fait les mêmes caractères qu'aujourd'hui [1].

Sur près de 590 millions de roubles [2] de marchandises expédiées, un peu moins des trois cinquièmes (304 millions) partaient par la mer Noire, 194 millions par la Baltique et la frontière d'Europe, 61 millions par la frontière d'Asie (Caspienne comprise), 18 millions par celle de Finlande, le reste par la mer Blanche. Dans ces exportations, les produits alimentaires tenaient de beaucoup la tête, et parmi eux les céréales (350 millions de roubles sur 400 millions). Venaient ensuite les matières premières, brutes ou demi-ouvrées, filés, bois, lin et chanvre; quelques objets manufacturés, tissus et corderie; des animaux (surtout des chevaux).

L'importation, beaucoup plus faible, n'attei-

1. *Ann. du Comm. ext.*, 1898, XII : *Le Comm. extér. de la Russie, 1887-1897.*
2. A 2 fr. 66.

gnait pas 400 millions de roubles, les denrées entrant surtout par la mer Baltique et la frontière d'Europe (175 millions de roubles), puis, d'après l'ordre d'importance, par la mer Noire, la frontière d'Asie, la Finlande et la mer Blanche. C'étaient avant tout des matières premières brutes ou demi-ouvrées (125 millions de roubles), filés, métaux bruts, teintures et produits chimiques, houille, coton; ensuite des denrées alimentaires, le thé, le café et les boissons en première ligne; des objets manufacturés, particulièrement métalliques.

Tous les pays, à l'exception des États-Unis, de la Chine et de la Perse, fournisseurs de coton, de thé et de soie, prenaient à la Russie plus qu'ils ne lui livraient. La Grande-Bretagne avait le total d'échanges le plus élevé, 375 millions de roubles, avec une différence de 175 millions en faveur des achats faits en Russie. Mais déjà l'Allemagne, qui la suivait de près (315 millions de roubles), vendait plus qu'elle à l'Empire Russe. La France était le troisième client, avec 62 millions de roubles (dont 43 aux importations de Russie), peu avant les États-Unis, l'Autriche-Hongrie, les Pays-Bas, l'Italie et la Chine; cependant les États-Unis et la Chine importaient plus que nous dans l'Empire.

Pour 1893, année de l'alliance, les caractères d'ensemble du commerce sont à peu près les mêmes qu'en 1899, avec un chiffre d'affaires un peu moins considérable. La part proportionnelle de chaque frontière dans les entrées et les sorties n'est pas changée, et l'importance relative des denrées a peu varié dans chaque mouvement. A cause des mauvaises récoltes, les exportations ont baissé vers tous les pays, excepté l'Autriche, la France, où les envois ont dépassé le total du trafic de 1889, et les nations extra-européennes, principalement la Perse, qui commence à servir de débouché aux manufactures russes de cotonnades. Pour les entrées, toutes les puissances sont en progrès, sauf l'Allemagne, qui perd près de 25 millions de roubles sur 1889, et les États-Unis; l'Angleterre gagne 20 millions de roubles, ce qui la maintient sans conteste au premier rang. La France, avec une majoration de vente à la Russie de plus de 10 millions de roubles, importe presque autant que la Chine et les États-Unis, et la valeur d'ensemble de ses échanges avec l'Empire (plus de 100 millions de roubles) se rapproche de la moitié des échanges de l'Allemagne. Un horizon nouveau paraissait alors s'ouvrir à notre commerce, et l'on pouvait croire avec vraisemblance, après avoir constaté ces résultats,

que nos ventes en Russie auraient, grâce au tarif conventionnel, vite fait de doubler et de tripler.

Mais dès 1896 se font sentir les effets des nouveaux traités de commerce. Les récoltes ayant été bonnes, les exportations atteignent presque 690 millions de roubles, sans compter les métaux précieux. Pour la première fois, le sucre figure à un rang élevé parmi les marchandises expédiées, après les céréales et les farines, le lin, le bois et les graines oléagineuses, avant le naphte. Pour la première fois aussi, les envois d'œufs et d'animaux dépassent en valeur ceux des produits de la culture du chanvre. A l'entrée, le coton (76 millions de roubles), les machines (plus de 64 millions), le fer, passent avant le thé, et sont immédiatement suivis par les objets métalliques, la houille et les produits chimiques. Fait plus significatif, les Allemands sont devenus de beaucoup les premiers clients de nos alliés : les deux peuples font ensemble un trafic de plus de *375 millions de roubles*, supérieur de 100 millions aux échanges anglo-russes, et l'Empire Germanique est maintenant la *seule puissance européenne* qui fournit à la Russie plus qu'elle ne lui achète [1]. En revanche, les achats faits à la

1. Exportations allemandes en Russie, 190 millions de roubles,

France sont descendus à moins de 24 millions de roubles, presque au niveau de ceux opérés en Autriche, et dans là petite, mais active Belgique ; au total, notre pays ne fait guère plus de commerce avec la Russie que les Pays-Bas. Les relations les plus actives se sont renouées entre les Russes et les États-Unis, qui fournissent pour près de 60 millions de roubles de marchandises, surtout du coton. Enfin, il faut remarquer, comme autre indice catégorique du développement industriel et commercial, le fait que les ventes de la Chine, de la Perse, de l'Égypte en thé, coton et soie, ont atteint le chiffre jusqu'alors inconnu de 73 millions de roubles, dont plus de 40 pris à la Chine seule [1].

En 1897, d'autres progrès ont été accomplis dans la voie nouvelle. Les exportations sont montées à 727 millions de roubles, dont 415 de produits alimentaires [2]. Les envois de lin, de bois, d'œufs, de laine lavée et en suint, d'os bruts et calcinés, d'huiles minérales, de manganèse, de volailles et gibier, de chevaux, ont été en accroissement notable. Parmi les acheteurs, la

contre 101 millions en 1893, soit un progrès de 90 p. 100 en trois ans (*Écon. Franç.*, 1897, t. II, p. 806).

1. *Mon. off. du Comm.*, 22 sept., 22 déc. 1898.

2. *La Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 688. — *Rec. consul. belge*, 1898, t. 101, p. 446 et suiv.

France s'est trouvée quelquefois au second rang, pour le lin et les huiles, par exemple ; et cependant le total de ses demandes est décidément devenu inférieur à celui de la Hollande. A l'entrée, les matières brutes ou demi-ouvrées ont continué à l'emporter, sollicitées par l'essor industriel. Pour la laine, le fer en barre, les tôles de fer, dont l'importation a doublé depuis 1894, pour la fonte, l'acier, les machines, les navires, les produits chimiques, l'Allemagne a maintenu sa supériorité sur l'Angleterre ; mais en face de l'Allemagne et de l'Angleterre s'est affirmée la concurrence des États-Unis, qui ont vendu, outre le coton, une assez grande quantité de rails de chemin de fer.

Le tableau suivant, dont les chiffres ont été établis à l'aide du *Recueil Consulaire Belge*, de notre *Moniteur officiel du Commerce*, des *Rapports consulaires anglais* et des documents fournis par les ministères russes pour l'Exposition de 1900, donne la situation au 1er janvier 1899.

	EXPORTATIONS DE RUSSIE MOY. DE 1896 A 1899		IMPORTATIONS EN RUSSIE MOY. DE 1896 A 1899
	—		—
Allemagne........	180 millions de rb.		205
Grande-Bretagne..	150	—	110
France............	65	—	25
Hollande.........	75	—	8
Autriche-Hongrie..	40	—	23
Belgique..	28	—	23
Italie.............	41	—	10
Finlande..........	27	—	19
Suède-Norvège....	13	—	10
Turquie..........	14	—	7
États-Unis........	3	—	55
Chine.............	6	—	40
Perse.............	16	—	20
Égypte...........	5	—	20

On remarquera que, d'après ces chiffres, les importations allemandes en Russie étaient, en 1899, devenues presque doubles des ventes anglaises, et que nous livrions à nos alliés moins de marchandises en valeur que les États-Unis et la Chine, à peine plus que l'Autriche et la Belgique.

Les raisons de cet état de choses sont, sans doute, nombreuses; et l'on doit indiquer, parmi les autres, les différences de situation géographique, la similitude de beaucoup de nos produits avec ceux de la Russie, l'infériorité de notre organisation commerciale comme méthode et comme propagande, surtout quand on la compare à celle des Allemands et des Belges. Mais

nous subissons bien évidemment l'effet des traités de commerce signés par nos alliés depuis 1893 avec d'autres que nous. N'est-il pas significatif, par exemple, de voir que nos ventes à la Russie en soies et soieries sont moindres que celles de l'Allemagne, malgré la supériorité reconnue de nos industries [1]?

Les chiffres connus pour 1899 indiquent un fléchissement des exportations de la Russie, dû aux mauvaises récoltes de 1898. Mais les principales importations ont continué à croître d'une manière qui atteste de nouveaux progrès industriels, et dans des conditions qui font penser aux phénomènes économiques dont l'Allemagne fut le théâtre, au moment où ses forces productrices s'éveillèrent. La part contributive de chaque pays à cet essor a été proportionnellement la même qu'en 1898, avec un gain nouveau pour l'Empire Allemand. Voici, enfin, dans quel ordre de valeur se plaçaient les divers achats et les ventes : rien ne résume mieux le sens actuel du développement économique général, et l'importance relative de chacune des richesses de la Russie au point de vue international.

1. Principales exportations de Russie en France, denrées alimentaires, pétrole, lin, laine, soies brutes et cocons. Principales importations de France en Russie : vins, soies et soieries.

Ordre des importations : instruments de fer et de métal, machines, embarcations en fer, rails, etc. ; *coton brut* ; *métaux* ; thé ; *produits chimiques*, pharmaceutiques et couleurs ; laine brute et filée ; goudrons ; poissons ; cuirs ouvrés ou non ; fruits ; charbons ; vins ; soie et soieries ; plantes et semences ; marchandises de coton ; papier ; pelleteries ; café ; articles en laine.

Ordre des exportations : céréales et semences ; *bois* ; lin ; *œufs* ; naphte ; bétail (surtout chevaux, oiseaux et porcs) ; *sucre* ; tourteaux ; *tissus de coton* ; étoupes de chanvre ; soies de porcs et crins ; laines ; *beurre* ; peaux brutes ; manganèse ; platine.

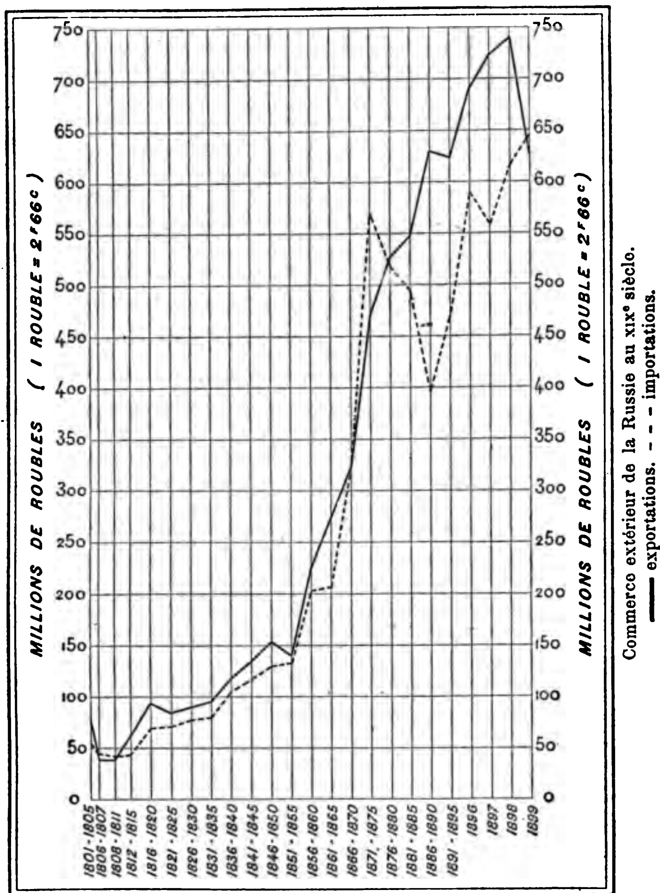
En somme, l'un des caractères dominants du commerce extérieur de la Russie est, en dépit de l'alliance, et malgré tous nos intérêts industriels et financiers dans ce pays, le développement continuel et rapide des échanges avec l'Allemagne. Il faut ajouter aussitôt, pour donner à ce fait son véritable sens, que notre situation économique, pas plus que la nature de nos richesses ne nous permettent de jouer le rôle de l'Allemagne, que, d'ailleurs, nous n'avons pas besoin de le jouer, et que peut-être ne saurions-nous pas le tenir. Cette puissance est voisine immédiate de l'Empire Russe, qui touche à elle par la plus grande

partie de sa frontière européenne; elle est très peuplée; elle produit des marchandises en surabondance, dans les usines de tous genres. Elle est donc condamnée à consommer en grandes quantités les denrées alimentaires et certaines des matières premières que fournissent les Russes. Elle doit forcément aussi tenter, par les procédés perfectionnés de commerce qui lui sont habituels, d'écouler chez eux tous les objets manufacturés indispensables à ceux-ci pour parfaire la mise en valeur de leur terre. Les tarifs récents ont aidé à ce double résultat, qui est aujourd'hui acquis.

Mais il est permis de se demander si ce ne sont point là des relations d'affaires en partie provisoires. L'Empire Russe ne se détournera-t-il pas de l'Allemagne, assez pauvre de capitaux, le jour où il lui aura pris, pour se mettre lui-même en état de vivre, et de faire la conquête de l'Asie, ses charbons, ses produits manufacturés et ses machines? Bien des faits récents semblent faire prévoir, et préparer déjà ce revirement. A propos de l'augmentation des droits à l'entrée en Russie de certaines marchandises, une polémique assez acerbe a été ouverte l'an dernier par plusieurs journaux économiques allemands [1]. Des articles

1. *Export*, 7 mars 1901 : La guerre douanière avec la Russie.

officieux ont parlé de la revision du traité de



Commerce extérieur de la Russie au XIXe siècle.
—— exportations. - - - importations.

commerce de 1894, et de la protection nécessaire

aux industries allemandes. On n'ignore pas enfin que le puissant parti des « agrariens » est l'adversaire naturel de l'entente commerciale avec les Russes, auxquels c'est la terre qui donne encore leur supériorité. Les droits ont été tout de même augmentés par la Russie, et les feuilles inspirées par le ministère des Finances ont donné à entendre, avec raison semble-t-il, que l'Empire serait bientôt en situation de demander à l'Allemagne moins qu'il ne continuera à lui fournir.

D'autre part, le tsar paraît se laisser maintenant guider par des considérations d'ordre général qui ne sont pas toujours favorables à l'Allemagne. Jusqu'à ces derniers temps, la Russie a dû sacrifier en partie à ses rapports nécessaires avec cette puissance, ceux avec les autres États limitrophes de l'ouest et du sud, chez lesquels l'Allemagne prend place de plus en plus, aux côtés de l'Angleterre et de la France, à leurs dépens souvent. En Autriche-Hongrie, les Russes ne venaient, récemment encore, quoique voisins, qu'au quatrième rang pour les importations, après l'Italie, et en même place que l'Inde anglaise et les États-Unis[1]; pour les exportations, ils occupaient le huitième rang, dépassés par

1. *Mon. off. du Comm.*, 16 mars, 29 juin 1899.

l'Italie, la Suisse, la France, la Roumanie et la Turquie. En Roumanie, sept puissances, dont la Bulgarie, achètent plus que la Russie, et sept vendent davantage, quoique les objets manufacturés de provenance moscovite trouvent de plus en plus preneurs en ce pays [1]. Dans la péninsule des Balkans, c'est encore la Triplice, ou plus précisément la politique commerciale allemande, que la Russie rencontre devant elle. En Grèce, les Russes sont en seconde ligne aux importations, grâce à leurs céréales; mais ils n'ont pas encore engagé la lutte contre l'Angleterre et l'Allemagne; et la Turquie, la Belgique achètent plus qu'eux. Dans les ports turcs de la mer Noire, la marine russe, déjà insuffisante pour assurer l'entrée et la sortie des marchandises en ce qui regarde les entrepôts nationaux, a presque partout le dessous par rapport aux flottes anglaise, française, turque et même italienne et autrichienne [2]. Les services de ces flottes sont très bien organisés; mais à côté d'elles les bateaux allemands paraissent depuis peu avec

1. *Mon. off. du Comm.*, 18 mai 1899.

2. Pour ne citer qu'un exemple, les importations russes à Trébizonde ne se sont montées, en 1898, qu'à 350 000 fr., contre 14 millions de fr. pour l'Angleterre et 7 millions et demi pour la France. Dans plusieurs ports turcs, et jusqu'à Samsoun, la France est au premier rang, grâce aux compagnies marseillaises.

avantage. Dans toutes ces directions s'annonce une œuvre à entreprendre, dans laquelle le principal obstacle paraît devoir être l'Allemagne. Je ne parle pas de la conquête par cette puissance des échelles du Levant, ni de ses projets en cours d'exécution, pour attirer vers elles le commerce de toute une partie de l'Asie.

Les efforts faits par les Russes pour établir leur domination économique sur les pays de l'Asie qui leur sont ouverts, doivent d'ailleurs contribuer à diminuer un jour l'activité de leurs échanges avec l'Europe. Les succès déjà obtenus dans ces parages d'orient indiquent un autre caractère essentiel du commerce de l'Empire. Ils s'expliquent facilement, ainsi qu'on l'a vu, par les progrès industriels et par l'extension du réseau ferré. Dans la Perse surtout, avec laquelle la Russie communique non seulement par mer, mais presque directement par les rails, la victoire paraît dès l'heure actuelle décisive, ainsi qu'en font foi les communiqués consulaires de presque tous les pays. Dans l'Aderbaïdchan et le Kurdistan, les marchandises russes sont de beaucoup les plus demandées, depuis plusieurs années. Au Khorassan, la lutte se dessine en leur faveur; dès 1896, Meched, marché britannique autrefois, recevait plus de cotonnades de Moscou que de

Manchester. D'après le ministre de Belgique à Téhéran, les raffineries de Kief et de Kharkof ont réussi à empêcher toute concurrence à leurs produits jusqu'à Ispahan; elles menacent d'accaparer la clientèle française et belge du sud de la Perse[1].

En Asie, en mer Noire et dans les Balkans, semble se trouver l'avenir du commerce russe. Mais le principal soutien économique de l'Empire est bien encore l'Allemagne, et c'est elle surtout qui tire parti des besoins immédiats à satisfaire.

Il est fréquent de trouver dans les revues économiques, même dans les périodiques officiels, l'indication que les articles français d'exportation sont peu demandés par les Russes, quelquefois même de moins en moins recherchés. La plupart des maisons de commerce françaises en Russie sont dans les grandes villes, et débitent surtout des nouveautés et des modes, articles aisés à contrefaire. Le nombre de ces maisons est relativement faible, ainsi d'ailleurs que celui de nos voyageurs de commerce. Dans le sud, notre situation paraît, il est vrai, assez prospère; c'est à Odessa et dans les autres ports de la mer

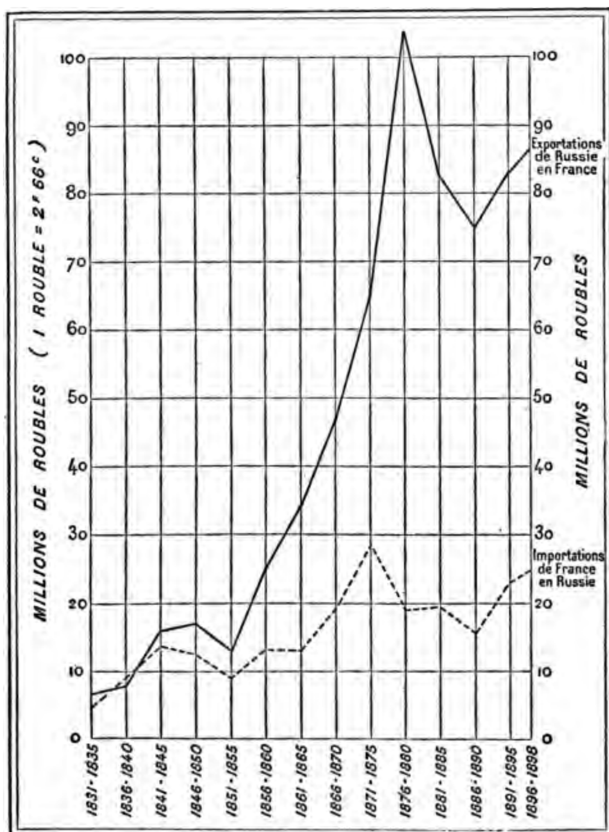
1. Voir l'*Export*, 11 oct. et 22 nov. 1900, les rapports consulaires anglais et belges.

Noire que sont la majorité des négociants russes faisant le commerce avec nous ; les quatre compagnies marseillaises de navigation, Paquet et Cie, Fraissinet, Caillot et Saint-Pierre, Cyprien Fabre et Cie maintiennent notre pavillon. Mais cela même ne doit pas faire illusion : il s'agit surtout, à Odessa comme ailleurs, d'entreprises pour l'exportation des grains et du naphte, c'est-à-dire de spéculations n'ayant rien de commun avec des efforts de propagande qui seraient faits pour placer nos produits. Un comptoir de vente d'articles français, ouvert par les soins de nos consuls à Rostof, a dû liquider au début de 1899 à cause du peu d'empressement de nos négociants à l'utiliser [1]. C'est à peine si quelques-uns de nos compatriotes commencent à essayer des procédés allemands de placement des marchandises [2], risquent des tournées à domicile, des expositions publiques d'échantillons; en général, ils trouvent siège fait. On sait, d'ailleurs, que dans une large mesure nos articles se fabriquent sur place dans des maisons émigrées, françaises, allemandes ou belges.

Mettez en regard de ces faits, que je pourrais, si c'était le lieu, prouver avec un plus grand luxe

1. *Mon. off. du Comm.*, 27 janv., 23 mars 1899.
2. *Ibid.*, 18 mai 1899.

de détails, les efforts persistants et méthodiques de l'Allemagne, ses succès incontestables, que



Commerce franco-russe.

n'empêchent ni les antipathies politiques, ni les préoccupations d'avenir. Depuis 1895, pour ne

prendre qu'un exemple, ses ventes de rails et de charbons en Russie ont plus que doublé. Il existe une « Association Russo-Allemande pour la protection et le développement du commerce entre les deux pays », dont le siège est à Berlin, et qui se propose de compenser par le trafic avec la Russie la diminution des ventes en Amérique[1]. Je signalerai surtout, comme spécialement dirigées contre la France, dont la situation est encore bonne en mer Noire, les récentes tentatives de la marine marchande germanique. La « Deutsche Levante Linie » a acquis ou fait construire des vapeurs en fer qui visiteront régulièrement Batoum, Novorossisk, Taganrog, nous attaquant sur notre propre terrain. Il semble même que les Allemands soient décidés à se répandre dans l'Empire Russe par le Pacifique. L'année dernière, ils avaient, dans la Sibérie orientale, deux maisons de commerce, contre une russe et une américaine. Depuis 1895, le nombre et le tonnage des navires allemands à Vladivostok a presque doublé; ils fournissent le quart du mouvement de ce port, et complètent fructueusement leurs opérations par le cabotage avec la Chine et le Japon[2].

1. *Bull. russe*, 1898, p. 364-365. — *Mon. off. du Com.*, 30 mars 1899.
2. *Mon. off. du Comm.*, 8 juin 1899.

CONCLUSION

J'ai essayé de résumer et de préciser, en les rattachant à leurs conditions naturelles et humaines, les progrès récemment accomplis par les Russes dans les diverses branches de la production. J'ai indiqué aussi le sens actuel de l'évolution économique de la Russie, et ce que l'on peut présumer du rôle prochain de ce pays dans le monde.

On a vu que, pour beaucoup des ressources naturelles de l'Empire, la mise en valeur véritable ne fait que commencer, mais que les premiers bénéfices d'une utilisation rationnelle se sont déjà étendus, ou s'étendront bientôt à tous les genres de richesses, comme c'est la règle partout. Les résultats obtenus dans l'exploitation des mines, dans les industries textiles et métallurgiques, dans la pratique de certaines cultures riches, comme la betterave, ont inau-

guré une transformation générale. Cette transformation va être accentuée encore par le développement du réseau ferré, et elle mettra dans quelques années la Russie à l'un des premiers rangs parmi les puissances productrices, à côté de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de l'Allemagne, avant la France sans aucun doute.

Ce sont des signes évidents de bel avenir, que de voir les Russes vendre au dehors de plus en plus de denrées alimentaires et d'objets manufacturés, et y acheter de plus en plus de matières premières industrielles.

Que l'on compare encore les chiffres de commerce spécial, qui traduisent pour les cinq grands pays marchands du monde les vieilles idées de balance du trafic, si décriées parfois, mais bien expressives. On verra que la Russie occupe sans conteste une des meilleures situations. Voici ces chiffres pour les dernières années connues (en millions de francs).

	IMPORT.	EXPORT.	EXCÉD. DE L'EXPORT.
États-Unis (1899)........	4375	7100	2725
Russie (moy. 1896-1899)..	1603	1845	241
			EXCÉD. DE L'IMPORT.
France (1900)...........	4400	4000	400
Allemagne (1899)........	7225	5450	1775
Iles Britanniques (1900)..	12825	7275	5550

On sait que pour l'Allemagne déjà, en de moindres proportions que pour la besogneuse Angleterre, les importations tendent à augmenter plus vite que les exportations, malgré tous les succès de la propagande commerciale à l'extérieur. En France, une sorte d'équilibre s'établit entre les ventes et les achats, par suite des remarquables efforts accomplis en vue d'améliorer la situation agricole, et aussi certaines branches de l'industrie, notamment les industries métallurgiques. Nous pouvons plus facilement vivre par nous-mêmes que nos voisins d'outre-Rhin, surtout que ceux d'outre-Manche, à qui nos produits sont indispensables.

Les États-Unis essaient, par tous les moyens, d'accroître leurs ventes à l'extérieur, en même temps qu'à diminuer leurs achats, en développant l'activité de leurs manufactures; il y a imprévoyance à seconder, par des réductions de tarifs, les efforts de trafiquants aussi impitoyablement protectionnistes que ceux-là. La puissance qui marche le mieux sur leurs traces est bien la Russie; et l'on a vu qu'elle est la mieux placée, comme la mieux outillée, pour faire la conquête économique d'une grande partie de l'Asie, hors de ses colonies. Tous les géographes et tous les économistes ont prévu que le conti-

nent asiatique accroîtra en retour les forces russes pour la lutte générale.

Pour expliquer ces progrès de la Russie, que nous ne sommes pas encore déshabitués, en France, de regarder comme un pays arriéré, il faut évidemment faire intervenir d'abord les conditions naturelles. J'ai montré que, le climat mis à part, elles sont très souvent favorables. J'ai insisté aussi à plusieurs reprises sur un autre avantage, inconnu même des États-Unis. C'est celui que présente l'existence dans l'Empire d'une main-d'œuvre abondante, peu chère, docile encore, groupée en majorité justement dans la contrée la plus riche de la Russie d'Europe, et que le régime politique permet d'ailleurs au Tsar de distribuer comme il lui plaît, selon les besoins de la mise en valeur et de la colonisation. En 1950, les Russes seront près de 250 millions, et 30 000 à peine émigrent dans les pays étrangers, car il faut de plus en plus considérer la Transcaucasie, le Turkestan et la Sibérie comme de simples extensions de la Russie d'Europe. Aucune contrée au monde, à part l'Inde et la Chine, ne possédera bientôt un pareil instrument de production; il en existera peu, d'autre part, où la production soit stimulée par plus de besoins à satisfaire.

Il est intéressant pour nous, qui avons peine à maintenir le recrutement de notre armée à la hauteur des circonstances, de noter au passage quelle inépuisable ressource militaire offre à nos alliés cette énorme masse d'hommes. Actuellement, la Russie dispose chaque année de plus d'un million de conscrits, dont le tiers à peine sont incorporés.

Mais ni les ressources naturelles, ni la foule des habitants ne suffisent à expliquer les progrès de l'Empire, si l'on ne tient compte de l'aide apportée par les capitaux et par la direction des étrangers. L'argent et les ingénieurs fournis à la Russie par l'Europe ont mis, si je puis dire, la machine en branle. Le gouvernement, et en particulier les derniers ministres des finances, qui mènent véritablement chez nos alliés le mouvement économique, ont pris un soin particulier à solliciter, à protéger toutes les entreprises pouvant en quelque manière contribuer à la mise en valeur du sol. La politique douanière a eu en grande partie cette destination; car ce sont les droits protecteurs qui ont amené l'établissement des premières manufactures allemandes en Pologne, des premières usines françaises, belges et anglaises dans le sud. Aujourd'hui encore les Russes ne croient pas

pouvoir se passer du secours d'autrui, « pour amener leur pays au point qu'il puisse se suffire et se défendre sans tarifs protecteurs[1] » ; les journaux officieux de M. de Witte mènent la campagne en ce sens.

Du côté des étrangers, le succès de beaucoup des affaires engagées en Russie, surtout pour la métallurgie et l'exploitation des combustibles minéraux, a encouragé dès l'abord les spéculateurs de toute espèce, soit en matière d'emprunts, soit en ce qui regarde les entreprises directes. Le courant établi n'est pas près de se détourner vers d'autres contrées. De 1895 à 1900, se sont fondées *150* sociétés industrielles étrangères, et 270 de ces groupements existaient au 1er janvier 1900, sans compter les sociétés anonymes entièrement ou en partie étrangères. Les capitaux extérieurs engagés dans la métallurgie et dans l'extraction des charbons naturels dépassent le demi-milliard.

Il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure chaque puissance est ainsi intervenue, depuis quarante ans, pour susciter les forces productrices de la Russie. On trouverait sans doute que c'est la France qui, au moment décisif,

1. *Handelsmuseum*, 23 févr. 1899, p. 94.

a le plus payé de sa personne, en argent et en ingénieurs, quoique depuis dix ans les Belges donnent sans compter[1]. C'est, semble-t-il, avoir multiplié à plaisir les entraves à notre propre commerce dans l'Empire, quand ces fonds et ces énergies auraient pu, vraisemblablement trouver leur emploi chez nous ou dans nos colonies.

Il n'y a guère apparence, enfin, que le développement de la Russie subisse un arrêt provenant de difficultés financières. Les recettes ordinaires ont cru beaucoup plus vite que les dépenses; dans les dix dernières années elles ont fourni un excédent total de 775 millions de roubles (à 2 fr. 66). Leur augmentation, due surtout au monopole de l'alcool, aux impôts indirects et à la plus-value que les chemins de fer ont donnée aux revenus des domaines, se chiffre par 670 millions de roubles en dix ans. Un excédent important était encore prévu pour 1900. La dette est, sans doute, considérable : le passif se chiffre par 15 milliards et demi de francs[2], il

1. Entreprises belges en Russie, 162; — françaises, 54, surtout dans le Sud (mines et métallurgie); — allemandes, 30, surtout en Pologne (produits chimiques, textiles); — anglaises, 20 (surtout pour l'extraction du naphte); — américaines, 4. (Voir l'*Export*, 10 janv. 1901, et les *Diplomatic and consular reports*, Ann. ser., 2522, 1900.)

2. Dette française, plus de 32 milliards, en 1900; — dette anglaise, 15 725 milions, avant la guerre sud-africaine; — dette américaine, 11 milliards; — dette allemande, 2 925 millions.

s'accroît sans cesse des nouveaux emprunts destinés à couvrir les dépenses extraordinaires[1]. Mais les mesures les plus énergiques sont prises pour l'amortissement. Je rappelle, enfin, que la réforme monétaire, rendue définitive par le décret du 7-19 juin 1900, a donné plus de sécurité au crédit, en fixant la valeur du rouble or à 2 fr. 66.

Toutes ces constatations ne diminuent certes pas l'opportunité d'une entente militaire et diplomatique de la France avec la Russie; elles servent même à montrer sur quelles bases solides s'appuie sa force armée, et de quel poids peut être pour nous son amitié. Mais il faut bien que l'on sache dans le public pourquoi notre alliée est appelée à nous dépasser en richesse, après avoir largement utilisé nos services; pourquoi aussi l'alliance ne nous a guère profité et ne pourra probablement nous être jamais utile au point de vue économique.

1. En 10 ans, il a été emprunté plus de 2 milliards de francs, en grande partie chez nous. En mai 1901 les deux gouvernements français et russe se sont entendus pour un nouvel emprunt de 475 millions de francs.

APPENDICE

Une crise, commencée il y a plusieurs mois, sévit en ce moment sur les houillères et la métallurgie russes. Dans un livre destiné à établir l'orientation générale du développement économique de la Russie, et les perspectives d'avenir, l'auteur n'a pas cru devoir tenir compte d'un accident, d'ailleurs assez localisé.

De pareilles crises sont communes aujourd'hui, ainsi que l'Allemagne vient d'en fournir une preuve : elles peuvent arrêter, non compromettre des progrès qui sont dans la force des choses. Leurs causes et leurs résultats ne sauraient d'ailleurs être appréciés justement, qu'assez longtemps après.

Octobre 1901.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES CARTES ET DIAGRAMMES

CARTES

DIAGRAMMES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 794-1901.

Au pays russe, par M. JULES LEGRAS. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

M. Jules Legras nous communique les impressions qu'il a recueillies durant trois séjours prolongés dans l'empire des Tsars.

Possédant à fond la langue du pays, il a parcouru le pays russe de la Pologne à la Volga, et de la Crimée à l'Océan glacial.

Il nous jette d'abord au milieu de la grande famine de 1892, dans une province décimée par la misère, la maladie, et de terribles dissensions politiques dont il a failli lui-même être victime. Puis, installé au village, il fait passer devant nos yeux des types, pris sur le vif, de moujiks madrés ou dévoués, de popes, de propriétaires campagnards et d'écrivains en villégiature. Il nous montre, dans son bien, le comte Tolstoï, dont il a été l'hôte. Enfin, il nous peint la vie intime de Moscou, depuis ses intérieurs bourgeois et ses salons luxueux jusqu'à ses asiles de nuit.

En Sibérie, par M. JULES LEGRAS. 1 vol. in-18 jésus avec *24 reproductions photographiques* et une *carte en couleur*, broché. . . . . 4 »

L'auteur de ce livre a visité deux fois la Sibérie et ces voyages ont laissé en lui de profondes impressions. Ce livre n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un journal de route; mais toute la physionomie de l'Asie russe nous y apparait dans un récit plein d'observations, d'anecdotes et de bonne humeur.

Parti pour remplir une mission du ministère de l'Instruction publique, M. Legras se proposait d'abord d'étudier la pénétration réciproque des Russes et de quelques populations mahométanes qui vivent côte à côte en Sibérie. Mais il s'est bien vite aperçu que c'était là seulement « un cas particulier d'un grand problème, celui du repeuplement de l'Asie russe ». Les recherches de son second voyage ont donc porté surtout sur le mouvement colossal d'émigration qu'a provoqué le Transsibérien. (*Revue de Paris.*)

La Rénovation de l'Asie (*Sibérie, Chine, Japon*), par M. PIERRE LEROY-BEAULIEU. Un volume in-18 jésus, fort, broché. . . . . 4 »

Dans un précédent ouvrage, *les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes*, M. Leroy-Beaulieu avait émis des prévisions dont la rare clairvoyance est attestée par les événements du Transvaal. C'est d'une enquête analogue qu'il nous offre les résultats.

S'étant rendu par la Sibérie en Extrême-Orient, l'auteur a assisté à la construction du chemin de fer qui mettra bientôt Pékin à douze journées de Paris. Puis il a été témoin du surprenant développement militaire, industriel et commercial du Japon. Il s'est enfin trouvé en Chine au moment où les puissances d'Europe la forçaient à ouvrir ses portes.

De ces faits, gros de conséquences, le savant auteur a déduit, avec l'autorité que l'on sait, des considérations du plus haut intérêt sur l'avenir de l'Extrême-Orient. On ne saurait, sur des questions si importantes, lire d'ouvrage plus instructif et plus concluant. (*Journal des Débats.*)

Java et ses habitants, par J. CHAILLEY-BERT. Un volume in-18 jésus, fort, broché... 4 »

L'étude de M. Chailley-Bert est le produit d'une enquête faite sur place directement pour le public. L'actif secrétaire général de l'Union coloniale est un des hommes qui ont le plus contribué à créer le grand mouvement de l'expansion française en ces dernières années. Java l'avait attiré comme une sorte d'illustration éclatante de ses doctrines. Il en a rapporté un livre d'un ton aisé et spirituel, clair, bien distribué, et aussi substantiel qu'attrayant, au moyen duquel les fruits de trois siècles de pratique coloniale nous deviennent enfin accessibles. Nous signalons comme particulièrement digne d'attention la critique de l'entraînement vers l'administration directe contre lequel les Hollandais n'ont pas su complètement se défendre.

Si cette étude sur Java est faite pour devenir un des livres de chevet pour les coloniaux, le grand public, de son côté, y trouvera une lecture agréable. (*Le Temps.*)

Impressions d'Égypte, par M. Louis Malosse. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait le voyage pour sentir que Louis Malosse a très bien vu les choses et les gens. Il rend avec autant d'agrément que de vérité la gloire des couchers de soleil, la monotonie des sables, le grouillement des foules oisives, l'éternelle galopade des enfants qui implorent le *bagchich*... Il faut lire aussi les pages où il analyse la situation morale et politique de l'Égypte, explique le caractère et les actes du Khédive, relève les traces persistantes et profondes de l'influence française et apprécie l'œuvre de l'Angleterre.

Les impressions personnelles et directes ont de grandes chances d'être justes, car Malosse savait voir. L'information a de grandes chances d'être exacte, car il savait conduire une enquête et s'adresser en bon lieu. La malice des traits décochés à l'Angleterre, la vivacité du sentiment français qui perce à toute occasion, ne seront pas pour déplaire. (*Le Temps.*)

Une Mission française en Abyssinie, par M. S. Vignéras. 1 vol. in-18 jésus, *avec 60 gravures hors texte* d'après les photographies de l'auteur, broché. . . . . 4 »

Attaché en qualité de secrétaire à la mission Lagarde envoyée auprès du négus Ménélik, M. Vignéras prit l'habitude de noter chaque soir ses impressions et réflexions. C'est ce journal de route, intéressant et curieux à tous égards, qu'il livre aujourd'hui au public dans toute la sincérité de sa forme première.

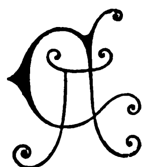
Raconter les incidents de la vie de caravane, essayer de rendre l'attrait étrange du désert et la beauté des régions montagneuses qu'il a traversées, donner une idée des réceptions auxquelles il assista, relater enfin ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire de l'Éthiopie actuelle, de sa physionomie, de ses ressources et de son avenir, tel est l'objet de ce livre rempli de renseignements et de faits mal connus, qui ne se recommande pas moins par l'agrément de la forme que par l'actualité du sujet. (*Journal des Débats.*)



J. MACHAT

Le Développement économique de la Russie

4 CARTES ET 10 DIAGRAMMES



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

